

*La Beauté de la montagne · Souvenirs de J. Krishnamurti*



# La Beauté de la montagne

## Souvenirs de J. Krishnamurti

Friedrich Grohe

Textes de Krishnamurti cités dans cet ouvrage :

- « Pourrais-je parler de votre enseignement ? »
  - « Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir »
    - « L'esprit des écoles »
  - « Le soleil couchant avait tout transformé »
    - « Une relation immuable avec la nature »
      - « Indifférence et compréhension »
      - « Une idée élaborée par la pensée »
  - « L'éducation pour les très jeunes enfants »
    - « Un espace extraordinaire dans l'esprit »
  - « C'est notre terre, pas la vôtre ni la mienne »
- « L'essence de l'enseignement de Krishnamurti »
  - « Les centres d'étude »
- « Une critique des Carnets par Krishnamurti lui-même »

© 1991 et 2014 Friedrich Grohe

Première édition française de la septième édition anglaise

Sauf mention contraire, toutes les photographies sont de Friedrich Grohe  
[www.fgrohephotos.com](http://www.fgrohephotos.com)

Conception : BRANDT-ZEICHEN · Rheinbach · Allemagne

L'ensemble des citations de Krishnamurti sont la propriété de © Krishnamurti Foundation Trust Ltd, à l'exception des extraits tirés de *De la vie et de la mort*, propriété de © Krishnamurti Foundation Trust Ltd et Krishnamurti Foundation of America.

ISBN 978-1-937902-24-7

## FONDATIONS KRISHNAMURTI

### **Krishnamurti Foundation Trust Ltd**

Brockwood Park, Bramdean, Hampshire SO24 0LQ, Angleterre

Tél. : [44] (0)1962 771 525

[info@kfoundation.org](mailto:info@kfoundation.org) [www.kfoundation.org](http://www.kfoundation.org)

### **Krishnamurti Foundation of America**

P.O. Box 1560, Ojai, California 93024, USA

Tél. : [1] (805) 646 2726

[kfa@kfa.org](mailto:kfa@kfa.org) [www.kfa.org](http://www.kfa.org)

### **Krishnamurti Foundation India**

Vasanta Vihar, 124 Greenways Road, RA Puram, Chennai 600 028, Inde

Tél. : [91] 44 2 493 7803

[info@kfionline.org](mailto:info@kfionline.org) [www.kfionline.org](http://www.kfionline.org)

### **Fundación Krishnamurti Latinoamericana**

Calle Ernest Solvay 10, 08260 Suria (Barcelone), Espagne

Tél. : [34] 938 695 042

[fkf@fkla.org](mailto:fkf@fkla.org) [www.fkla.org](http://www.fkla.org)

### **Autres sites**

[www.jkrishnamurti.org](http://www.jkrishnamurti.org) [www.kinfonet.org](http://www.kinfonet.org)

# TABLE DES MATIÈRES

Remerciements . . . . .	vii
Cher lecteur . . . . .	ix
Pourrais-je parler de votre enseignement? . . . . .	x
Introduction . . . . .	xii
Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir . . . . .	xiv
Premières rencontres avec K . . . . .	1
Visite à Buchillon . . . . .	14
Ojai . . . . .	19
L'esprit des écoles . . . . .	21
Brockwood Park . . . . .	30
Le soleil couchant avait tout transformé . . . . .	40
Une relation immuable avec la nature . . . . .	42
Saanen, Schönried et Rougemont . . . . .	52
Dernier voyage en Inde . . . . .	61
Indifférence et compréhension . . . . .	61
Une idée élaborée par la pensée . . . . .	65
L'éducation pour les très jeunes enfants . . . . .	79
Retour à Ojai . . . . .	83
Un espace extraordinaire dans l'esprit . . . . .	86
Postface . . . . .	89
C'est notre terre, pas la vôtre, ni la mienne . . . . .	93
Annexe 1 . . . . .	96
L'essence de l'enseignement de Krishnamurti . . . . .	96
Annexe 2 . . . . .	98
Les centres d'étude . . . . .	98
Annexe 3 . . . . .	102
Une critique des Carnets par Krishnamurti lui-même . . . . .	102
Index des noms cités . . . . .	107
D'autres témoignages et souvenirs . . . . .	108



## REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier la KFT (Krishnamurti Foundation Trust) et la KFA (Krishnamurti Foundation of America) d'avoir permis la publication de textes de Krishnamurti et de documents le concernant.

Une version antérieure du chapitre *Dernier voyage en Inde* a été une contribution à l'ouvrage de Mary Lutyens, *La Porte ouverte*. Elle figure également dans le livre d'Evelyne Blau, *Krishnamurti: 100 Years*.

De nombreux amis ont aidé de multiples manières à ce travail du cœur et je les en remercie tous. Je suis particulièrement reconnaissant aux personnes suivantes pour leur contribution et leur aide; Michael Krohnen a traduit en anglais la majeure partie du manuscrit allemand original et a contribué de façon très utile à l'élaboration de cet ouvrage grâce à sa longue relation avec Krishnamurti. Mary Cadogan et Mary Lutyens ont apporté de précieuses suggestions lors de la relecture du manuscrit. Merci à Nick Short d'avoir réalisé la première édition de ce livre, et à Claudia Herr de s'être chargée des éditions suivantes. Jürgen Brandt a coordonné les travaux du maquetiste et des imprimeurs au fil des éditions successives.

De grands remerciements également à l'équipe de Sonia Zin El Abidine, Chantal Boumard, Fabienne Gratieux, Inès Kahn et Betty Valensi, pour s'être portées volontaires et d'avoir donné leur plus grande et inlassable attention à la traduction française. Hilikka Silva s'est chargée de la correction de l'épreuve finale.



Si ce livre a vu le jour, c'est parce que K demandait souvent aux personnes qui travaillaient avec lui, notamment les administrateurs, si elles seraient en mesure d'exprimer le parfum de sa présence. Toutefois, il ne souhaitait pas que l'on se préoccupe de sa personnalité, mais plutôt que l'on consacre notre énergie à la découverte de nous-mêmes.

Cet ouvrage comporte également des commentaires et des citations de Krishnamurti que vous ne trouverez nulle part ailleurs, il s'agit notamment de *Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir* et de *L'esprit des écoles*, deux déclarations qui m'ont amené à soutenir ce type d'enseignement radical. En raison de leur intérêt et de leur probable utilité pour le lecteur, la compilation de ces documents a constitué une motivation supplémentaire pour écrire ce livre.

Un ami m'a demandé une fois ce qui m'avait le plus touché dans l'enseignement de K. Après réflexion, j'ai réalisé qu'il s'agissait de quelque chose que celui-ci avait dit durant une causerie publique et lors d'une discussion avec David Bohm<sup>1</sup>, mentionnée dans *Le Temps aboli*: «l'amour n'a pas de cause». Aujourd'hui, lorsqu'on me demande quelle personne était Krishnamurti, je réponds qu'il était plein d'amour et d'affection. Pour moi, il est évident qu'il vivait ce dont il parlait. Il était incroyablement attentif et prévenant et, bien sûr, totalement perspicace. Ne voulant surtout pas vous en offrir une vision réductrice, je vous livre jusqu'au moindre de mes souvenirs

---

1 David Bohm est l'une des grandes figures de la physique théorique du XX<sup>e</sup> siècle. Il a eu de nombreux dialogues (filmés) avec K et devint, en 1969, administrateur fondateur de la KFT (Krishnamurti Foundation Trust) et de l'école de Brockwood Park en Angleterre. Il nous a quittés en 1992.

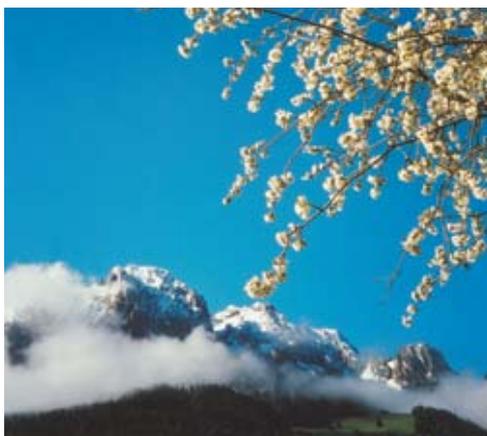
afin que chacun puisse en dégager une impression globale et, je l'espère, non limitative.

L'extrait suivant, tiré du livre *Questions et Réponses*, m'a inspiré le titre de cet ouvrage: *La Beauté de la montagne*. Il débute par une question que j'aurais pu poser à Krishnamurti.

## Pourrais-je parler de votre enseignement ?

QUESTION : J'ai compris ce dont nous nous sommes entretenus au cours de ces réunions, même si ce n'est qu'intellectuellement. Je sens que c'est profondément vrai. A mon retour dans mon pays, dois-je parler de votre enseignement à mes amis ? Ou bien, étant donné que je suis toujours un être humain fragmenté, en parler ne causerait-il encore plus de tort et de confusion ?

KRISHNAMURTI : Tous les prêches religieux des prêtres, des gourous, sont promulgués par des êtres humains fragmentés. Ils ont beau dire « nous sommes d'un niveau élevé », ils sont quand même fragmentés. La personne qui questionne déclare : « j'ai tant soit peu compris ce que vous avez dit, en partie, non en entier. Je ne me sens pas transformé en tant qu'être humain. Je comprends, et je veux transmettre à d'autres ce que j'ai compris. Je ne dis pas avoir tout compris, j'en ai compris une partie. Je sais que c'est fragmentaire, incomplet, je n'interprète pas cet enseignement, je vous informe simplement de ce que j'ai compris. » Eh bien, qu'y a-t-il de mal là-dedans ? Mais si vous avancez : « j'ai complètement saisi le tout et je vous le fais savoir » – alors vous devenez une autorité, un interprète ; une telle personne est un danger, elle corrompt les autres. Mais au vu de la vérité, je ne me trompe pas ; dans ce qui est vrai, je trouve une certaine affection, de l'amour, de la compassion ; cette sensation est très forte, alors, naturellement, je ne peux que m'adresser à d'autres ; il serait sot de dire que je ne le ferai pas.



*Vue du Rubli par  
Videmanette, à Rougemont*

Je préviens toutefois mes amis, je dis : « faites attention, ne me mettez pas sur un piédestal. » L'orateur n'est pas sur un piédestal. Cette estrade n'est là que pour des raisons de commodité ; elle ne lui confère aucune autorité. Mais dans le monde tel qu'il est, les êtres humains s'attachent à une chose ou à une autre – à une croyance, une personne, une idée, une illusion, un dogme. Ils sont donc corrompus ; les êtres corrompus parlent et nous autres, l'étant aussi quelque peu, nous suivons le mouvement.

En contemplant la beauté de ces collines, la rivière, le calme extraordinaire d'un matin frais, la forme des montagnes, les vallées, les ombres, les proportions qui règnent partout, en voyant tout cela, n'écrirez-vous pas à votre ami : « viens ici regarder cela » ? Vous ne vous occupez pas de vous, mais seulement de la beauté de la montagne.

*Questions et Réponses*, 3ème session, Saanen, Juillet 1980  
p. 111–112 © 2000 Editions du Rocher

A travers ces souvenirs, j'aimerais faire partager à mes amis, et à tous ceux que cela intéresse, la beauté de la montagne.

Friedrich Grohe  
Rougemont, Suisse

## INTRODUCTION

Pendant plus de soixante-dix ans, K a donné des milliers de causeries et d'entretiens dans de nombreux pays, mais jamais il n'a prononcé un seul mot superflu. C'était un génie de l'observation et de l'exploration directe de la conscience humaine. Son propos était précis et clair, et son apparence, svelte et soignée. Il était plutôt réservé, voire timide comme il l'évoquait parfois. Mais il accordait toute son attention à quiconque s'adressait à lui et montrait de l'intérêt pour n'importe quel aspect ou détail d'un sujet abordé. Son amour de la vie permettait à chacun de l'approcher.

Depuis 1983, année où j'ai fait la connaissance de K, j'ai été en contact régulier avec lui, l'accompagnant dans ses nombreuses promenades et pour son dernier voyage en Inde. Nous nous retrouvions à Brockwood Park (en Angleterre), à Saanen (en Suisse) et à Ojai (en Californie). A Brockwood, il me réserva une chambre dans « l'Aile ouest », partie de l'école où lui-même résidait trois à quatre mois par an depuis sa création en 1969.

Durant la première moitié des années 1980, K travailla à la création d'un centre d'études pour adultes à Brockwood. En 1983, il fit une déclaration intitulée *Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir* sur l'importance de Brockwood et sur le rôle de la KFT dans sa prise en charge. Une copie de ce texte m'a été remise par Mary Cadogan<sup>2</sup> en 1984. A mes yeux, Brockwood était et demeure un élément clé de

---

2 Mary Cadogan travaillait pour la BBC lorsqu'elle a commencé en 1958 à collaborer avec K. Auteur de plusieurs livres, elle est à ce jour administratrice de la KFT. En 2009, l'université de Lancaster lui a décerné le titre de Honorary Doctor of Letters (doctorat *honoris causa*) notamment pour sa collaboration avec Krishnamurti.



*Un aperçu de la tour de Brockwood Park entre les branches de arbres en fleurs.*

l'héritage de K, c'est pourquoi, et ayant été touché par cette déclaration, j'offris de contribuer au financement du centre d'étude, permettant ainsi à la KFT de mettre en route le projet. K me dit plus tard : « *Ne dilapidez jamais votre capital* ».

K participa au choix du site, de l'architecte et de certains des matériaux à utiliser. Fait très important, il fit plusieurs déclarations à propos de la vocation du lieu, de ce qui devrait s'y passer et du climat qui devrait y régner. « *Il faut s'y prendre cinquante ans à l'avance* » dit-il. Une de ces déclarations les plus remarquables figure en Annexe 2, page 98.

Sur une vingtaine de talentueux candidats, six architectes furent présélectionnés pour soumettre croquis et autres travaux et c'est finalement Keith Critchlow, professeur d'architecture et de géométrie sacrées au Royal College of Art de Londres, qui fut retenu. Il donna à Brockwood une conférence à laquelle K et moi assistâmes. Ayant trouvé le sujet très abstrait, je confiai à K n'y avoir pas compris grand-chose. Faisant le même constat, il ajouta néanmoins qu'il avait le sentiment que Critchlow tentait de découvrir le fondement de l'architecture.

La construction commença quelques mois après la mort de K et s'acheva à la fin de l'année 1987. K n'aimait pas beaucoup l'intitulé centre d'étude « pour adultes » et avait l'espoir de trouver un meilleur nom. Finalement, le centre fut, purement et simplement, appelé Centre d'étude (officiellement The Krishnamurti Centre, Brockwood Park).

D'une certaine façon, *Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir* s'applique à toutes les fondations, dans les activités dont elles ont la responsabilité.

## **Brockwood aujourd'hui et dans l'avenir**

L'école de Brockwood existe depuis 14 ans. Elle a vu le jour malgré de nombreuses difficultés, notamment financières, et nous avons tous contribué à en faire ce qu'elle est aujourd'hui. Des rencontres, des

séminaires et toutes les activités d'enregistrement audio et vidéo s'y déroulent tous les ans. Le moment est venu, à présent, non seulement de dresser un bilan de notre action, mais aussi de faire de Brockwood beaucoup plus qu'une école. Il s'agit en effet du seul centre d'Europe à représenter l'enseignement, lequel présente une dimension essentiellement religieuse. Bien que nous nous retrouvions à Saanen pendant un mois, voire plus, depuis vingt deux ans, K passe beaucoup plus de temps à Brockwood et y consacre bien plus d'énergie. L'école jouit d'une très bonne réputation et Madame Dorothy Simmons a mis sa formidable énergie et sa passion au service de ce projet. Malgré de grandes difficultés à la fois financières et psychologiques, nous sommes parvenus à créer cette école.

Désormais, Brockwood doit devenir beaucoup plus qu'une école. Ce devra être un centre pour les personnes qui nourrissent un intérêt profond pour l'enseignement, un endroit où l'on pourrait séjourner et étudier. Autrefois, l'ashram – ce qui signifie « retraite » – était un lieu où l'on se rendait pour rassembler ses énergies, séjourner et explorer les aspects religieux les plus profonds de la vie. De nos jours, on trouve généralement dans ce type d'endroit une sorte de leader, un gourou, un abbé, un patriarche qui guide, interprète et domine. Il ne peut pas y avoir de chef ni de gourou à Brockwood, car l'enseignement est l'expression de la vérité que les êtres sérieux doivent trouver pour eux-mêmes. Le culte de la personnalité n'y a pas sa place. Il convient d'insister sur ce point.

Malheureusement, nos cerveaux sont si conditionnés et limités par la culture, la tradition et l'éducation que nos énergies sont emprisonnées. En nous laissant aller sur des rails confortables et familiers, nous devenons psychologiquement inopérants. Pour remédier à cela, nous dépensons nos énergies en préoccupations matérielles et en activités égocentriques. Brockwood ne doit pas suivre cette tradition éculée. Brockwood est un lieu d'apprentissage où l'on étudie l'art de questionner, l'art d'explorer. C'est un lieu où doit advenir l'éveil d'une intelligence qui va de pair avec la compassion et l'amour.

Cet endroit ne doit pas devenir une communauté fermée. La communauté va généralement de pair avec la séparation, le sectarisme et la fermeture à des fins idéalistes et utopiques. Brockwood doit être un lieu d'intégrité, de profonde honnêteté et d'éveil de l'intelligence dans un monde où règnent la confusion, le conflit et la destruction. Et cela ne peut nullement dépendre d'une personne ou d'un groupe, mais de la conscience, de l'attention et de l'affection des personnes qui s'y trouvent. Tout ceci est de la responsabilité des résidents et des administrateurs de la KFT. C'est à eux qu'incombe la mise en route de ce projet.

Ainsi, chacun doit apporter sa contribution. Cela ne vaut pas seulement pour Brockwood, mais pour l'ensemble des fondations Krishnamurti. Il y a un risque de perdre tout ceci de vue et de ne pas s'impliquer profondément dans l'enseignement, faute de temps et de disponibilité, en se laissant absorber dans diverses activités très prenantes et enfermer dans des disciplines particulières. Si cet engagement est absent, les fondations n'ont pas lieu d'être. On peut parler indéfiniment de ce qu'est l'enseignement, expliquer, interpréter, comparer et évaluer, mais tout ceci devient très superficiel et dénué de sens si l'on ne le vit pas effectivement.

La forme que pourrait prendre Brockwood dans le futur continuera d'être de la responsabilité des administrateurs, mais cela devra rester un lieu où l'intégrité pourra fleurir. Brockwood est un bel endroit, avec de magnifiques vieux arbres entourés de champs, de prés et de bosquets et où règne l'atmosphère paisible de la campagne. C'est ainsi qu'il doit être maintenu, parce que la beauté, c'est l'intégrité, la bonté et la vérité.

J. Krishnamurti

© 1983 Krishnamurti Foundation Trust Ltd

## PREMIÈRES RENCONTRES AVEC K

C'est en 1980 que j'ai lu mon premier livre de K: *L'impossible question*. Il suggérait dans ce livre que nous posions des "questions impossible", et l'impossible question qu'il y posait était en l'occurrence, "Pouvons-nous mettre fin à la douleur?" Je l'ai dévoré. Ce fut comme une révélation. Je n'ai réalisé que plus tard qu'il n'était pas possible de lire ses livres comme on lirait un roman. Et, chose très étrange, tout en paraissant affirmer le contraire de tout ce que j'avais appris et vécu jusque-là, K semblait exprimer dans un langage clair, simple et irrésistible, tout ce que j'avais déjà vaguement ressenti dans le passé.

Extrait du discours prononcé en 1929 à Ommen (Pays-Bas) pour dissoudre l'Ordre de l'Etoile d'Orient, le passage suivant est une de ses déclarations les plus importantes :

Je ne me préoccupe que d'une chose essentielle: libérer l'homme. Je désire le libérer de toutes les cages, de toutes les craintes, et non pas fonder de religion, de secte nouvelle, ni établir de nouvelles théories ou de nouvelles philosophies.

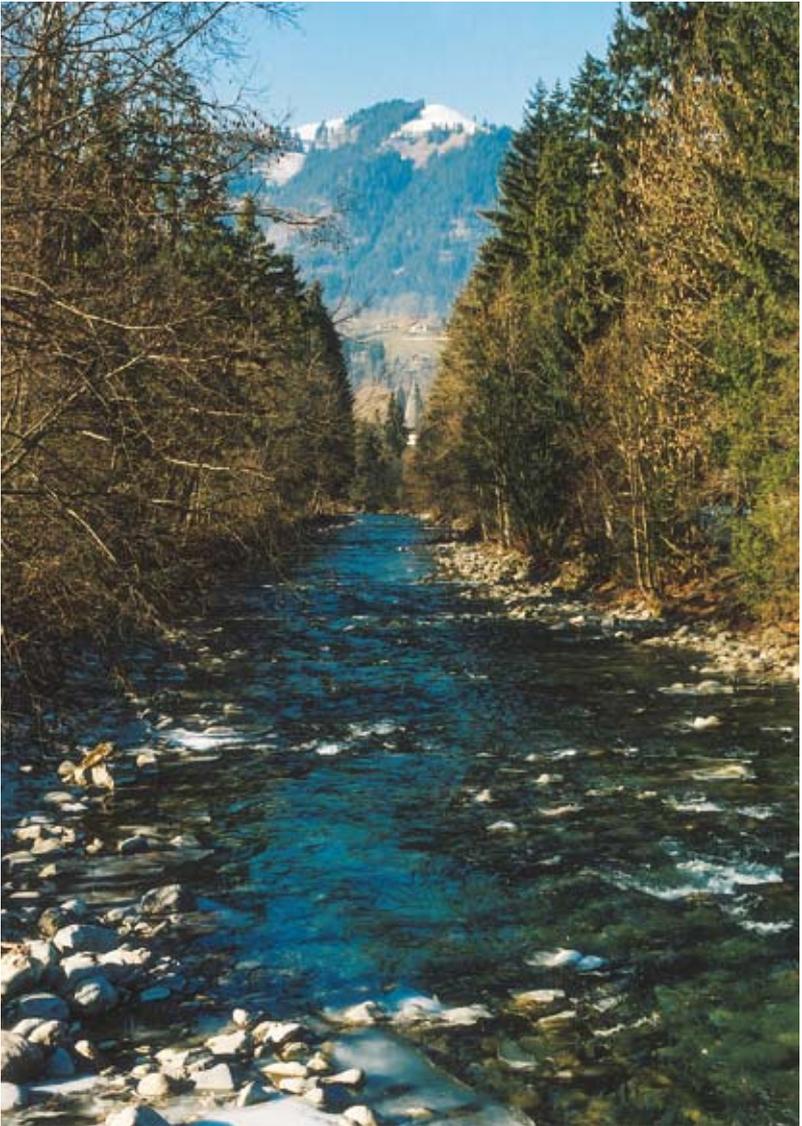
Peu de temps après, quelqu'un m'a dit que chaque année, K donnait une série de causeries publiques à Saanen, en Suisse. Satisfait par la seule étude de ses livres, je n'avais aucune envie d'y assister. En outre, la philosophie, la psychologie, la littérature, la religion et l'art – qui m'avait autrefois captivé – avaient perdu tout intérêt pour moi ou peut-être en avais-je perçu la juste place, car je venais brusquement de me dire « C'est ça! ». L'importance de se comprendre soi-même devenait si évidente que les livres d'autres auteurs me parurent superflus.

C'était pour moi une période de grands changements. Entre autres choses, j'étais sur le point de me retirer des affaires. Jusque-là, je n'avais eu guère de temps à consacrer à des questions essentielles et voilà que tout à coup, K révélait combien il était important d'examiner des sujets aussi fondamentaux que la mort et l'amour, le plaisir et la souffrance, la liberté, le désir et la peur. Ainsi, plus j'explorais l'enseignement, plus je le trouvais passionnant.

En 1981, à Saanen, j'assistai pour la première fois aux causeries publiques de K. Je m'y rendais le plus souvent à pied, par le grand chemin d'en haut, depuis mon appartement situé dans le village de Rougemont. Cela me prenait une heure et demie (c'était plus long qu'en longeant la rivière) et j'arrivais juste à temps. D'autres que moi faisaient la queue toute la nuit pour pouvoir choisir les meilleures places au moment de l'ouverture de l'immense tente. L'emplacement le plus convoité se trouvait par terre, juste en face de l'estrade sur laquelle K parlerait : chaque mètre carré était précieux ! L'ambiance était généralement un peu plus détendue en Californie et en Inde. Pour ma part, j'étais heureux d'écouter K assis sur les marches situées près de l'entrée du chapiteau pouvant accueillir 3 000 personnes et presque toujours bondé. J'évitais ainsi d'être au milieu de la foule et une agréable petite brise me rendait plus supportable la chaleur qui régnait à l'intérieur comme à l'extérieur du chapiteau.

Après la causerie, on pouvait acheter des livres de K traduits dans diverses langues et je me faisais une joie d'en remplir mon sac-à-dos. Ma lourde charge sur les épaules, je reprenais le chemin de Rougemont dans la chaleur étouffante de ce premier été et m'arrêtais pour me rafraîchir dans les eaux froides du ruisseau des Fenils.

Ecouter K était une chose incroyablement intense... Il dégagait une telle énergie qu'il m'était impossible de m'asseoir en face de lui. Il s'exprimait simplement et clairement, avec peu de gestes et sans rhétorique. En l'écoutant, je ne pensais même plus à boire et à manger, ni même à la chaleur qu'il faisait. Je me sentais ensuite léger et plein d'inspiration. Plus tard, j'ai entendu K demander à des



*Le Rodomont se dressant au-dessus de Saanen. Une photo prise depuis le pont qui enjambe la Saane et que nous avons été nombreux à franchir pour nous rendre à pied aux causeries.*

personnes comment elles se sentaient après avoir assisté à des causeries. Comme elles ne parvenaient pas à lui répondre, K le fit pour elle : « *Vous devenez plus sensibles* ».

Au cours d'une causerie, je remarquai un jeune homme excité qui se déplaçait dans les rangs de l'assistance. Il longea le côté du chapiteau où je me trouvais et se mit à renverser plusieurs ventilateurs à coups de pied. En s'approchant de moi, il me fit signe de me pousser de son chemin. Redoutant qu'il ne me donne un coup de pied, je m'esquivai, mais il n'en fit rien : marmonnant des jurons, il continua d'avancer en direction de K, donnant en chemin une pichenette au collier d'une dame, auquel pendait un portrait du gourou Rajneesh (également appelé Osho). Arrivé à l'estrade, il s'empara du micro de K et se mit à haranguer ce dernier et la foule en allemand : « Les adeptes de Rajneesh doivent sortir, on ne veut pas d'eux ici ». Puis, se tournant vers K, il lui demanda « C'est pas vrai, Monsieur Krishnamurti ? Vous ne pensez pas la même chose ? ». L'homme avait l'air extrêmement agité, et même dangereux. Certaines personnes assises au premier rang avaient bondi sur leurs pieds et un homme énorme, aux allures de catcheur, semblait à deux doigts de se jeter sur lui. Une atmosphère de violence s'installa sous le chapiteau, suivie d'une vive agitation. C'est alors que Krishnamurti intervint en disant : « *Ne le touchez pas !* ». Cela parut plaire à l'intrus qui répéta « Ne le touchez pas ! Ne le touchez pas ! ». K lui fit un signe de tête, l'homme finit par se calmer, marmonna quelques mots et quitta la tente.

Et K reprit sa causerie comme si de rien n'était.

Une autre fois, après une conférence à Saanen, alors que K marchait rapidement le long de la route pour rejoindre la voiture qui l'attendait, comme à son habitude, un joggeur de grande taille, à l'allure un peu dérangée et cherchant à l'ennuyer, arriva à sa hauteur. K releva la tête brusquement, et j'eus l'impression que son seul regard avait terrassé l'homme, le faisant trébucher.

Face au scepticisme avec lequel une connaissance de Gstaad avait accepté le livre de K que je lui offrais, je pris conscience en 2011 que les habitants de Saanen et des environs avaient pu se faire une idée fautive de K à la vue de certains participants à ses causeries publiques. Cette connaissance avait une vingtaine d'années lors de la dernière causerie de K à Saanen, en 1985, et elle ne se souvenait que de la foule et des quelques personnes vêtues d'orange : des fidèles envoyés par Osho qui clamait que son message était le même que celui de K. Bien sûr, lorsque K avait eu vent du parallèle établi avec Osho, il s'était exclamé : « *C'est exactement le contraire !* ». Mais ce fait ne devait pas être connu de ma nouvelle amie. L'habit orange de quelques-uns, faisant du porte-à-porte pour distribuer des prospectus du gourou, l'avait conduite sans doute avec d'autres, à penser que les adeptes d'une secte ou d'un culte se réunissaient à Saanen. Une telle idée aurait horrifié non seulement K, mais aussi la plupart des participants à ses causeries.

K évoquait souvent l'absurdité du fait d'avoir un gourou, ce qui n'empêcha pas plusieurs d'entre eux de lui demander d'être leur chef, mais ils se heurtèrent naturellement à un refus. Cependant, un jour, face à l'insistance d'un homme, K finit par dire : « *OK, je suis votre gourou, mais vous devez lui obéir* ». L'homme ayant accepté, K poursuivit : « *Je vous dis qu'il ne faut pas avoir de gourou* ». « *Mais c'est impossible* » répondit l'homme. Et K rétorqua « *Alors, je ne suis pas votre gourou* ». K m'avait dit un jour « *Si on faisait un peu de cirque, on pourrait gagner beaucoup d'argent*<sup>3</sup> ».

Un autre incident s'était également produit à Ojai, lors d'une causerie publique. Cette fois, une jeune femme avait bondi sur l'estrade où Krishnamurti était assis. K sursauta, mais se ressaisit aussitôt et lui dit que si elle acceptait de rester calme, il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle s'assît près de lui. La jeune femme resta effectivement

---

3 En français dans le texte.

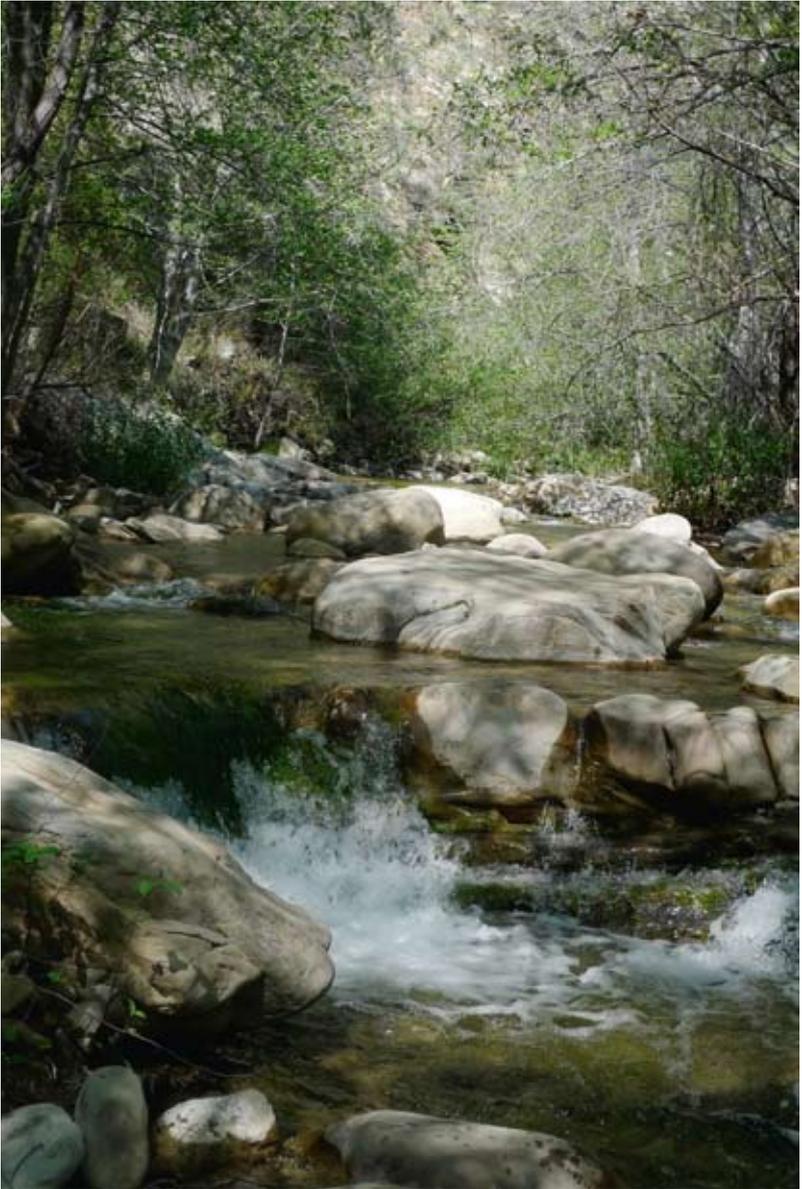
tranquille, tournant occasionnellement la tête en grimaçant. A la fin de la causerie, K se pencha vers elle et lui dit « *C'est terminé* ».

Lorsque j'allai écouter K pour la première fois à Saanen, je n'avais encore jamais eu de contacts avec les fondations et les écoles Krishnamurti. J'avais juste lu dans un autre de ses livres, *De l'éducation*, un passage où K disait en substance : si vous n'êtes pas satisfait des écoles existantes, pourquoi ne pas créer la vôtre ? Cela me sembla tout à fait sensé et me donna l'idée de fonder une école en Suisse, pays où des pédagogues comme Piaget, Pestalozzi et Rousseau avaient été actifs. Informé par le comité Krishnamurti de Genève qu'une enseignante de Brockwood était sur le point de revenir passer l'été dans sa Suisse natale, je pus me mettre en relation avec cette personne : Gisèle Balleys<sup>4</sup>. Peu après, plusieurs de ses amis, intéressés par notre projet, sont venus nous prêter main forte dans la recherche du bâtiment de notre future école. Et nous avons finalement trouvé un endroit charmant à Chandolin, dans le Valais. C'était un vieil hôtel, en bon état et superbement situé, avec sa vue sur le Cervin. Et assez grand pour accueillir cinquante à soixante élèves.

En 1983, au cours des causeries de Saanen, K entendit parler de notre projet par Gisèle et demanda à me rencontrer en ces termes : « *Je veux connaître cet homme* ». Une fois ses conférences terminées, je lui téléphonai au Chalet de Tannegg, situé à Gstaad, non loin de Saanen et nous convînmes de nous y retrouver le 1er août. Sachant que K prenait grand soin de son apparence, je me rasai de près et m'habillai bien. Or, comme les après-midi étaient chauds, j'avais demandé à ce que la rencontre ait lieu le matin et lorsque j'arrivai, K était vêtu d'un simple survêtement et s'en excusa. Dès cette première

---

4 Gisèle Balleys a enseigné le français pendant de nombreuses années à l'école Brockwood. Après la mort de K, elle a commencé à organiser des rencontres qui continuent de se tenir chaque année à Saanen. Elle supervise les activités francophones du comité Krishnamurti en Suisse et est administratrice de la KFT (créée en Angleterre en 1969).



*Le Matilija Canyon, à Ojai.*

rencontre, je notai la façon qu'il avait d'entrer avec calme et douceur dans une pièce, en passant presque inaperçu.

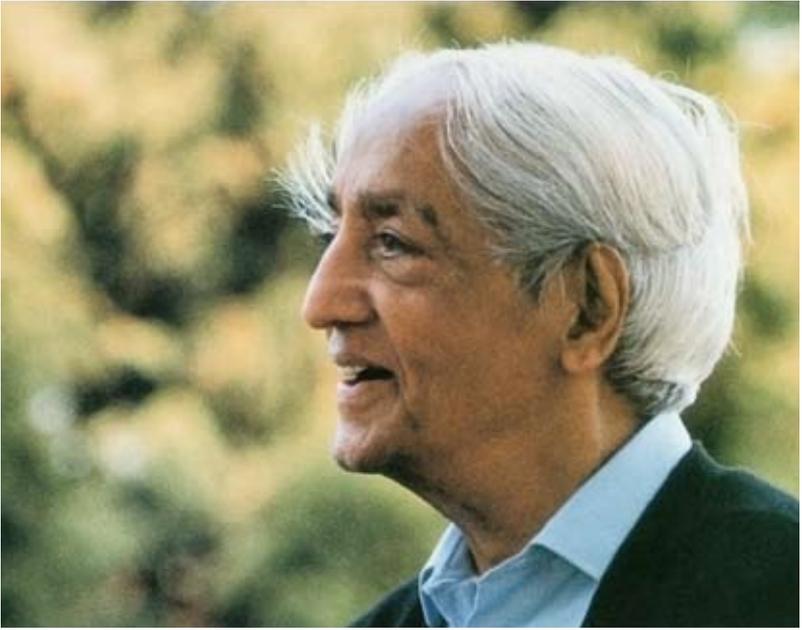
J'avais acheté deux grands bouquets de fleurs, un pour Mary Zimbalist<sup>5</sup> et un pour K. Plus tard, j'appris qu'il n'aimait pas les fleurs coupées, alors l'année suivante, lors de son séjour à Schönried, je lui envoyai un arrangement de plantes vivantes. Celles-là, il les apprécia particulièrement

K aimait parler français et c'est dans cette langue que nous discutâmes ce matin-là et lors de rencontres ultérieures. (Nous nous sommes toujours vouvoyés. Il m'a dit plus tard qu'il lui fallait beaucoup de temps pour tutoyer quelqu'un et je lui ai répondu que c'était aussi mon cas). Avec sollicitude, il me posa des questions sur ma vie. Nous rîmes et parlâmes d'alpinisme (j'étais un alpiniste passionné) et de quantité d'autres choses. En désignant le panorama qui s'offrait à notre regard, je déclarai avoir gravi tous les sommets en vue. « *Et moi, j'ai parcouru tous les chemins* » me répondit-il en me montrant les forêts et les collines alentours. Lorsque je remarquai que les montagnes étaient beaucoup plus jolies vues d'en bas que d'en haut, il me lança un « *Oui!* » sans réserve.

K me demanda si je gravissais les montagnes à la verticale ou en zigzag comme lors de mes randonnées à skis et se montra impressionné en apprenant qu'il m'arrivait de monter à la verticale. Il me dit que, plus jeune, il avait eu envie de skier mais n'avait pas été autorisé à pratiquer cette activité considérée comme trop dangereuse pour lui. Il s'adonna néanmoins à d'autres sports. Jeune homme, il jouait au tennis et fut un excellent golfeur. Il faisait également de la randonnée, du vélo et de la natation. Plus tard, il ne se passa pas un jour sans qu'il

---

5 En 1944, Mary Zimbalist fait la connaissance de K dont elle deviendra, à partir de 1965 et pendant 21 ans, la secrétaire personnelle et la compagne de voyage. Elle était administratrice fondatrice de la KFT et de la KFA (fondation créée en Californie en 1973). Elle nous a quittés en 2008 à l'âge de 93 ans. Ses mémoires sont disponibles sur le site [inthepresenceofk.org](http://inthepresenceofk.org)



*Krishnamurti après une causerie publique à Brockwood Park, au début des années 1980.*

© Vibeke Hovgaard

ne parte marcher d'un pas énergique. Il pratiqua le yoga toute sa vie. Durant le dernier mois de sa vie, Parameswaran, son cuisinier en Inde, se réjouissait chaque fois qu'il le voyait faire des exercices de yoga car c'était signe qu'il reprenait des forces.

Lorsque je lui ai mentionné que je roulais souvent à vélo pour me rendre au bureau, dans nos usines, espérant, à tord, inspiré les autres employés à en faire de même, K secoua simplement la tête.

Jeune homme, K a visité Davos avec des amis hollandais. A Adelboden, il vécut un certain temps dans un refuge de montagne. Et c'est en allant tous les matins casser la glace du puits pour faire sa toilette, me dit-il, qu'il avait fini par attraper une bronchite. Il me

raconta qu'en Californie, il lui était arrivé de séjourner tout seul dans une cabane. Il y avait là un gramophone et un seul disque : la Neuvième Symphonie de Beethoven. Il l'écoutait tous les jours et finit par en connaître chaque note par cœur. K était très sensible à la musique et aimait tout particulièrement Bach, Beethoven, Mozart et d'autres compositeurs classiques, ainsi que les chants sanscrits et la musique classique indienne. M'imaginant qu'il le trouverait peut-être un peu trop romantique, je lui avais demandé un jour s'il aimait Chopin et il me répondit par l'affirmative.

Lorsque des gens se présentèrent et demandèrent à voir le saint qui était censé vivre dans la cabane, K leur dit qu'il venait juste de partir. K avait un grand sens de l'humour ; j'ai souvent eu l'occasion de le constater<sup>6</sup>.

Lorsque nous discutâmes de l'école que certains d'entre nous voulaient ouvrir en Suisse, K fut formel : « *Vous savez combien il est difficile de créer une école. Et en plus, elles ont toujours besoin d'argent !* ». « Eh bien, j'espère que je ne suis pas en train de jeter mon argent par les fenêtres », lui répondis-je. K se mit à rire de bon cœur et ajouta qu'avant Brockwood, des tentatives en Suisse, aux Pays-Bas, en Autriche, en Italie et en France avaient été à chaque fois infructueuses. Depuis la mort de K, d'autres personnes ont essayé de lancer des écoles en Allemagne et dans d'autres pays européens, mais aucun projet ne s'est concrétisé à ce jour. Aux dires de ces personnes, chacun a sa propre vision des choses et, au final, il est impossible de travailler ensemble. En outre, au fur et à mesure que le temps passe, de telles initiatives deviennent de plus en plus onéreuses. Cependant, en Inde, de nouveaux projets d'écoles ont été couronnés de succès.

Depuis un certain temps, la question de savoir comment faire quelque chose de bien grâce à une utilisation juste de l'argent m'oc-

---

6 Comme en témoigne, à l'Annexe 3 (page 102), la critique à la fois facétieuse et profonde des *Carnets* et dont Krishnamurti fut le véritable auteur.

cupait l'esprit. Les organisations sociales et écologiques n'avaient, à l'évidence, pas les capacités suffisantes pour induire un changement fondamental. Quant aux initiatives politiques ou économiques, il y avait peu de chances qu'elles empêchent l'homme de détruire la nature. La seule possibilité était un profond changement dans la psyché humaine, allié à un enseignement adéquat. C'était la vocation des diverses écoles Krishnamurti. Ainsi, lorsque je demandai à K si l'argent présentait une quelconque utilité, cette réponse toute simple me surprit : « *Un jour, quelqu'un nous a donné de l'argent et avec cet argent, on a acheté Brockwood Park* ».

Malgré les mises en garde de K concernant notre projet et son refus de prêter son nom à de nouvelles écoles (car il avait déjà de quoi faire avec les écoles existantes), nous poursuivîmes nos plans<sup>7</sup>. Nous avions du mal à trouver des enseignants et les élèves potentiels ne se bousculaient pas, mais nous nous rendîmes à Brockwood pour montrer à K ce que nous avions accompli jusque-là. Pendant le déjeuner, je voulus lui montrer des photos de Chandolin, mais il ne sembla pas intéressé. Puis, tout à coup, il se tourna vers Gisèle et lui demanda en me désignant : « *Il est l'argent. Est-ce que vous créeriez une école même sans lui ?* » Gisèle répondit « *il n'est pas seulement l'argent* » et K répliqua « *Je sais, je sais* ». Il se tourna alors vers moi et demanda : « *Avez-vous les bons enseignants, les bons élèves et les bons parents ?* » C'est alors que je compris : nous n'avions rien de tout cela et il était absurde de créer une nouvelle école alors qu'il existait des écoles Krishnamurti en Angleterre, en Inde et aux Etats-Unis. Ces établissements, K s'y rendait régulièrement et leur consacrait beaucoup de temps et d'énergie. Il était donc bien plus important d'aider les écoles existantes à faire face à leurs difficultés financières et autres que d'en ouvrir une nouvelle.

---

7 Quelques temps plus tard, je fus amusé d'apprendre qu'en découvrant son nom en gros caractères sur la nouvelle pancarte de l'école Oak Grove, K s'exclama : « *Mon Dieu, enlevez-la, ça risque de les effrayer* ».

Outre les causeries publiques qu'il donnait devant des milliers de personnes, K avait des discussions régulières, en tête à tête ou en groupe, avec les étudiants, les enseignants et le personnel des écoles et des fondations. Il avait un don extraordinaire pour résoudre les problèmes pratiques, ce qu'il devait à son grand souci du détail. Il savait, en effet, exactement où résidait la véritable cause d'un problème. Il m'est d'ailleurs arrivé de lui dire qu'il aurait fait un excellent manager s'il avait choisi la voie des affaires, ce qui le fit rire.

Nous nous connaissions déjà un peu lorsque nous avons eu cet échange, mais dès nos premières rencontres, il s'était montré souple, d'esprit ouvert et doté d'un grand sens de l'humour, un homme plein de modestie et d'authentique gentillesse. J'avais très envie de savoir quel était le quotidien d'un homme qui avait une vision aussi pénétrante de la vie, quelle personne il était. Avait-il des inquiétudes, des désirs? Lui arrivait-il d'être fâché, anxieux, agressif? Il était impossible d'imaginer comment un être dépourvu d'égo comme lui pouvait parvenir à vivre dans ce monde. Mary Zimbalist m'avait dit un jour que K menait une vie très simple et ce que je savais de lui le confirmait.

Mary Lutyens<sup>8</sup>, dans sa biographie de K, se penche sur la vaste question de savoir qui il était. Même si K disait souvent que cela était sans importance (il importait bien plus de savoir qui *vous* étiez), il s'est exprimé avec force sur ce sujet<sup>9</sup>.

---

8 Mary Lutyens était une enfant quand elle rencontra K peu après son arrivée en Angleterre. Sa mère, Lady Emily Lutyens (épouse de l'architecte Sir Edwin Lutyens) fut très proche de K pendant de nombreuses années. A la demande de K, Mary rédigea sa biographie, ce qui aboutit à plusieurs ouvrages: *Les Années de l'éveil*, *Les Années d'accomplissement*, *La Porte ouverte* et *Vie et Mort de Krishnamurti*. Mary Lutyens est décédée en 1999, à l'âge de 90 ans.

9 Pour plus de détails sur cette question, vous pouvez vous reporter aux *Carnets*, au *Journal*, aux biographies de Mary Lutyens et autres ouvrages mentionnés à la suite des annexes.



*L'école de Brockwood Park.*

## VISITE À BUCHILLON

En août 1984, alors qu'il se rendait de Saanen à l'aéroport de Genève, K voulut me rendre visite à Buchillon, un village situé au bord du lac Léman. Nous nous donnâmes rendez-vous dans la belle cour aux arbres magnifiques du château d'Allaman, tout proche. K monta dans ma voiture, tandis que Mary Zimbalist et le Dr. Parchure<sup>10</sup>, qui l'accompagnaient, nous suivaient avec leur voiture. En chemin, nous traversâmes une forêt qui avait abrité une nécropole romaine. A un certain moment, j'eus la sensation que personne n'était assis à côté de moi. Tout en sentant que cela pourrait le déranger, je lui demandai s'il connaissait la région pour m'assurer que tout allait bien. Il répondit immédiatement, mais j'eus le sentiment qu'il était revenu de loin pour le faire.

Plus tard, plusieurs personnes me diront qu'elles avaient vécu une expérience similaire avec K. J'allais, par la suite, me souvenir de cet incident à chaque fois qu'il déclarerait : « *Je ne suis personne* ». Dr. Parchure me dit que K était en phase avec deux dimensions : celle de notre vie quotidienne et une dimension totalement autre.

A maintes occasions, K fit remarquer qu'il avait très peu de mémoire du passé, et que le fait de ne pas porter ce fardeau libérait une énorme énergie en lui. Une fois, à Rishi Valley, en Inde, nous avions rencontré un vieil homme prétendant avec insistance avoir connu K pendant de nombreuses années. K ne se souvenait pas de lui

---

10 A partir de 1973, le Dr. T. K. Parchure accompagna K lors de ses voyages en Inde afin de veiller sur sa santé. Vers la fin de sa vie, il prit également soin de K en Europe et aux Etats-Unis et se trouvait à ses côtés lorsqu'il mourut à Ojai en 1986.



*Le lac Léman à Buchillon, en Suisse. Un jour, à mon retour de Buchillon, K me demanda: « Comment était-ce? ». Alors que je commençais à répondre « le lac était... », devant ma pensée, il ajouta « comme un miroir ».*

et me dit ensuite: « *Tout le monde connaît le singe, mais le singe ne connaît personne*<sup>11</sup> ».

A notre arrivée à Buchillon, nous descendîmes vers le lac. En chemin, K fit une pause sous les arbres, écouta, et prononça un seul mot: « *Silence*<sup>12</sup> ». Je sentis qu'il ne faisait pas seulement allusion au silence extérieur. Sur le chemin, il ramassa une branche cassée qu'il déposa soigneusement sur le côté. Il jeta un œil sur le système d'irrigation et en comprit immédiatement le fonctionnement. Devant la maison, il reconnut un *araucaria araucana* (ou « désespoir des singes ») – un

---

11 En français dans le texte.

12 En anglais dans le texte, signifiant « le silence » en français.

arbre pourtant assez exotique – et montra à Mary les superbes pétunias bleu-violet foncé que je faisais pousser sur mon balcon. Au bord du lac, il me confia que son frère et lui avaient passé des vacances à Amphion, sur la rive opposée, entre Thonon et Evian, en 1920. L'Hôtel des Princes était inconfortable: il n'y avait même pas assez d'eau chaude pour se réchauffer après un bain froid dans le lac. K voyait là l'origine de la tuberculose de son frère qui l'avait finalement conduit à une mort prématurée à Ojai en 1925.

Un an plus tard, en route pour Saanen, K s'arrêta pour déjeuner à Buchillon. En entrant dans la salle à manger, il s'exclama et se couvrit les yeux de la main quelques instants. A cette époque, il y avait au mur plusieurs tableaux aux couleurs vives et quelques un représentant des femmes à demi nues. Pendant le repas, il observa minutieusement celui qui se trouvait en face de lui. A chaque fois que K examinait quelque chose, il le faisait avec beaucoup d'intensité et longuement. Il me raconta qu'à Paris, avant la guerre, on lui avait montré le Guernica de Picasso. Après l'avoir contemplé longuement, il avait demandé: «*De quoi s'agit-il?*»

Goya faisait partie des artistes que K appréciait, peut-être parce qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans il prétendait encore continuer d'apprendre. Pour K, les artistes modernes ne faisaient qu'accroître la confusion générale et la division en exprimant le chaos, l'agressivité et la fragmentation. Par la suite, à Brockwood, Dorothy Simmons<sup>13</sup> me dit combien K avait été enthousiaste à propos de cette visite à Buchillon.

---

13 Dorothy Simmons était une femme sculpteur et une éducatrice reconnue lorsqu'elle participa, en 1969, à la création de l'école de Brockwood avec son mari, Montague. Elle en fut la première directrice et fut administratrice jusqu'à sa mort en 1989. Dorothy était et reste très estimée par de nombreux anciens élèves et enseignants. K m'a dit un jour que l'école avait pu être créée grâce au libéralisme du système éducatif anglais, mais aussi parce qu'ils avaient trouvé la bonne personne pour la diriger.



*Vue actuelle de l'Hôtel des Princes à Amphion, en France. K y séjourna en 1920.*

Pendant mon séjour à Brockwood, je fus invité à assister aux réunions de K avec les enseignants et les élèves. La plupart d'entre eux semblaient terriblement sérieux quand K entra dans la salle. Il s'assoyait alors face à l'assistance et commençait par regarder fixement chaque personne, l'une après l'autre. Lorsqu'il me regarda, j'étais tellement heureux d'avoir été invité que je lui adressais naturellement un large sourire. L'air radieux, il me sourit en retour comme jamais personne ne l'avait fait auparavant. Les personnes assises devant moi se retournèrent pour voir ce qui se passait !

Je me souviens tout particulièrement d'un échange lors d'une de ces discussions, le 16 octobre 1983, car il y eut beaucoup de rires. Certains étudiants avaient demandé « Qu'est-ce que l'intelligence ? » et K avait poursuivi en les interrogeant sur le sens même du questionnement de l'autorité. Le problème du service militaire fut abordé, et ils virent que le nationalisme n'apporte pas la sécurité – et qu'en comprenant véritablement cela, il y avait là le commencement de l'intelligence. Un des garçons dit qu'il comprenait ce qui avait été dit sur l'intelligence, mais qu'il n'en devenait néanmoins pas plus intelligent. Frustré, il demanda à une étudiante ce qu'était l'intelligence pour elle. Elle répondit un peu facilement en disant qu'elle croyait tout simplement ce que disait K, ce qui fit rire tout le monde. K continua : « Prenons quelque chose de plus explicite. » Et la fille répondit : « Mais s'il ne comprend pas cela, que comprendra-t-il ? S'il ne voit pas que ça, c'est l'intelligence, que peut-il voir ? » Amusé, K dit alors : « Elle est en train de t'insulter ! » Il le dit avec tant de générosité que tout le monde rit.

Suprabha Seshan<sup>14</sup>, une amie de longue date, se rappelle que lorsqu'elle était étudiante à Brockwood, K lui avait une fois demandé : « Pourquoi souhaites-tu aller à l'université ? Qu'en est-il de ce cette terre ici, tout n'est-il pas là ? » A une autre occasion, il lui a dit : « Jettes tout cela, questionne tout, remets l'orateur en question, demande toi profondément quelle est la racine de ton conditionnement, comment tu as été élevée, ce qu'il s'est passé lorsque tu étais jeune, comment tes parents et enseignants t'ont éduquée ? » Quand elle lui a dit plus tard qu'elle allait à l'université, il lui a demandé : « Penses-tu que tu deviendras plus intelligente après cela ? »

---

14 Suprabha Seshan, écologiste et éducatrice, spécialiste d'une culture de l'écosystème, co-dirige depuis de nombreuses années le Sanctuaire Botanique de Gurukula au Kerala, Inde, primé du Prix Whitley en 2006. Elle a été étudiante à Rishi Valley, Valley School et Brockwood Park.

**E**n mai 1984, je me rendis à Ojai pour les causeries publiques. Certains disent que « Ojai » signifie « nid ». Il émane, en effet, de toute la vallée une paix profonde que l'on perçoit en venant de Ventura, en particulier au crépuscule ou pendant l'une des magnifiques nuits de pleine lune. En fait, le mot « ojai » vient d'un mot en langue chumash qui signifie « lune ».

Revenant régulièrement à Ojai, K y passa une grande partie de sa vie, et c'est là que la mort frappa son frère en 1925, ainsi que lui-même en 1986.

Lorsqu'il s'installait quelque part, K invitait des amis à déjeuner et d'autres gens intéressants avec lesquels il voulait s'entretenir<sup>15</sup>. C'était la coutume à Saanen, Madras (aujourd'hui Chennai), Rishi Valley, Rajghat (un quartier de Varanasi, au bord du Gange) et Ojai. A Brockwood, les invités étaient plus rares, car K déjeunait dans la salle à manger avec les élèves et les enseignants. Michael Krohnen<sup>16</sup>, qui

---

15 Comme l'écrit Asit Chandmal au début de son livre intitulé *One Thousand Suns*, K lui a dit un jour « *J'aimerais que vous m'accompagniez en voyage et que vous rencontriez les diverses personnes que je vois. Des médecins, des écrivains, des scientifiques, des artistes, de prétendus religieux, des philosophes, des épouses, des mères et des maris, des employés de bureau, des bureaucrates et leurs patrons* ». Asit Chandmal est le neveu de Pupul Jayakar (voir note 44, page 57), il était enfant quand il rencontra K pour la première fois.

16 D'origine allemande, Michael Krohnen a travaillé comme chef cuisinier à l'école Oak Grove et a occupé diverses fonctions à la KFA. Il fut longtemps le cuisinier de K à Ojai et est l'auteur de *The Kitchen Chronicles: 1001 Lunches with J. Krishnamurti*. Il s'occupe actuellement de la bibliothèque Krishnamurti de Pine Cottage, l'ancienne résidence de K à Ojai.

avait appris à cuisiner avec Alan Hooker<sup>17</sup>, était chef cuisinier à Ojai. Outre la préparation des repas, Michael s'était donné pour mission de tenir Krishnamurti informé des nouvelles du monde pendant le déjeuner. Avec sa grosse voix, il était tout désigné pour accomplir cette tâche auprès de K, qui était devenu un peu sourd vers la fin de sa vie. Un jour, K plaisanta : « *On commence d'abord par les dents, puis les oreilles, puis les yeux, et on finit six pieds sous terre* ». Une autre fois, il cita un proverbe italien : « *Tout le monde doit mourir, peut-être que moi aussi* ».

A Ojai, à l'heure du déjeuner, il allait directement en cuisine – jetant un coup d'œil sur les casseroles en échangeant quelques mots avec Michael – puis entra dans la salle à manger. Avec Michael, nous avons essayé de calculer combien de fois K avait franchi la porte de cette cuisine, et nous nous sommes dit que cela devait bien faire un millier de fois à l'époque où Michael était chef.

Michael m'invitait à me joindre à eux lorsqu'il recevait K dans la cuisine ; K et moi échangeons alors quelques mots. Un jour, accablé par les problèmes conjugaux, je décidai de lui demander de l'aide, mais pas à voix haute, me contentant de penser : « Aidez-moi s'il vous plaît ! ». Cette fois, cependant, K m'ignora complètement. Je pensai d'abord qu'il n'avait peut-être pas perçu mon message, tout en me demandant si son indifférence n'était pas intentionnelle. Avec le recul, bien sûr, je prends conscience que chaque fois que je tentais de me mettre en avant, il m'ignorait, devenait presque neutre, comme absent. Il était impossible de l'atteindre. Ce fut une bonne leçon pour ne pas demander d'aide.

---

17 Alan Hooker, propriétaire-fondateur du célèbre Restaurant Ranch House à Ojai, a écrit ce qui est dit être le premier livre de recettes végétariennes des Etats-Unis. Son association avec K démarra en 1949 et il fut administrateur de la KFA jusqu'en 1989. Il est mort en 1993. Son épouse, Helen Hooker, a également été administratrice de la KFA. Elle est décédée en 2000 à l'âge de 97 ans.

Bien qu'il y eût parfois vingt invités pour le déjeuner, K était quelqu'un d'assez timide. Un jour, un grand nombre de visiteurs étant présents, je l'entendis demander: «*Qui sont tous ces gens?*». S'approchant furtivement de l'assistance, il apparut de derrière un paravent et annonça aux convives «*Madame est servie*<sup>18</sup>».

Le déjeuner à Ojai était un buffet, et après le repas tout le monde emmenait son couvert à la cuisine pour le laver. K se servait en dernier et débarrassait non seulement sa vaisselle, mais aussi des soupières, et parfois les plus lourdes d'entre elles.

Pendant l'un de ces déjeuners, K mentionna une déclaration concernant l'école Oak Grove – écrite en 1975 puis remaniée avec les enseignants – qu'il souhaitait distribuer au cours des causeries. La photocopieuse de la fondation n'étant pas de bonne qualité, il semblait difficile d'imprimer le document à temps. Cela m'incita à faire don d'un photocopieur de haute qualité à la fondation, ce qui permit de distribuer la déclaration d'abord intitulée *L'esprit de l'école Oak Grove*, puis *L'esprit des écoles* car elle s'applique à toutes les écoles Krishnamurti.

## L'esprit des écoles

Dans un monde destructeur et en pleine dégénérescence, il devient de plus en plus important qu'il y ait un lieu, une oasis, où l'on puisse apprendre un mode de vie global, sain et intelligent. Dans le monde moderne, l'enseignement n'a pas pour vocation de cultiver l'intelligence, mais plutôt l'intellect, la mémoire et les facultés liées à celle-ci. Dans ce processus, il se passe peu de choses hormis la transmission d'informations de l'enseignant à l'enseigné, du maître au disciple, ce qui induit une façon superficielle et mécanique de vivre. La relation humaine a peu de place dans cet enseignement.

---

18 En français dans le texte.



*Le poivrier de Pine Cottage, la maison où K logeait lorsqu'il était à Ojai.*

Une école est par excellence le lieu où l'on apprend à connaître la totalité, la globalité de la vie. L'exigence d'un savoir traditionnel est absolument nécessaire, mais une école digne de ce nom va bien au-delà. C'est un lieu où l'éducateur et l'élève n'explorent pas seulement le monde extérieur, le monde de la connaissance, mais aussi leur propre pensée et leurs comportements. A partir de là, ils commencent à découvrir leur propre conditionnement et les distorsions que celui-ci induit sur leur pensée. Ce conditionnement est le moi auquel on attache une si terrible importance. C'est par cette prise de conscience que commence le processus de libération du conditionnement et de son fardeau. Ce n'est que dans cette liberté que l'apprentissage véritable peut avoir lieu. Dans cette école, il est de la responsabilité de l'enseignant d'accompagner l'élève dans une exploration minutieuse des implications du conditionnement et donc d'y mettre fin.

Une école est un lieu où l'on découvre l'importance du savoir et ses limites. C'est un endroit où l'on apprend à observer le monde sans partir d'un point de vue particulier ou d'un a priori. On y apprend à regarder l'ensemble des aspirations de l'homme, sa recherche de beauté et de vérité et d'une façon de vivre sans conflit. Le conflit est l'essence même de la violence. Jusqu'à présent, l'éducation n'a pas pris en compte ces questions, mais dans cette école notre intention est de comprendre les faits et leurs conséquences, sans idéaux, théories ou croyances préconçus qui sont les causes d'une attitude contradictoire face à l'existence.

L'école veille à la liberté et à l'ordre. La liberté n'est pas l'expression du désir, du choix ou de l'intérêt personnel. Celle-ci conduit inévitablement au désordre. De même que la liberté de choix n'est pas la liberté, bien qu'elle puisse apparaître ainsi, l'ordre n'est ni conformité ni imitation. L'ordre apparaît avec la vision pénétrante que le choix est la négation même de la liberté.

A l'école, on apprend l'importance d'une relation non basée sur l'attachement et la possession. C'est ici qu'on peut observer le mouvement de la pensée, l'amour et la mort, car tout cela constitue notre vie. Depuis la nuit des temps, l'homme cherche quelque chose au-delà du monde matérialiste, quelque chose d'incommensurable, quelque chose de sacré. C'est la vocation de cette école d'explorer cette possibilité.

Tout ce mouvement d'exploration de la connaissance, de soi-même, de la possibilité de quelque chose au-delà du savoir, entraîne naturellement une révolution psychologique, et de là surgit inévitablement un ordre totalement différent dans la relation humaine, c'est-à-dire la société. La compréhension intelligente de tout cela peut amener un changement profond dans la conscience de l'humanité.

J. Krishnamurti

© 1981 Krishnamurti Foundation Trust Ltd

Pendant cette période, comme les autres années, K tint plusieurs dialogues à Oak Grove School et à Pine Cottage (son lieu de résidence à Ojai, de 1922 jusqu'à sa mort) avec les enseignants, les administrateurs et parfois les parents. Lors de l'une de ces discussions, à Pine Cottage, il avait demandé à David Moody<sup>19</sup> : « *Faites-vous confiance à Monsieur Grohe ?* » David lui avait dit qu'il ne me connaissait pas et K répondit : « *Vous voyez ! Vous voyez !* ». Plus tard, Ivan Berkovics<sup>20</sup> m'a rappelé que K s'était alors penché vers moi en disant : « *Ce n'est pas personnel* ». K insistait toujours sur le fait que la confiance véritable n'avait rien à voir avec la connaissance que l'on peut avoir d'une personne. Mary Cadogan me rapporta que K lui avait dit : « *Vous pouvez faire confiance à Monsieur Grohe* ».

En écrivant cela, je réalise que j'avais en K une confiance totale, et cela reste vrai – c'est pourquoi j'ai voulu soutenir son œuvre. Je pense que K l'avait compris. « *Pourquoi nous donnez-vous tout cet argent ?* » m'a-t-il demandé un jour. Comme je ne savais que répondre, il répondit à ma place en français, en levant les bras : « *ça vient tout seul !* ». Des amis m'ont rapporté qu'il avait dit de moi en m'apercevant par hasard : « *Il veut nous aider* ».

Au printemps de l'année suivante, en 1985, j'ai acheté une maison sur Country Club Drive. Durant sa rénovation, je demeurai près de deux semaines à Arya Vihara, où se déroulaient les déjeuners. C'est

---

19 David Moody a été le premier enseignant recruté par l'école Oak Grove. Par la suite, il en devint le directeur pédagogique, puis le principal. Il a cosigné l'ouvrage *Mapping Biology Knowledge* (Kluwer, 2000) et écrit *The Unconditioned Mind – J. Krishnamurti and the Oak Grove School* (voir page 78).

20 Ivan Berkovics a enseigné à l'école Oak Grove (Ojai) et à la Wolf Lake School, une école Krishnamurti située à Victoria (Canada), ouverte de la fin des années 1970 au début des années 1980 (elle est devenue depuis le Swanwick Centre). Il a également travaillé pour la KFA. Il est actuellement enseignant remplaçant et dirige un gîte, Le Lindley House, près de la Pepper Tree Retreat de la KFA.

là où Annie Besant<sup>21</sup> et Aldous Huxley<sup>22</sup> ont logé, et où Nitya le frère de K est mort. Simple et très bien entretenue, cette grande maison à l'atmosphère merveilleuse est entourée d'arbres magnifiques, de fleurs et de buissons. Après avoir été la bibliothèque Krishnamurti longtemps après la mort de K, c'est maintenant la Pepper Tree Retreat (lieu de retraite de la KFA). La bibliothèque et le centre d'accueil des visiteurs sont situés à quelques pas, à Pine Cottage.

Lorsque K vint visiter la maison de Country Club Drive, ce qu'il admira le plus c'était les arbres du jardin. Il n'était plus au meilleur de sa santé, mais demeurait très actif. Alors que nous étions à l'extérieur de la maison, je lui fit part du sentiment, partagé par plusieurs personnes, que la maison était hantée, en particulier la chambre d'amis et autour de la cheminée du salon. Je demandai à K s'il pouvait y faire quelque chose. Il nous pria d'attendre dehors. Au bout d'un moment, il revint, et je lui demandai s'il pouvait s'occuper d'une autre chambre, ce qu'il fit. Quelques jours plus tard, il me questionna d'un ton modeste et amical : « *Avez-vous ressenti quelque chose ?* » Au début, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire par là, puis je réalisai, « Ah, vous voulez parler du fantôme. Oh, oui. C'est merveilleux, une telle paix, une si formidable tranquillité. Mais je me demande si ce n'est pas de l'imagination ». K saisit mon bras avec son intensité habituelle et me dit : « *Moi aussi* ».

---

21 Annie Besant (1847-1933) fut présidente de la Société Théosophique de 1907 à 1933. Elle adopta K et son frère Nityananda en 1909. Cette célèbre et remarquable oratrice participa activement aux premiers mouvements féministes et s'engagea en faveur de l'indépendance de l'Inde. Jusqu'à sa mort, elle resta très proche de K qui lui a toujours voué un grand respect.

22 Aldous Huxley, célèbre auteur auquel on doit entre autres *Le Meilleur des mondes*, *Ile*, *La Paix des profondeurs*, *Jaune de chrome*, rencontra K en Californie en 1938. Il l'encouragea dans son écriture et rédigea pour lui l'introduction de *La Première et dernière liberté*. Ils demeurèrent proches jusqu'à la mort d'Aldous Huxley en 1963.

La maison comprenait un petit appartement séparé. Un jour, K nous demanda si nous pouvions y héberger Bill Quinn<sup>23</sup>, un ami membre de la fondation. Quand nous acceptâmes, il sauta littéralement de joie.

K aimait rendre visite aux Lilliefelts<sup>24</sup> dans leur maison située sur Grand Avenue. Lors d'une visite, il parla de son corps en disant qu'il aurait dû être mort depuis longtemps. Pointant le doigt vers le ciel, il déclara : « *Ils ont fait quelque chose, là-haut* ».

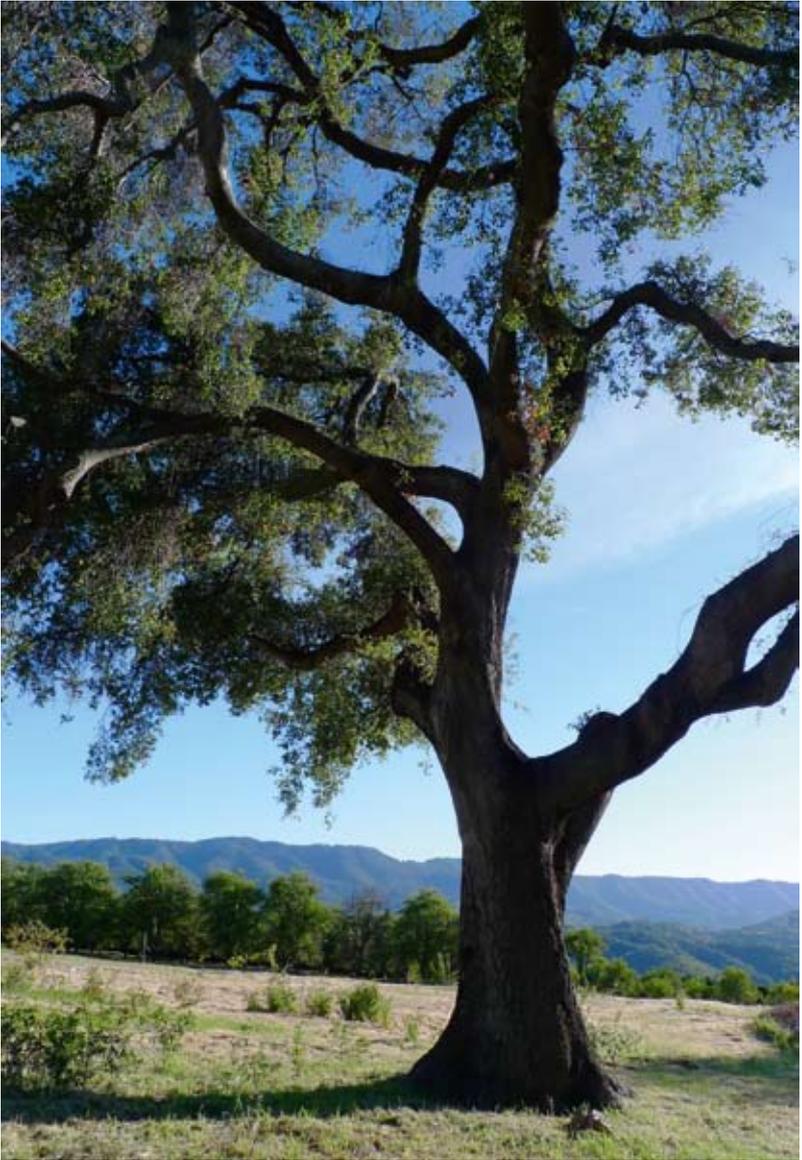
Le lendemain du jour où il avait été à Los Angeles avec Mary Zimbalist, nous étions réunis avec Mary, les Lilliefelts et Mark Lee<sup>25</sup> à Pine Cottage lorsque K lança : « *Nous étions si fatigués que nous sommes allés au lit à 21 heures* ». Il s'ensuivit un silence dans lequel K dut déceler un questionnement muet, car il précisa en riant : « *Mais pas ensemble* ».

---

23 Dans les années 1940, Bill Quinn a passé un an à Arya Vihara, à Ojai. Il s'occupait du jardinage. K logeait à Pine Cottage à cette époque et tous deux travaillaient souvent ensemble au jardin, qui abritait une vache, des poules et des ruches. Bill participa ensuite à la fondation de l'Esalen Institute à Big Sur (Californie) et il travailla sur le premier index de l'œuvre de Krishnamurti, devenu plus tard l'index en trois volumes de la KFT, qui répertorie l'ensemble des enregistrements audio et vidéo de K. Il est décédé à Ojai au milieu des années 1990.

24 Erna et Theo Lilliefelt firent la connaissance de K au début des années 1950 et furent administrateurs fondateurs de la KFA. Erna a joué un rôle crucial pour récupérer les actifs de la KFA auprès de Rajagopal qui fut longtemps l'organisateur des causeries et des publications de K et dont la fille, Radha Sloss, est l'auteur d'un livre diffamatoire sur K. Théo est décédé en 1998, et Erna en 2002, tous deux à plus de 90 ans.

25 Mark Lee a dirigé l'école primaire de Rishi Valley et fut le premier directeur de l'école Oak Grove. Actuellement retraité, il a été le directeur général de la KFA et continue d'en être un des administrateurs. Il organise des conférences et des séminaires dans le monde entier dont les thèmes s'inspirent de l'enseignement de K.



*Sous ce chêne, K a écrit De l'Éducation au début des années 1950, tout près de la Pepper Tree Retreat (Arya Vihara) à Ojai.*

Lors d'une réunion-déjeuner avec K à Arya Vihara, certains d'entre nous, dont Radha Burnier<sup>26</sup>, étions en train de discuter de la pollution, du gaspillage de papier représenté par le journal Sunday, épais comme un livre, et de l'horreur des abattoirs. Après nous avoir écoutés attentivement, K dit : « *Oui, tout cela est terrible. Mais c'est secondaire* ». Et il ajouta avec beaucoup d'emphase : « *Pourquoi l'homme tue-t-il l'homme?!* »

Au cours d'un autre repas, je fis savoir à K que j'avais prêté ma maison de Buchillon à un ami psychiatre à Lausanne pour qu'il y organise une conférence avec ses confrères. K en examina le programme avec grand soin, comme il faisait avec tout ce qui était porté à son attention. Son commentaire fut : « *Rien que des mots. Rien au sujet de leur propre vie* ». De même, il lui arrivait de remarquer que de nos jours, le propos de la philosophie se résumait à ajouter toujours « *plus de commentaires, plus de mots aux mots et de livres à propos de livres écrits par d'autres* ».

C'était avec beaucoup de rires que K raconta l'histoire de sa rencontre avec le multimillionnaire. En 1985, alors que K donnait des causeries pendant deux jours au Kennedy Center de Washington, on lui demanda de rencontrer cet homme dans l'espoir d'obtenir un don pour la KFA ou l'école Oak Grove. A peine assis, le millionnaire déclara, « Je crois en Jésus-Christ ». K répondit : « *Pourquoi croyez-vous?* » et l'entraîna dans une discussion sur les raisons profondes pour lesquelles les gens recherchent la sécurité dans une croyance. K riait en racontant comment l'expression de l'homme se durcissait au fil de la discussion, telles les briques du mur situé derrière lui. Son

---

26 Radha Burnier connaissait K depuis sa plus tendre jeunesse et tous deux sont restés très amis jusqu'à la mort de K. Elle fut présidente de la Société Théosophique depuis 1980. Elle fut également administratrice de la Fondation Krishnamurti en Inde (créée en 1928). Elle décéda en 2013 à l'âge de 90 ans.



*Lors d'une promenade au pied des monts Topatopa (Ojai).*

épouse semblait plus ouverte d'esprit, mais on n'obtint pas pour autant le don escompté.

A Washington, capitale de la superpuissance américaine, K déclara publiquement : « *Le pouvoir sous toutes ses formes est effroyable* ». Une autre fois, en Inde, il me dit qu'il n'aimait pas l'atmosphère de Delhi car cette ville était le siège du pouvoir.

## BROCKWOOD PARK

Début juin 1984, nous nous apprêtions, K, Mary Zimbalist et moi-même à nous envoler de Los Angeles à Londres pour rejoindre Brockwood. Lorsque nous réalisâmes que nous avions mal lu l'horaire du vol, Mark Lee nous conduisit à l'aéroport en roulant à fond de train pour découvrir à l'arrivée que le vol était retardé.

Du fait de son âge et sur l'insistance de la fondation, K ferait le voyage en 1ère classe. N'ayant pu obtenir une place en 1ère sur ce vol, je réservai en classe Affaires, mais K me dit: « *On va faire quelque chose pour votre billet<sup>27</sup>* ». Je ne compris pas ce qu'il entendait par là et n'y pensais plus. Pendant que j'étais à l'enregistrement, K et Mary partirent en tête. Au moment où, m'étant enregistré, j'allais leur emboîter le pas, une hôtesse courut derrière moi et me donna un billet de 1ère classe, juste derrière le siège de K et je n'eus pas à payer de supplément.

A notre arrivée à Londres, un des bagages de K manquait. Je fus impressionné par la patience avec laquelle il attendit jusqu'à ce qu'il n'y eut plus un seul bagage sur le tapis roulant qui s'arrêta. K alla signaler l'incident sans énervement. On retrouva finalement son bagage, qui lui fut expédié.

J'avais également observé cette chaleureuse indifférence à l'attente alors que nous étions assis dans une voiture près de l'aile ouest à Brockwood, juste avant le départ pour l'aéroport. Nous attendions Mary Zimbalist depuis un bon moment et on aurait pu penser que K serait nerveux à l'idée d'un si long voyage, mais il patientait dans le calme le plus complet et même avec une certaine gaité, bien que l'at-

---

27 En français dans le texte.

tente fût longue. Plus tard, Mary me confia que K partait toujours beaucoup trop tôt à l'aéroport. Une fois, je dis à K: « Plus on va vite, moins on a de temps » Il se contenta de répondre: « *Plus, plus, plus!* ».

A partir de la fin des années 60 et du début des années 70, une fois l'école de Brockwood créée, les déplacements de K se firent chaque année selon le même programme. Ainsi, après des causeries publiques à Ojai et parfois à Los Angeles, San Francisco, New York, Washington, Los Alamos ou dans d'autres villes des Etats-Unis, il se rendait à Brockwood aux alentours de la mi-mai. Il était plein d'énergie et travaillait passionnément avec les élèves et tout particulièrement avec les enseignants concernant leur rôle au sein de l'école. A la fin juin, quand l'année scolaire s'achevait, il partait donner ses causeries à Saanen avant de retourner à Brockwood pour celles de septembre. Ensuite, il se rendait en Inde début novembre où il visitait toutes les écoles et donnait d'autres causeries publiques à Madras, Bombay (actuelle Mumbai) et Rajghat. Il quittait l'Inde en février pour regagner Ojai en faisant une halte de quelques jours à Brockwood. Puis, cela recommençait l'année suivante. En 1984, il faisait exceptionnellement froid, avec neige et gel inhabituels, quand il s'arrêta à Brockwood. Il alla tout de même se promener et revint transi de froid. Je lui fis remarquer que la plupart du temps, où qu'il aille il arrivait au printemps. De cette façon, il vivait un éternel printemps<sup>28</sup>. Cela le fit sourire.

Comme nous survolions le désert californien, il y eut un magnifique coucher de soleil. Les montagnes se paraient de flamboyantes couleurs, allant du plus profond violet au rose le plus délicat. Nous apercevions les lignes droites des routes et des voies ferrées à travers le désert. Quand nous arrivâmes en Angleterre, K s'écria avec enthousiasme: « *Regardez, regardez tout ce vert! ...* »

---

28 Par exemple, à Rishi Valley le printemps est en décembre et dans les hautes montagnes de Saanen, il commence en juin.

A Brockwood, je séjournais dans l'aile ouest, dans une petite chambre avec balcon. Quand K me la montra, il dit « vous êtes chez vous ». On ne pouvait atteindre le balcon qu'en grim pant sur la fenê tre de la chambre. Après avoir nettoyé les saletés accumulées depuis des « lustres » (une expression que K avait trouvée très appropriée) et m'être enveloppé dans mon manteau et des couvertures, j'y pratiquais mon yoga matinal, même lorsqu'il faisait encore nuit. K observait tout ce manège avec grand intérêt et avait examiné de près le balcon. Une fois, quelqu'un prit une photo de mes pieds dépassant de la balustrade, tandis que je tenais la posture sur la tête.

K pratiqua le yoga toute sa vie. Il précisait que celui-ci était bon pour le corps, mais n'avait rien à voir avec l'éveil spirituel. Il disait aussi que le yoga était bien différent dans les temps anciens, car réservé à quelques uns.

Parfois, quand il me montrait certains exercices, je me demandais quel était son état d'esprit pendant qu'il le faisait. Il y avait dans l'atmosphère une intensité difficile à décrire. Il semblait que toute sa personnalité était absente, mais en même temps, on pouvait ressentir une énorme présence.

A sept heures précises, nous faisons du yoga en commençant par des respirations et des exercices des yeux, du cou et des épaules et, pour finir, nous courions et sautons sur place<sup>29</sup>. K faisait encore tout cela à l'âge de 89 ans. Sa personne dégageait un tel dynamisme et une telle jeunesse alliée à une énergie de jeune homme, que j'en oubliais son âge et lui proposai de recommencer le soir même, ne pensant pas qu'il pourrait être fatigué.

Les exercices de respiration duraient environ une demi-heure et, lorsque K me dit qu'il voulait bien m'apprendre à les pratiquer, il ajouta : « *Alors, vous pourrez marcher!* ». En fait, j'étais déjà habitué

---

29 K avait une si bonne vue qu'il n'a jamais eu besoin de lunettes. Plus tard, nous avons mis les exercices par écrit, de façon à ce que je puisse les faire seul.



*Le Centre Krishnamurti au printemps, à Brockwood Park.*

aux longues randonnées dans les montagnes, ainsi qu'à l'escalade et au ski alpin. Lors du dernier été passé avec K à Rougemont, je me levais tôt le matin, en partie pour échapper à la chaleur. Quand je revenais pour le déjeuner, K me demandait : « *Combien d'heures ?* »<sup>30</sup>. Je lui répondais : « Trois ou quatre heures ». Il était toujours impressionné et concluait : « *Il est décidé à marcher jusqu'à la fin de ses jours* ».

Un matin, après nos exercices, K remonta les stores de sa chambre, faisant apparaître une magnifique vue sur de vastes prairies et les collines au loin. Désignant ce beau paysage, il me dit en latin : « *Benedictus est qui venit in nomine domini* ». A sa demande, je traduisis par : « *Béni soit celui qui vient au nom de Dieu* ». Quand je prononçai le mot « Dieu », il le chassa d'un geste. K faisait souvent remarquer que Dieu, surtout quand on lui donnait une forme humaine, était une invention de l'esprit humain.

---

30 En français dans le texte.

Un matin, lorsque j'arrivai pour le yoga, la chambre de K était dans le noir et il était encore au lit. Quand j'ouvris la porte, il se redressa immédiatement et dit : « *Aujourd'hui, je reste au lit toute la journée* ». Je répondis « Bonne nuit » et il rit. Il s'était rendu à Londres la veille et cette ville l'épuisait toujours. Une fois, après en être revenu, il me croisa dans les escaliers et nous nous demandâmes tous deux pourquoi nous allions dans un tel endroit. Il dit que c'était un soulagement d'en repartir, ce qui était exactement ce que je ressentais.

Les mémoires de Mary Zimbalist mentionnent clairement que K se rendait à Londres depuis Brockwood plus d'une fois par semaine dans les années soixante-dix. De tels voyages étaient sans doute plus calme à cette époque : plus facile d'y trouver une place de parking ou moins de monde s'il s'y rendait en train. Et, où qu'il aille, il aimait se rendre au cinéma.

Une des choses qui m'étonnaient chez K était la joie naturelle que lui procuraient les contacts physiques : il prenait les mains des gens, les étreignait, les effleurait d'un toucher guérisseur. En ce qui me concerne, l'étreinte n'était pas une façon naturelle de saluer quelqu'un. J'étais plus habitué à la coutume franco-suisse d'embrasser sur les joues. Je n'ai jamais vu K embrasser quiconque ; il étreignait. Et comme je ne savais pas m'y prendre, quelquefois nous nous empêtrions. Je finis par apprendre comment faire à Rajghat en voyant avec quelle aisance K salua Mickaël Krohnen. Surpris de le voir là, K leva les bras en l'air et enlaça de bon cœur un Mickaël qui était bien plus grand et corpulent que lui. Comme on peut le voir sur la photo de la couverture du livre, K et moi étions presque de même taille, seuls ses bras et ses pieds étaient plus longs.

Je me souviens de mon étonnement lorsque, me montrant des exercices de respiration, K me demanda de poser la main sur son ventre pour sentir le mouvement de ses inspirations/expirations. Sa respiration était si profonde et libre que ses poumons semblaient remplir tout son abdomen.

A Brockwood, K insistait toujours pour rincer lui-même son assiette, et si quelqu'un lui proposait son aide, il répondait : « *c'est mon affaire* ». Il tenait aussi à nettoyer lui-même ses chaussures. Une fois, je l'ai vu astiquer la rampe d'escalier de l'aile ouest avec beaucoup d'enthousiasme. « *En Inde, on ne me laisserait jamais faire ce genre de choses* », avait-il noté. Là-bas, K était obligé de laisser le personnel s'occuper de lui. A Rishi Valley, toutefois, il avait logé plusieurs années dans une toute petite chambre, ce qui ne l'avait pas du tout gêné : « *Il me suffisait de regarder par la fenêtre* » plaisantait-il. A Tannegg, le chalet en location où j'ai fait sa connaissance, il m'a dit qu'avec Mary Zimbalist ils n'allaient plus dans Gstaad, car la ville était devenue trop mondaine<sup>31</sup>.

Raman m'a rapporté que lors d'un dialogue avec des enseignants et des visiteurs à Rishi Valley, K posa une question qui les plongea tous dans un long silence. Regardant autour de lui, K finit par dire : « *Où sont passés tous les intellos ?* » Puis, captant le regard de Raman, il ajouta : « *Ne faites pas attention à Raman et moi, nous, on est juste les cuistots* ».

La technique le fascinait. Quand il était jeune, il était capable de réparer des voitures et on raconte qu'il pouvait démonter une montre et la remonter aussitôt. Sachant qu'il appréciait ce type d'objet et qu'il utilisait un rasoir électrique, je lui en avais offert un nouveau modèle de très petite taille de la marque Braun. Il attrapa le rasoir et partit tout excité.

A Ojai, lorsque K s'installa dans ma nouvelle BMW pour y jeter un œil, il demanda : « *A quoi servent tous ces boutons ?* » Je n'ai pas su lui répondre car il y en avait trop et j'en ignorais l'usage.

Parfois, je mangeais avec K, Mary et d'autres personnes dans la petite cuisine de l'aile ouest à Brockwood. Un jour, l'un d'entre nous

---

31 En français dans le texte.

aborda la question des caractéristiques des peuples et chacun y alla de ses observations. Quand vint le tour des Britanniques, je dis que c'était le « fair play ». Assis à côté de moi, K me dit un peu en aparté « *mais pas avec les Indiens...* ». Une autre fois, il renversa par mégarde un verre d'eau, et déclara énergiquement: « *On rêve!* ». Un jour, lors d'un déjeuner à Ojai, il fit tomber quelque chose. En réponse à mon regard légèrement étonné, il m'expliqua: « *Cela se produit toujours avant une causerie* ».

K était un être modeste, très doux dans ses échanges, et extrêmement courtois. Avec les femmes, il se montrait très respectueux et même chevaleresque. Je me souviens d'un déjeuner à Brockwood au cours duquel une femme âgée venant de Paris, et qui devait connaître K depuis un certain temps, dit à quel point elle avait peur de mourir. K répondit alors en français quelque chose comme: « *Non, non, ne vous inquiétez pas, tout se passera bien* ». Bien des années plus tard, j'ai appris qu'elle était morte en paix.

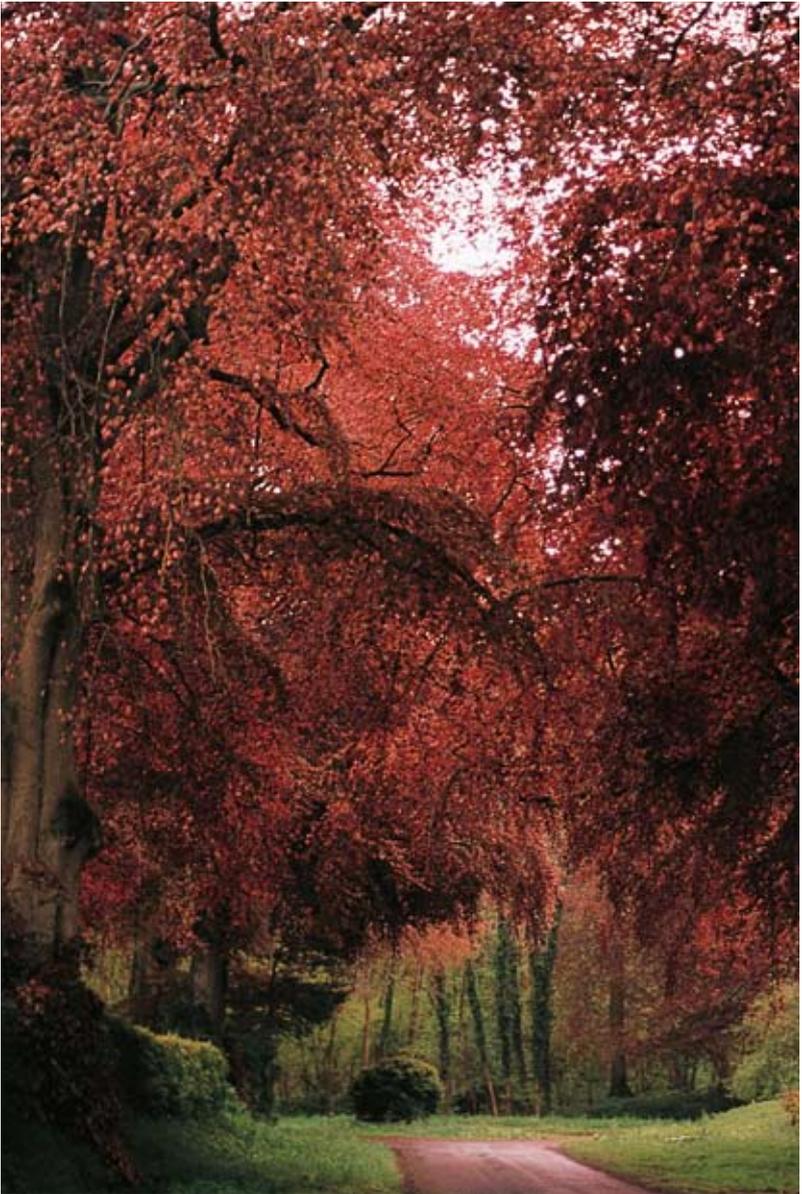
Il lui arrivait d'être irrité par le comportement de certains hommes vis-à-vis des femmes. « *Qu'est-ce que c'est que cette façon de regarder les femmes!* » disait-il. Un jour que nous marchions côte à côte, nous croisâmes une femme très séduisante, mais ayant à l'esprit la remarque de K, je ne sus si je devais la regarder ou pas, puis je vis qu'il la regardait intensément.

Voyant le Dr. Shirali<sup>32</sup> marcher devant sa femme qui le suivait à deux mètres derrière lui, K les avait arrêtés et avait dit à celle-ci: « *Maintenant, c'est vous qui allez marcher devant lui* ».

A certaines occasions, il lui arrivait de se montrer impatient envers quelqu'un, mais jamais il ne voulait blesser ni être directif, pourtant

---

32 Shailesh Shirali a longtemps enseigné les mathématiques à l'école de Rishi Valley dont il a aussi été le directeur pendant plusieurs années. Il est actuellement le directeur pédagogique de la Sahyadri School, une école Krishnamurti ouverte après la mort de K près de Pune.



*Au pied de Brockwood Park.*

il me semblait parfois que ses remarques générales s'adressaient à quelqu'un en particulier. Il était tout amour. Il mettait en évidence les causes profondes du problème exposé par une personne et l'incitait à découvrir par elle-même l'action juste à entreprendre. Chacune de ses paroles était toujours pleine d'enseignement.

En 1984, la direction de l'école de Brockwood fut confrontée à de grosses difficultés. Un conflit divisait les enseignants, ce qui aboutit au départ de certains. K consacra toute son énergie à ce problème. A plusieurs reprises, il parla à l'ensemble des enseignants. Il alla même jusqu'à menacer de fermer la porte de l'aile ouest et de ne plus jamais remettre les pieds à l'école. Il s'adressa également aux élèves et fut choqué d'entendre que les professeurs et les autres employés passaient très peu de temps avec eux, tant ils étaient absorbés par leurs propres problèmes. A la suite de cela, il s'adressa aux adultes d'une manière exceptionnellement dure. Juste après la réunion, nous nous retrouvâmes comme par hasard devant la salle, mais K avait dû me repérer dans l'assistance et, en me prenant la main pour faire une courte promenade, il me dit : « *Je n'ai jamais parlé ainsi auparavant* ». J'étais bien content de ne pas faire partie des enseignants ! Toutefois, Raman Patel<sup>33</sup>, qui était présent à la réunion, m'a dit qu'il n'avait jamais perçu la moindre pression venant de K, car ce qu'il avait à dire n'avait jamais rien de personnel.

Une fois, K m'a fait part de ces propos d'un enseignant de Rajghat : « Lorsque vous arrivez, c'est comme un orage qui arrive et nous sommes contents de vous voir repartir. » Ceci me rappelle lorsqu'il évoquait ce proverbe indien : Rien ne pousse sous un banian ; j'ai toujours

---

33 Raman Patel a travaillé à Brockwood Park durant quinze ans et continue d'y jouer un rôle, ainsi qu'à la KFI, en tant que consultant. Il collabore actuellement avec Krishnamurti Link International (voir page 90) et parcourt la planète pour favoriser les échanges entre les personnes qui s'intéressent à l'enseignement de K. Il a participé au projet de centre de retraite Stream Garden dans le sud de la Thaïlande.

eu le sentiment qu'il voulait dire que nous ne prendrions conscience de nos propres capacités qu'après sa disparition.

Parmi les personnes qui venaient aux causeries de K, un grand nombre disaient qu'à chaque fois il abordait précisément les sujets qui les intéressaient le plus à ce moment-là. Sachant que K s'adressait à des milliers de personnes, on pouvait se demander comment une telle chose était possible. Le même problème occupait-il l'esprit de chacun ? Était-ce là le fait de cette conscience commune, que nous partageons tous ? Chaque problème contient-il tous les autres à la manière d'un hologramme ? Je tiens de Mary Zimbalist qu'il arrivait à K d'écrire lui-même certaines questions s'il n'était pas satisfait de celles proposées pour les séances de questions-réponses qui suivaient les causeries publiques.

Comprenions-nous quelque chose à ce dont il parlait ? Un jour, après une causerie à Brockwood, nous traversions la pelouse en direction de l'aile ouest, quand un jeune homme s'approcha de nous. S'adressant à K, il entreprit de résumer la causerie en ayant probablement l'intention de poser une question. N'ayant rien dit qui ressemblât à ce que le jeune homme était en train de décrire, K lui réexpliqua gentiment, puis ajouta que ce n'était pas le moment d'en discuter et lui conseilla de revenir plus tard.

Mary Cadogan m'a dit un jour, qu'elle avait adressé cette remarque à K : « Vous nous retirez nos béquilles avant même qu'on sache marcher ». Sa réponse fut : « *Oui et ainsi vous apprendrez à voler.* »

De ma chambre, dans l'aile ouest, j'entendais parfois ce qui se passait dans la petite cuisine. Le soir, K parlait souvent avec Scott Forbes<sup>34</sup> et le « cuisinait », dira-t-il plus tard, sur son activité de principal.

---

34 En 1974, Scott Forbes a commencé à enseigner à Brockwood Park avant d'en créer le département vidéo. Il a chapeauté la réalisation du Krishnamurti Centre (un centre d'étude pour adultes) à Brockwood, dont il s'est ensuite occupé notamment avec sa femme, Kathy. Il fut principal de l'école de Brockwood de 1985 à 1994 et continue de s'investir dans le domaine de l'enseignement holistique.

En présence de K, la perception de la beauté naturelle des environs de Brockwood était plus intense. Lors de nos promenades, il parlait très peu. Quand nous longions des prés, il insistait pour que nous ne coupions pas à travers champs, « *ne prenons pas de raccourcis* », disait-il.

Un jour que nous traversions le pré derrière le Grove, à Brockwood, au moment de passer entre cinq grands conifères, il me retint par le bras et dit : « *Non ! Contournons-les ! Il ne faut pas les déranger* ». K soutenait que les racines des arbres émettaient un son que nous ne savions plus entendre. En revenant d'une autre promenade, nous longions la ferme Morton, lorsqu'un orage se mit à gronder. Bientôt, le tonnerre et la foudre éclatèrent et je m'inquiétais de ne pas être à l'abri, mais K, lui, semblait jouir du tumulte de la nature.

Il avait l'habitude de dire que lorsque tous nos sens sont en éveil, nous sommes intelligents, mais dès lors qu'ils ne sont pas tous actifs, la pensée surgit. Quand on marchait ensemble, j'avais toujours l'impression qu'il ne regardait pas autour de lui, mais droit devant et en marchant assez vite. Il semblait néanmoins pleinement conscient de chaque chose et il communiquait cette sensibilité à ceux qui l'accompagnaient.

Un jour que nous revenions à pied du lac de Buchillon, je cueillis une fleur de thym pour lui faire sentir ; l'odeur le fit bondir littéralement ! En mai 1983, lors de sa première causerie publique à Ojai cette année-là, il déclara : « *Si la relation se rompt avec la nature, la relation se rompt avec l'homme* ». Selon moi, les deux extraits suivants pourraient résumer la relation de K à la nature et à la beauté :

## **Le soleil couchant avait tout transformé**

Le ciel était la terre et la terre, le ciel ; le soleil couchant avait tout transformé. Le ciel était devenu un feu incandescent qui éclatait dans chaque parcelle de nuage, dans chaque pierre et chaque brin d'herbe,



*Les deux derniers pins de Brockwood Park (l'un d'eux menaçant lui aussi de tomber). K nous demandait de ne pas les déranger lors de nos promenades.*

dans chaque grain de sable. Le ciel en furie était embrasé de vert, de pourpre, de violet, d'indigo. Sur cette colline, c'était un vaste mouvement de pourpre et d'or, alors qu'au sud se consumaient un vert délicat, des bleus évanescents ; à l'est, face au couchant, le ciel était paré de rouge cardinal où se mêlaient l'ocre brûlée, le magenta, le violet pâlisant. Il explosait d'autant de splendeur qu'à l'ouest quelques nuages s'étaient rassemblés autour du soleil couchant, en un feu pur, sans fumée, qui ne s'éteindrait jamais. L'immensité, l'intensité de ce feu pénétrait tout, même le corps de la terre. La terre était les cieux et les cieux la terre. Tout était vivant, éclatant de couleur et la couleur était dieu, mais pas le dieu de l'homme.

*Carnet*, 17 novembre 1961, à Rishi Valley, p. 289  
© Editions du Rocher

## Une relation immuable avec la nature

Si vous établissez un rapport avec lui [l'arbre], vous êtes en rapport avec l'humanité. Vous devenez responsable de cet arbre et de tous les arbres du monde. Mais si vous n'êtes pas en relation avec les êtres vivants de la terre, vous risquez de perdre votre rapport à l'humanité, aux êtres humains. Nous n'observons jamais profondément la qualité d'un arbre; nous ne le touchons jamais pour sentir sa solidité, la rugosité de son écorce, pour écouter le bruit qui lui est propre. Non pas le bruit du vent dans les feuilles, ni la brise du matin qui les fait bruissier, mais un son propre, le son du tronc et le son silencieux des racines. Il faut être extrêmement sensible pour entendre ce son. Ce n'est pas le bruit du monde, du bavardage de la pensée, ni celui des querelles humaines et des guerres, mais le son propre de l'univers. Il est curieux que nous ayons si peu de rapports avec la nature, avec les insectes, la grenouille bondissante, et le hibou qui hulule d'une colline à l'autre, appelant un compagnon. Il semble que nous n'éprouvions pas de sentiment à l'égard de tous les êtres vivants de la terre. Si nous pouvions établir une relation profonde et durable avec la nature, nous ne tuerions jamais d'animaux pour nous nourrir, nous ne ferions jamais de mal aux singes, aux chiens ou aux cochons d'Inde en pratiquant la vivisection dans notre seul intérêt. Nous trouverions d'autres moyens de soigner nos blessures et de guérir nos maladies. Mais la guérison de l'esprit est tout autre chose. Cette guérison s'opère peu à peu au contact de la nature, de l'orange sur sa branche, du brin d'herbe qui se fraie un passage dans le ciment, et des collines couvertes, cachées par les nuages.

Ce n'est pas le produit d'une imagination sentimentale ou romantique, c'est la réalité de celui qui est en relation avec tous les êtres vivants et animés de la terre. L'homme a massacré des millions de baleines et il en tue encore. Il y a d'autres moyens d'obtenir tout ce pourquoi il les massacre. Mais apparemment il adore tuer le cerf fuyant, la merveilleuse gazelle et le grand éléphant. Nous aimons aussi

nous tuer les uns les autres. Depuis le début de leur histoire sur la terre, les êtres humains n'ont jamais cessé de s'entre-tuer. Si nous parvenions, et nous le devons, à établir une relation immuable avec la nature, avec les arbres, les buissons, les fleurs, l'herbe et les nuages – alors nous ne tuerions jamais un être humain pour quelque raison que ce soit. La tuerie organisée, c'est la guerre. Bien que nous manifestions contre des formes de guerre particulières, nucléaire ou autre, nous n'avons jamais manifesté contre la guerre. Nous n'avons jamais dit que tuer un autre être humain est le plus grand péché de la terre.

*Dernier Journal*

Ojai Vendredi 25 février 1983, p. 10–11

© Editions du Rocher

Un fait survenu en Inde me semble également refléter l'intimité de la relation de K avec le vivant. Sur le chemin de Rajghat à Sarnath où l'on dit que le Bouddha a marché, il y avait une plantation de grands manguiers qui ne donnaient plus de fruits. Bien que l'on prétendît que le Bouddha s'était reposé sous l'un de ces arbres, il était question de les supprimer. K raconta comment, un jour, il avait marché parmi les arbres et leur avait dit «*Ecoutez, si vous ne donnez pas de fruits, vous allez être coupés*». Asit Chandmal a également consigné ce souvenir dans son livre *One Thousand Suns* qui se termine par ces paroles de K : «*Ils ont donné des fruits cette année-là. Je ne dis pas que j'y étais pour quelque chose*».

Lors d'une promenade à Rishi Valley, nous passâmes à côté de plusieurs tulipiers fraîchement plantés. Ils avaient l'air de simples bouts de bois, mais en s'approchant pour les regarder de très près, K découvrit un minuscule bourgeon sur l'un d'eux. Le lendemain, une petite feuille apparut à sa plus grande joie. K aimait le jardinage et il s'y adonna tout particulièrement durant les premiers temps à Ojai. Quand je lui montrai mon jardin à Buchillon, que j'avais aménagé moi-même, il dit «*c'est bon de sentir la terre entre ses doigts*».

En 1923, K a écrit «... allez voir le Grand Canyon, en Arizona, si votre regard le permet, vous y verrez le créateur et la création. ». Je pus enfin m'y rendre en 1996 et logeai à l'El Tovar, le vieil hôtel que K m'avait recommandé.

Quand j'arrivais à Brockwood depuis la Californie, je ressentais toujours une certaine fatigue du fait des huit heures de décalage horaire et du changement de climat. Il m'arrivait alors d'aller m'allonger pour une petite sieste sous un mélèze, dans une clairière du Grove. Le soleil me réchauffait agréablement. Lorsque j'en parlai à K, il me répondit : « *Oh je ne pourrais pas dormir là bas, il y a trop de choses à voir* » et il roula ses grands yeux de droite à gauche comme lors de ses exercices des yeux.

Les dernières années de sa vie, K continuait de partir en promenade à Brockwood, souvent accompagné de quelques amis. Dorothy Simmons emmenait son chien et K aimait lancer des bouts de bois pour lui, ce qu'il faisait avec une belle énergie pour ses quatre-vingt-neuf ans. Parfois, il n'y avait que nous deux et il fallait grimper au-dessus d'une clôture pour continuer notre chemin. Une fois, alors que j'attendais K de l'autre côté, je pensai un brin impatient : « Il lui en faut du temps ». Et comme s'il avait lu dans mes pensées, il répondit : « *j'espère qu'à mon âge, vous escaladerez aussi bien cette clôture* ». Je lui demandai, alors, s'il avait peur... « *Non* » me lança-t-il avec force.

J'avais déjà constaté la capacité de K à lire dans les pensées et d'autres personnes en furent également témoins. Un jour, à Madras avec K et quelques uns de ses amis de longue date, nous nous promenions sur la plage d'Adyar. Sur le chemin du retour, je marchais derrière K en me demandant ce que ses amis pouvaient ressentir en le voyant si gentil avec le nouveau venu que j'étais. A ce moment précis, K se retourna vers moi en disant : « *Ce n'est pas ma façon de penser* ».

Un de mes amis prétendit un jour que K me « laisserait tomber » comme les autres. J'en parlai à un autre ami qui le répéta à K et me rapporta ensuite que ce dernier en avait été attristé et avait dit :

*« Je n'ai jamais laissé tomber personne, mais des gens m'ont laissé tomber ».*

Un autre fait se produisit dans la salle à manger à Brockwood. Un journaliste venait de me demander ce que je faisais dans la vie. La question m'irrita et j'étais sur le point de rétorquer de façon provocatrice que je ne faisais rien, lorsque K, qui était assis à côté de moi, répondit à ma place: *« Ils font des robinets ».*

A l'un de nos premiers rendez-vous à Brockwood, K avait ri lorsque je lui avais appris que notre entreprise fabriquait de la robinetterie. J'avais une vingtaine d'années, juste après la guerre, quand j'avais commencé à travailler dans l'usine de mon père. A cette époque, l'Allemagne en ruines manquait de tout et il était très difficile, mais impératif de se remettre à fabriquer les produits nécessaires. Autant dire que produire pour l'exportation était un énorme défi. Pourtant, en quelques années, notre entreprise est devenue le numéro un mondial de la robinetterie. Ainsi, c'est sans doute d'un ton fier que j'avais dû annoncer à K mon activité dans... les robinets! Ce qui le fit bien rire. Je lui avais également dit comme il était difficile d'obtenir des employés qu'ils coopèrent entre eux et combien je désirais avoir des relations amicales avec mes collègues de la direction. K me répondit: *« Vous savez à quel point il est difficile de faire coopérer les gens entre eux? »* Or, je n'allais pas tarder à découvrir que même au sein des fondations, le travail collectif était malaisé à l'époque.

Une autre fois, à Rishi Valley, un professeur d'origine indienne de l'Université d'Afrique du Sud était assis à notre table. K lui posait des questions précises concernant la situation dans ce pays, essayant de diverses manières de l'amener à exprimer des sentiments personnels à ce sujet, mais notre invité ne répondait que par des généralités. Finalement, K lâcha en parlant de moi: *« Monsieur Grohe n'a pas supporté l'Afrique du Sud ».* Je fus interloqué.

Je lui avais, certes, peut-être dit que j'avais travaillé là-bas. Cependant, je ne l'avais jamais informé qu'après une année de travail, je n'avais pas pu supporter d'y rester plus longtemps et j'étais retourné

en Europe alors que mes parents étaient sur le point d'acheter une belle maison en Afrique du Sud où ils prévoyaient de vivre quelques années. Par crainte des Soviétiques, mon père avait installé toute la famille en Afrique du Sud après la guerre. La peur que les Allemands avaient des Russes, je l'avais déjà évoquée avec K qui me répondit qu'ils avaient eu raison de s'inquiéter.

Une fois, comme je lui faisais part de problèmes importants que j'avais eus avec mon père, K me répondit : « *Oui, vous avez eu des problèmes* ». Lors de mes premiers séjours à Brockwood, il me demanda : « *Que pensez-vous de ce que vous faites ici ?* » J'hésitai à répondre car je gardais encore de l'espoir, mais il objecta avec fermeté : « *Ils sont tous contre. C'est toujours la même chose.* » Avec le temps, j'ai réalisé combien il avait raison. Toutefois et de façon surprenante, peu avant sa mort, mon père avait semblé percevoir un peu de sens dans les quelques phrases qu'il avait lues de K, mais il avait ajouté : « Oh mais c'est difficile. » Après avoir demandé à de nombreux enseignants et visiteurs des écoles et des centres d'études comment ils avaient découvert l'enseignement, il devint clair pour moi que si ce premier contact (souvent à la lecture d'un livre) n'était pas ressenti comme une véritable révélation, on n'allait pas plus loin.

Il se trouve que j'avais participé à l'organisation d'une interview de K par Jadry Prokorny, un éditeur de Tchécoslovaquie. Celui-ci demanda à K ce qu'il aurait fait s'il avait vécu sous une dictature. K répondit qu'il ne se serait exprimé que devant « *des amis comme vous [nous] deux* ». Dans ses entretiens et causeries publiques, K mettait régulièrement l'accent sur la répression et la brutalité des dictatures. Il s'intéressait à tout, politique internationale comprise. Il aimait regarder les émissions politiques et les actualités à la TV et même sur son lit de mort, il demandait encore : « *Que se passe-t-il dans le monde ?* ».

Mais il n'aimait pas parler de la guerre. Un jour, K, Mary Zimbalist et moi-même allions de Brockwood à Winchester tout proche. Sur le chemin, nous passâmes à côté d'une vaste étendue entourée de champs. Mary signala qu'à cet endroit Eisenhower s'était adressé aux



*Dans le Grove, à Brockwood Park.*

troupes alliées avant le débarquement de Normandie<sup>35</sup>. Un brin impatient, K balaya cette remarque en déclarant : « *la guerre est terminée depuis longtemps* ». Il était cependant très au courant de ce qui s'était passé durant la Seconde guerre mondiale et rappelait souvent que la cruauté de celle-ci et des autres guerres persistait dans le présent. Il insistait sur le fait que le nationalisme est une des causes des divisions et des conflits dans le monde. Il disait souvent en parlant de lui-même : « *je ne suis pas indien* ».

K nous raconta un événement qui se produisit dans les années 1930. Il était à Rome et visitait la place Saint-Pierre quand le pape arriva sur une chaise à porteurs. Le pape demanda à s'arrêter, se pencha et questionna K : « Etes-vous indien ? ». K répondit « *Je suis censé l'être* » et le pape lui dit « J'aime votre visage ». Après quoi, il se redressa sur sa chaise et continua son chemin.

Bien qu'il mentionna à l'occasion avoir été élevé par l'aristocratie anglaise, K taxait parfois la société anglaise de « guindée ». Un jour, il remarqua mes boutons de manchettes et me dit que lui et son frère en avaient portés également, ainsi que des épingles à cravates. Ils avaient pour habitude de les enlever avant de partir en promenade et il leur arriva, à Ojai, de ne pas les retrouver en revenant. Volés !... Ils étaient très heureux de cette disparition ! Toutefois, s'agissant d'Annie Besant, qui était de nationalité britannique et qu'il aimait comme une mère, il disait qu'elle avait fait plus pour l'Inde que le Mahatma Gandhi lui-même. Mentionnant l'exemple de Gandhi, il affirmait que contraindre les autres à faire ce que l'on souhaite, même en recourant à des moyens présumés pacifiques, comme le jeûne, demeurait une violence. Jeûner pour des raisons politiques était une violence.

K était une personne terriblement sérieuse, mais il aimait rire et prenait particulièrement plaisir à raconter de bonnes blagues. Nous avons partagé avec lui beaucoup de ces moments-là. Voici trois des nombreuses histoires qu'il lui arrivait de nous relater :

---

35 Aujourd'hui, ce site est également célèbre pour ses concerts de rock.

*Trois sages méditent en silence dans les montagnes de l'Himalaya.*

*Au bout de dix ans, le premier dit :*

*« Quelle merveilleuse matinée ! ».*

*Dix ans plus tard, le deuxième remarque :*

*« Il va peut-être pleuvoir ».*

*Une autre décennie s'écoule et le troisième sage lance aux deux autres :*

*« Quand est-ce que vous allez arrêter de bavarder vous deux !! ».*

*Saint Pierre montre à Dieu ce qui se passe sur terre. Ils aperçoivent en premier un groupe de personnes qui travaillent péniblement du matin au soir. Stupéfait, Dieu demande : « Qu'est-ce qui leur arrive à ces gens, en bas ? » Saint Pierre répond : « N'avez-vous pas dit qu'ils devaient gagner leur pain à la sueur de leur front ? » Dieu répond « Mais, c'était juste une blague ! ». Puis, ils découvrent des cardinaux et des évêques en grande tenue, attablés devant une débauche de nourriture et de vins. Dieu demande alors qui sont ces gens, et Saint Pierre répond : « Seigneur, ce sont ceux qui ont compris que vous plaisantiez. »*

*Alors qu'un homme agrippé à la paroi d'une falaise crie à l'aide, une voix conseille « Aie confiance, lâche prise ! ». L'homme s'écrie : « Y a pas quelqu'un d'autre là-haut ? »*

Lors d'un séjour à Brockwood, K avait lu l'Ancien Testament. Quand je lui avais demandé ce qu'il en pensait, il avait répondu : *« J'aime beaucoup. Pas les blagues<sup>36</sup> qu'ils racontent, mais le langage, le style »*. Il aimait aussi lire des romans policiers comme un passe-temps et appréciait les intrigues bien construites.

K demanda un jour à l'assistance : *« Quand deux égocentriques se marient, qu'est-ce qu'on obtient ? »* Après un bref silence chargé d'at-

---

36 En français dans le texte.

tente, il répondit : « *Juste deux égocentriques* ». En 1984, pendant des questions-réponses à Brockwood, il fit la remarque suivante au sujet du mariage : « *Quand on a du temps, de l'argent et de l'énergie, on peut refaire tout ce cirque une nouvelle fois* ». J'eus le sentiment qu'il faisait référence à mon cas personnel et me sentis étrangement touché, car j'étais sur le point de me marier une deuxième fois malgré le « *Bien* » qu'il m'avait lancé lors de notre première rencontre à Gstaad quand je lui avais dit que j'étais divorcé.

Sachant qu'il appréciait beaucoup ma fiancée, je m'attendais à ce qu'il approuve ce remariage, mais il leva les bras et déclara : « *Les gens se marient juste comme ça!* ». A un autre moment, il dit : « *Il épousa la plus belle des femmes et vécut un véritable enfer* ». Il surnomma Magda, ma nouvelle femme, « Madame AG ». A Brockwood, il m'avait suggéré d'adopter le nom d'AG. Quand je lui avais demandé ce que cela signifiait, il m'avait répondu : Ange Gardien<sup>37</sup>.

Je me souviens qu'un jour, alors que nous marchions côte à côte dans le couloir menant à la salle à manger, K me prit la main et dit avec l'intensité qui lui était si familière : « *Je ne sais pas pourquoi je vous apprécie tant. Cela ne m'est jamais arrivé. Ça n'a rien à voir avec l'argent, je m'en fiche*<sup>38</sup> ». Une fois, il me dit : « *Nous sommes frères* ». Quelques années plus tard, je demandai à Sunanda Patwardhan<sup>39</sup>, une vieille amie de K et administratrice de la KFI, ce que K entendait par là. Elle me répondit que K tombait simplement amoureux des gens.

Au camp de l'Etoile d'Ommen, le 4 août 1928, K avait déclaré devant l'assistance « *Je suis amoureux, pas de vous, mais de ce qui est derrière vous, pas de vos visages ni de vos vêtements, mais de ce qu'est la vie* ».

---

37 En français dans le texte.

38 En français dans le texte.

39 Voir la note 54, page 64.



*Une des promenades de K autour de Brockwood.*

## SAANEN, SCHÖNRIED ET ROUGEMONT

Lors des causeries de Saanen en 1984, n'ayant pu s'installer au Chalet Tannegg qui était en vente, K occupa un appartement loué à Schönried, non loin de là. Dans sa chambre, il nous montra plusieurs tableaux représentant de vieux paquebots sur l'un desquels il avait voyagé. Cet été-là, en regardant les épreuves de sprint des Jeux Olympiques à la télévision, K interpellait Mary Zimbalist: «*Maria, regarde comme ils courent, regarde comme ils courent!*».

Un jour, il se demanda pourquoi ils n'étaient pas allés à Spiez pour faire une promenade en bateau sur le lac de Thoune ces dernières années. Alors que je prononçais CHPITS à l'allemande, il corrigea «*CHPI-ETS*» à la manière suisse. Puis, il répondit à la question qu'il venait lui-même de poser: «*Trop de travail*». Et Mary Zimbalist ajouta «*On se fait vieux*».

A deux reprises, K nous invita à déjeuner mon vieux copain de classe autrichien Edgar Hämmerle et moi-même dans cet appartement. Edgar menait une vie d'ermite sociable dans une cabane en bois sans électricité, ni téléphone, ni eau courante, et s'occupait de divers animaux dont un grand-duc. Lorsque K fit sa connaissance, il lui demanda tout de suite s'il était une sorte de fermier et tous deux eurent une discussion animée à propos des animaux, entre autres choses.

La relation particulière que K avait avec ces derniers était bien connue. Un jour, nous allâmes déjeuner au Klösterli Restaurant, près de Gsteig, un établissement où l'on servait de délicieuses salades préparées avec les légumes bio du potager. Son propriétaire avait une véritable passion pour les chiens. Alors que nous étions attablés, son chien vint s'installer sous la chaise de K, ce qui stupéfia le maître qui ne l'avait jamais vu se coucher sous la chaise d'un client auparavant.

K aimait parler de ses expériences avec les animaux et prenait un plaisir tout particulier à raconter l'histoire du tigre. Ainsi, alors qu'il se trouvait en Inde, des amis à lui l'emmenèrent en voiture pour voir un tigre dans la forêt. Celui-ci finit par se montrer et tandis qu'il s'approchait du véhicule, K fit un geste pour le caresser, mais un de ses compagnons lui tira le bras. K était pourtant persuadé que rien de grave ne lui serait arrivé; il n'avait tout simplement pas peur<sup>40</sup>.

Un autre épisode se produisit avec un singe à Rajghat. Un jour, K était en train de faire des exercices de yoga dans sa chambre quand un grand singe sauvage bondit sur le rebord de la fenêtre et tendit le bras vers lui. K le saisit et c'est ainsi que tous deux demeurèrent un moment assis en se tenant les mains<sup>41</sup>.

Un jour, pendant que nous déjeunions à Ojai, K nous raconta la mésaventure qui lui était arrivée là-bas lors d'une longue promenade. Sur le chemin du retour, il avait entendu un chien aboyer. K fit remarquer que l'on pouvait reconnaître un chien dangereux à son aboiement. Et celui-là l'était de toute évidence. N'ayant pas le choix, K avait dû passer devant la maison gardée par le cerbère en question. A son approche, celui-ci s'était élancé vers lui et s'était mis à lui tourner autour. Soudain, il s'était saisi du bras de K avec ses crocs. Sur quoi, K lui avait lancé: «*Rentre à la maison!*» Et c'est effectivement ce que fit le chien. K nous relata ensuite comment, d'après les conseils d'un officier français, il fallait se comporter face à un chien méchant: tenir un bâton horizontalement pour que le chien vienne y planter les crocs, puis lui flanquer un coup de pied dans le ventre. Toutefois, K semblait ne pas avoir besoin de recourir à ce type de défense et ne nous le recommanda pas non plus.

---

40 Pour compléter votre lecture sur ce thème, je vous renvoie au *Journal* de Krishnamurti, 2 octobre 1973.

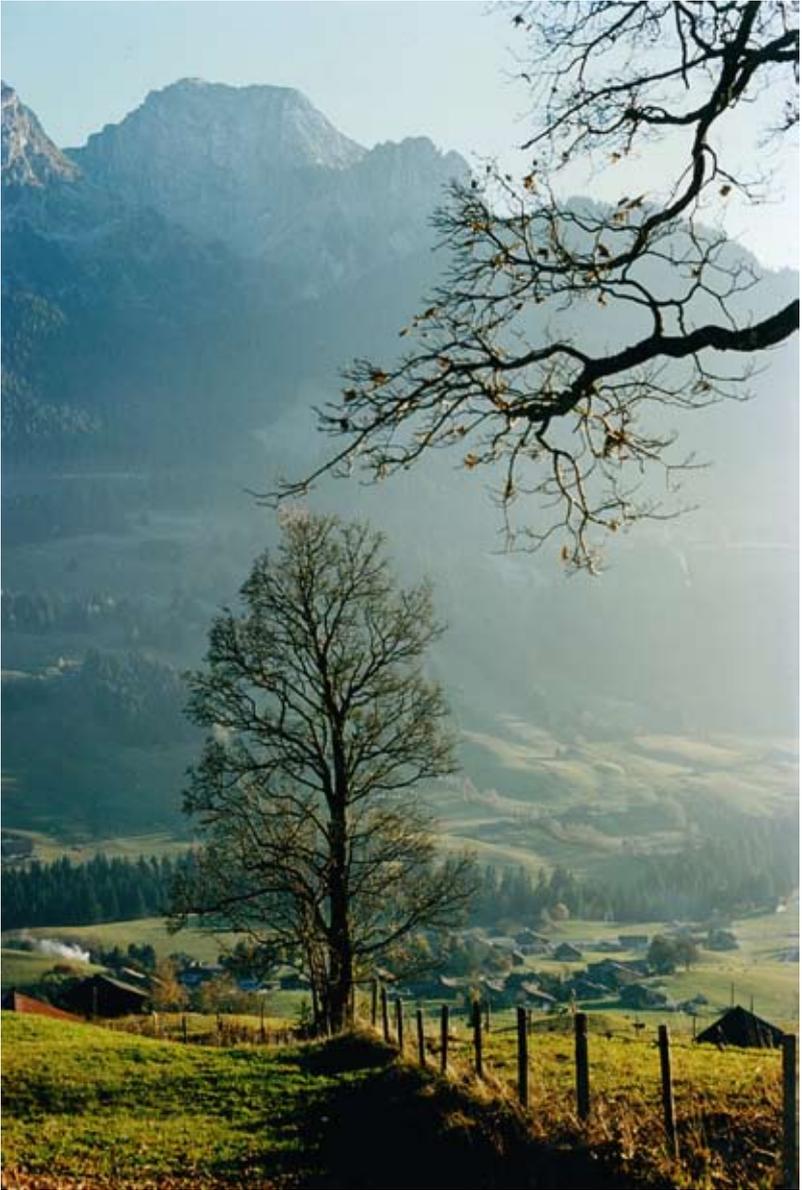
41 K a décrit cette scène dans *La Révolution du Silence*.

Mon ami Edgar appréciait particulièrement de boire du vin et fut plutôt déçu de ne pas en trouver chez moi. Naturellement, il ne s'attendait pas à en trouver lorsque nous allâmes déjeuner à Schönried. A notre arrivée, il fut donc agréablement surpris de découvrir une superbe bouteille de vin rouge sur la table. K s'empressa de lui dire : « *Vous pouvez boire toute la bouteille* ». Bien entendu, K n'en but pas une seule goutte, mais la conversation entre eux deux n'en fut pas moins animée pour autant. Sachant qu'Edgar et moi-même avions fréquenté la même école à Davos, K lui demanda si j'allais en classe avant tout pour étudier ou pour faire du ski. Edgar supposa que c'était pour skier et K fit une mimique laissant entendre qu'il était aussi de cet avis.

A un moment donné, K dit à Edgar que des personnes, en Inde, venaient à ses causeries sans comprendre l'anglais, dans le seul but d'approcher un saint. Edgar rétorqua qu'il n'était pas un saint et K répliqua : « *Non, mais eux le pensent.* »

Lors du déjeuner suivant, Edgar avait prévu de repartir en train de Schönried. Nous étions plongés dans une discussion très animée, quand je demandai avec inquiétude quelle était l'heure du train et il s'avéra qu'il ne restait plus que cinq minutes pour rejoindre la gare. Chacun se leva alors d'un bond et je lançai à Edgar : « Il faut courir ». Sur quoi, Mary s'écria « Non, non, je vais vous conduire en voiture ! » et elle s'élança dans l'escalier pour prendre ses clefs à l'étage, tandis que K levait les bras en criant : « *Il faut courir ! Courez !* » Pendant que Mary montait les marches à toute vitesse, nous sortîmes en trombe de la maison. Le train entra en gare lorsque nous arrivâmes hors d'haleine. Quand nous nous revîmes plus tard, K me dit : « *J'ai suivi votre course effrénée* ».

K était observateur jusque dans les plus petites choses. Un jour, à Ojai, ne trouvant pas ma ceinture de pantalon juste avant d'aller déjeuner avec lui, je dus m'en passer. D'autres personnes étant invitées à ce repas, c'est lorsque je revins le voir deux jours plus tard que K me demanda l'air de rien : « *Vous avez retrouvé votre ceinture ?* ».



*Vue de la Videmanette, à Rougemont.*

Une autre fois, comme je portai une coûteuse veste en faux cuir, K la toucha et me demanda « *Est-ce que c'est de la peau*<sup>42</sup>? » et fut interloqué d'apprendre que ça n'en était pas.

Aucun détail, semble-t-il, ne pouvait échapper à son observation. A une époque, j'ai souffert de douleurs de poitrine assez intenses, mais j'essayais de ne pas y prêter trop attention et n'allai pas consulter de médecin. Un jour, alors que je passai à côté de lui, K tapota ma poitrine du bout des doigts. Ce n'est que par la suite, lorsque mes douleurs disparurent, que je pris conscience de ce qu'il avait fait. Plus tard, d'autres personnes allaient me relater des faits similaires.

Une autre fois, ayant des difficultés à comprendre le relevé d'un compte bancaire que je venais d'ouvrir à Ojai, j'appelai à la rescousse Mary qui était américaine. Pendant qu'elle me donnait des explications, K s'approcha et nous tourna autour en disant : « *Sois très attentive, Maria.* » Il continua ainsi jusqu'à ce que Mary finisse par répondre « Mais je suis attentive ! ». Au bout d'un moment, rien ne me parut plus intéressant que cet ennuyeux relevé de compte.

K a parlé à maintes reprises de l'attention totale, mais souvent, après une causerie, le public semblait hypnotisé. K lui lançait alors : « *Je vous en prie, ne vous laissez pas hypnotiser. Je vous en prie, levez-vous !* »

En général, K s'exprimait avec passion, mais sans pathos. Je lui demandai un jour s'il préparait ses causeries à l'avance. Il me répondit : « *Non, parce que je ne saurais pas quoi dire* ».

Une fois, après une causerie particulièrement impressionnante à Saanen en 1985, je lui rendis visite dans son appartement. Il était allongé sur son lit car son médecin lui avait recommandé de se reposer après chaque causerie. Je lui dis que cela avait été merveilleux. K devint alors très sérieux et une grande dignité émana de lui tandis qu'il acquiesçait : « *C'était merveilleux*<sup>43</sup> ».

---

42 En français dans le texte.

43 En français dans le texte.

Au cours d'un déjeuner, une Italienne rapporta que lors d'une conférence de guérisseurs et de voyants, il avait été dit que la guérison par l'esprit et la voyance ne fonctionnaient pas si des pensées interféraient. K fit ce simple commentaire: « *C'est ce qu'on dit depuis soixante-dix ans* ».

C'est vers cette époque, à Rougemont, que Pupul Jayakar<sup>44</sup> dit à K qu'il était difficile de le comprendre. « *Il faut que je sois plus simple* » répondit-il avec détermination. Et effectivement, il s'exprima avec encore plus de simplicité et de clarté les jours suivants.

Au cours des causeries publiques de 1985, K séjourna à Rougemont. J'avais mis à sa disposition le logement que je louais dans le Chalet l'O Perrevoué. La KFT avait aussi réservé un grand appartement dans ce même chalet afin de loger les bénévoles et les personnes qui accompagnaient K. Il s'agissait en l'occurrence de Michael, Raman et Dr. Parchure ainsi que d'éventuels invités, comme Vanda Scaravelli<sup>45</sup>. L'année précédente, nous avions invité K à déjeuner et il s'était émerveillé devant la table de la salle à manger et son lourd plateau en bois de belle facture. K était très sensible à la qualité des choses et l'appréciait au plus haut point.

---

44 Pupul Jayakar (Pupulji) a consacré sa vie à l'action sociale et joué un rôle de premier plan dans le secteur de l'artisanat indien. Elle fut proche collaboratrice et confidente d'Indira Gandhi, Premier ministre de l'Inde de 1966 à 1984, qu'elle conseilla dans le domaine culturel. En 1948, elle rencontre K dont elle restera très proche. Elle deviendra administratrice de la KFI et écrira *Krishnamurti, une vie*. Une intéressante sélection des dialogues intenses qu'elle a eus avec K figure dans l'ouvrage intitulé *Fire in the mind*. Elle nous a quittés en 1997.

45 Vanda Scaravelli a rencontré K en 1937. Une solide amitié est née entre Vanda, son mari et K, et ce dernier fut souvent invité à séjourner dans leur grande villa située à Fiesole, près de Florence. Lors des rencontres de Saanen, Vanda louait le Chalet Tannegg à Gstaad pour K. Passionnée de yoga, elle a publié un ouvrage en anglais très apprécié sur ce sujet: *Awakening the spine*. Elle est décédée en 1999 à 91 ans.

A un moment donné, il quitta l'appartement du rez-de-chaussée pour celui du premier étage, plus spacieux et doté d'un balcon. Il se réjouissait, en outre, que Mary Zimbalist n'ait plus à partager sa salle de bains. « *C'est une dame, vous savez* » avait-il fait remarquer de manière chevaleresque. Une autre fois, alors que nous allions tous trois monter en voiture, j'essayais d'aider K, qui n'en avait pas vraiment besoin. Voyant Mary s'approcher de la portière opposée, il me dit en la désignant « *C'est une dame* ». Aussitôt, je me précipitai vers elle pour l'aider.

C'est à cette époque que K se brûla le doigt sur une lampe de bureau en cuivre. Je fus horrifié en découvrant la profonde brûlure, mais K n'y accorda pas d'importance, déclarant : « *Oh, je peux supporter de fortes douleurs* ».

Sa promenade quotidienne se résumait désormais à longer la Sarine, à proximité de l'aérodrome de Saanen. Trop faible pour faire plus que cela, il me dit : « *Vous pouvez venir avec nous, mais pour vous, ça ne sera rien du tout* ».

L'acteur Richard Gere vint un jour déjeuner avec nous. Bien qu'il eût déjà donné une causerie publique ce jour-là, K eut une conversation très intense avec lui pendant plus d'une heure. C'était quasiment une autre causerie et nous sortîmes de table à quatre heures de l'après-midi. Au moment de partir, Richard Gere, manifestement ému, demanda à K s'il pouvait le serrer dans ses bras. Ce fut vraiment touchant de voir cet homme, beaucoup plus grand que K, se pencher vers ce dernier et le prendre dans ses bras en faisant disparaître sa frêle silhouette.

C'est également à Rougemont que mon fils aîné, Christoph, aujourd'hui négociant en voitures de collection, montra à K sa première MG méticuleusement restaurée. K manifesta un vif intérêt et regarda sous le capot avec l'attention qui lui était coutumière. Taquin, Christoph déclara : « *Cette voiture est maintenant bénie* ».

J'avais également envie d'amener mon fils cadet, John, pour un déjeuner. Lorsque nous convînmes enfin d'une date, je l'annonçai



*K avec Iris Soppa, la fille d'un de mes amis, avant un déjeuner à Rougemont en 1985.*

© Asit Chandmal

joyeusement à K, qui répondit : « *Mais il va s'ennuyer !* ». Réalisant la justesse de sa remarque, car John était alors adolescent, j'annulai aussitôt le repas au grand soulagement de mon fils. Toutefois, John et Christoph connaissent Ojai et y ont déjeuné plusieurs fois avec K. Ils ont également assisté à des causeries à Ojai ou à Saanen. Christoph m'a même accompagné à Rishi Valley.

A un moment donné, K raconta diverses histoires au sujet des femmes qui le poursuivaient de leurs assiduités. Ainsi, à Madras, l'une d'elles avait fait irruption dans sa salle de bains en escaladant le bord de la fenêtre et K avait dû appeler à l'aide. Une autre femme l'avait supplié de la laisser lui toucher le pied. Lorsqu'il finit par accepter, elle saisit sa cheville et ne voulut plus la lâcher. K riait aux larmes et conclut : « *On est tous fous, mais elles nous battent !* » Il aimait raconter des anecdotes avec humour.

Amoureux de la langue française, K avait demandé à Mary Zimbalist de lui trouver un cours de français à Santa Barbara au cours

de la dernière année de sa vie. Il ne put malheureusement pas y assister. Un jour, au cours d'un déjeuner, il nous parla de Paris où il avait passé pas mal de temps, en particulier dans les années 1920. A cette époque, il y connaissait un maharadjah collectionneur de voitures, toujours en quête du modèle qu'il n'avait pas encore, et K l'accompagnait lorsqu'il allait faire une nouvelle acquisition. K nous raconta que les concessionnaires automobiles ne voulaient pas admettre que ce n'était pas lui le maharadjah. Lorsque je remarquai que Paris n'était plus ce qu'il avait été, il répondit : « *Vous savez*<sup>46</sup>... », laissant entendre par son ton que cette ville avait encore « *quelque chose* ».

Durant cette dernière année de causeries à Saanen, j'entrepris de faire construire un chalet. K étant très curieux de savoir où et pourquoi j'allais le bâtir, je lui décrivis son emplacement et lui dis que j'avais toujours voulu avoir une maison en bois. Quelques temps plus tard, K déclara pendant un déjeuner ou une causerie : « *Le fait de construire sa propre maison est aussi de l'égoïsme* ». A un autre moment, il fit des commentaires admiratifs sur le soin avec lequel les Suisses empilaient leur bois de chauffage. Il imagina que face à pareille activité, des Américains penseraient sans doute « *On n'a pas de temps pour ce genre de choses ; la vie est bien trop courte* ».

Pendant le séjour de K à Rougemont, j'avais demandé à la dame qui faisait le ménage chez moi depuis quatre ans (et qui ne m'a pas quitté trente ans plus tard) de s'occuper également de K. Elle entraînait toujours dans ses appartements pendant qu'il prenait son petit déjeuner et K se levait à chaque fois pour l'accueillir. Quand vint le jour du départ, elle lui dit en français : « Au revoir Monsieur Krishnamurti. A l'année prochaine. » Ce à quoi il répondit : « *Si Dieu le veut*<sup>47</sup> »,

---

46 En français dans le texte.

47 En français dans le texte.

## DERNIER VOYAGE EN INDE

En novembre 1985, à Rajghat, K me dit qu'il ne lui restait plus que quelques mois à vivre. Quand je lui rappelai qu'il nous avait promis de vivre encore dix ans, il leva simplement les bras au ciel comme pour dire « *Qu'est-ce qu'on peut y faire ?* »

C'est à Brockwood que sa santé avait commencé à se détériorer. Ses promenades habituelles s'écourtaient de plus en plus. La promenade dans le Grove et à travers les prés et les champs alentours, il ne la faisait plus, car elle nécessitait l'escalade d'une clôture. Hormis cela, il était toujours aussi actif. Une fois il me dit : « *Je travaille comme un fou !* »<sup>48</sup>.

### Indifférence et compréhension

Il faut être indifférent – à la santé, à la solitude, à ce que disent ou ne disent pas les gens, indifférent au succès comme à l'échec, indifférent à l'autorité. Si vous entendez quelqu'un tirer des coups de feu assourdissants, rien de plus facile que de vous y habituer, et de faire la sourde oreille : il ne s'agit pas là d'indifférence. L'indifférence apparaît lorsque vous écoutez ce bruit sans y opposer de résistance, mais en l'accompagnant, en vous laissant porter par lui à l'infini. Alors ce bruit ne vous affecte pas, ne vous pervertit pas, ne vous endurecit pas. Alors, vous écoutez tous les bruits qui existent au monde – ceux que font vos enfants, votre femme, les oiseaux, jusqu'aux péroraisons des politiciens – vous écoutez totalement, avec indifférence, ce qui suppose une compréhension.

*De la Vie et de la Mort*, p. 162-163

© 1994 Editions du Rocher

---

48 En français dans le texte.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que K me dit à Brockwood en 1984: « *Vous venez en Inde avec nous!* » Comment aurait-on pu résister? Il m'invita à séjourner à proximité de l'endroit où il vivait et à manger la même nourriture que lui pour des raisons de santé. « *Restez avec nous!* » insista-t-il lorsque je fus sur le point de me rendre à Rishi Valley, Rajghat et Madras pour la première fois<sup>49</sup>. Un peu plus tard dans l'année, à Schönried, il me proposa de vivre avec lui. Je savais ce que cela signifiait: tout laisser tomber, et je n'étais pas prêt à cela.

Vers la fin de l'année 1985, j'accompagnai K pour son dernier voyage en Inde.

Le départ de Brockwood fut très matinal. Le jour n'était pas encore levé, mais tous les enseignants et les élèves – une centaine de personnes environ – étaient venus à l'aile ouest et attendaient au bas de l'escalier pour nous dire au revoir. K leur serra la main en se dirigeant vers la porte d'entrée. Il régnait une atmosphère solennelle. Dans l'air, flottait comme une prémonition que cette visite de K aura peut-être été la dernière.

Dorothy Simmons, la première directrice de l'école, nous conduisit en voiture à l'aéroport. K et moi prîmes place à l'arrière, avec Mary Zimbalist à l'avant. Au départ il pleuvait, mais cela fut de courte durée et Dorothy oublia d'arrêter les essuie-glaces, qui commencèrent à crisser sur le pare-brise sec. Je me crispai et voulus dire quelque chose, mais je préférai attendre une réaction de K. Et comme souvent, elle fut différente de celle que j'aurais eue moi-même. Il se contenta de dire: « *Il a cessé de pleuvoir* », et Dorothy arrêta aussitôt les essuie-glaces.

A l'aéroport, le moment de la séparation fit monter des larmes dans les yeux des dames: Dorothy et Mary restant sur place, j'étais le

---

49 Au cours de ce premier voyage en Inde, K et Pupul Jayakar m'ont proposé d'être administrateur de la KFI.

seul à prendre l'avion avec K. Rita Zampese<sup>50</sup>, la directrice des relations publiques de la Lufthansa à Londres, nous conduisit vers le salon d'embarquement<sup>51</sup>.

Dans le salon, nous nous sommes retrouvés assis près d'un groupe d'hommes et de femmes, probablement des hommes d'affaires, manifestement très soucieux de leur personne. Ils parlaient fort, fumaient et buvaient de l'alcool. K les regardait les yeux écarquillés, son visage exprimait un étonnement teinté d'effroi, mais sans le moindre mépris.

Nous avons dû changer à Francfort, et je me souviens de la joie avec laquelle K prit la navette express desservant les différents terminaux. Dans le second avion, il eut droit au siège isolé (situé à l'avant et sur la droite) qui n'existait que sur les vols Lufthansa. Quant à moi, je me retrouvai assis près d'un homme qui lisait le journal tout en écoutant de la musique. Qui plus est, il bougeait les mains comme un chef d'orchestre. Lui aussi était imbu de sa personne et il ne manifesta pas le moindre intérêt envers ses voisins – K et moi en l'occurrence. Il faisait nuit lorsque nous survolâmes la Russie et l'Afghanistan. Pendant le vol, K me dit : « *Je suis heureux que nous soyons seuls tous les deux* ».

A notre arrivée à Delhi, K partit s'installer avec Pupul Jayakar dans sa maison. Quant à moi, je me rendis dans un hôtel dans lequel je me trouvai être le seul Européen, mais surtout le seul client habillé à l'indienne. Chaque jour, nous nous retrouvions à Lodi Park. K ayant souffert d'insolation, c'était toujours au coucher du soleil car il devait éviter les heures de fort ensoleillement. A l'entrée du parc, il y avait une sorte de tourniquet poli par la sueur et la saleté de nombreuses

---

50 Rita Zampese est une amie de longue date de Brockwood Park. Elle a pris la photo de K et de moi à Rishi Valley (page 65) et celle de la quatrième de couverture. Elle continue de se rendre chaque année en Inde.

51 J'avais pour tout bagage un sac à dos, que j'emportai en cabine. Aujourd'hui, je ne pourrais même pas imaginer partir pour un tel voyage avec si peu de choses.

mains. Je l'ouvrais toujours avec le pied. « *Bien !* » s'exclamait à chaque fois Krishnamurti.

Entretenu avec soin, le parc était très arboré et s'agrémentait de nombreuses pelouses, de cours d'eau et de ponts ainsi que de vieux bâtiments de l'époque pré-moghole. Au crépuscule, d'innombrables oiseaux s'y rassemblaient et s'installaient pour la nuit. Le vacarme qu'ils faisaient était assourdissant. Parfois Nandini Mehta<sup>52</sup> ou Maya, la fille de Radhika Herzberger<sup>53</sup>, nous rejoignait lors de nos promenades, de même que Pama Patwardhan<sup>54</sup>.

A Lodi Park, un homme le reconnut et s'approcha de lui, plutôt agressif, en lui demandant « Etes- vous Krishnamurti ? Vous devriez rester en Inde ! Vos racines sont ici ! » K répondit : « *Je ne suis personne.* » Puis, il leva les bras vers moi et me dit : « *Vous voyez, ils ont une idée fixe et la poursuivent* ». En dehors de ces incidents, K était amical avec tous ceux qu'il rencontrait, surtout envers les défavorisés et ceux que l'on ignore généralement, tel le marchand de glaces à l'entrée du parc.

---

52 Nandini Mehta était la sœur de Pupul Jayakar. En 1947, elle a rencontré K dont elle est devenue une amie proche. C'est à elle que K a écrit les lettres que l'on trouve dans le chapitre *Heureux l'homme qui n'est rien* de la biographie de Pupul Jayakar. Nandini a fondé la Bal Anand School pour les enfants défavorisés à Bombay et a été administratrice de la KFI. Elle est décédée en 2002.

53 Radhika Herzberger, fille de Pupul Jayakar, connaissait K depuis l'enfance. Elle est directrice de l'école de Rishi Valley et administratrice de la KFI. En 2013, le gouvernement indien lui a décerné le prix Padma Shri de littérature et d'enseignement.

54 Pama Patwardhan, son épouse Sunanda (auteur de *A Vision of the Sacred – My Personal Journey with Krishnamurti*) et son frère Achyut (célèbre combattant de la liberté en Inde) sont devenus des proches de K en 1947. Tous trois ont été administrateurs de la KFI. Achyut étant resté célibataire, je lui ai un jour demandé comment il avait « échappé » au mariage, il répondit qu'il n'y avait pas échappé, mais que, son histoire d'amour ne s'étant pas terminée comme il le souhaitait, il n'avait plus jamais été aussi amoureux depuis. Achyut est décédé en 1992, Sunanda en 1999 et Pama en 2007.



*Avec K à Rishi Valley, fin 1984/début 1985.*

© Rita Zampese

Un jour, K mentionna que plusieurs disciples de Gandhi lui avaient demandé, quelques années plus tôt, ce qu'il pensait du fait que le système de castes indien interdisait l'accès aux temples à certaines personnes. Il répondit : *« Peu importe qui y entre, puisque Dieu n'y est pas. »* Il aborda le sujet en 1975 :

## **Une idée élaborée par la pensée**

Sans la compassion, c'est-à-dire la passion pour toute chose, le soin envers toute chose, le respect vis-à-vis de toute chose, sans compassion, on ne peut jamais trouver le sacré. Comprenez-vous ? Vous

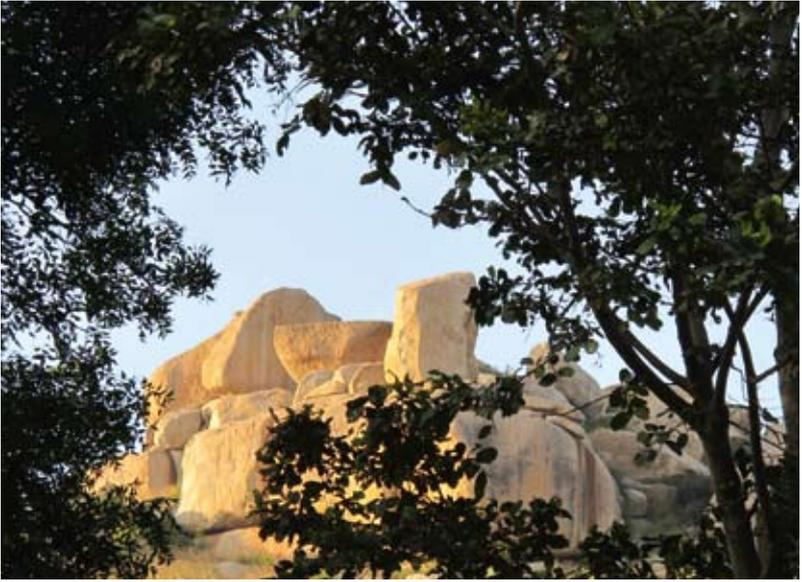
savez que nous avons, ou plutôt la pensée, a créé quelque chose de sacré, les temples, les églises, les symboles, et nous adorons ces symboles que nous considérons comme sacrés. C'est là le mouvement de la pensée qui est temps et mesure. Cela n'est donc pas le sacré. Un jour en Inde, des disciples de M. Gandhi ont dit à l'orateur : « Toutes les personnes peuvent entrer dans ce temple, toutes les couches de la société peuvent y pénétrer puisque Dieu est là pour tous. » Et ils m'ont demandé : « Que répondez-vous à cela ? » J'ai dit : « N'importe qui peut entrer, peu importe de savoir qui y pénètre, parce que Dieu ne s'y trouve pas. » Comprenez-vous ? Dieu est une idée élaborée par la pensée. Mais chacun doit trouver ce qui est sacré, éternel, incorruptible. Et cela ne peut se produire que s'il y a compassion, c'est-à-dire quand vous avez compris la pleine signification de la souffrance, non seulement la vôtre, mais la souffrance du monde.

5<sup>ème</sup> dialogue public à Saanen, 3 août 1975

Quand j'ai parlé de cet extrait à une vieille amie, elle m'a raconté une histoire du même genre : un mendiant est en pleurs devant un temple, et Dieu passant par là, lui demande pourquoi il pleure. Le mendiant lui dit alors : « On ne veut pas me laisser entrer. » et Dieu de répondre : « Moi non plus. »

Les voyages et les fréquents changements de climat que cela occasionnait épuisaient K. A Delhi, sa santé se détériora encore ; il dormait mal et mangeait très peu. Il disait souvent que sa vie aurait été plus longue s'il n'avait pas dû voyager autant. Il nous raconta que, quelques années auparavant, il avait fait un voyage en train de trois jours et trois nuits de New York jusqu'en Californie. Je lui avais demandé si cela avait été fatigant et il m'avait répondu : « *Oui, énormément* ».

De Delhi, je me suis rendu seul au centre de retraite Krishnamurti dans l'Himalaya près d'Uttarkashi. C'est là qu'une école fut ouverte quelques années plus tard, puis fermée à cause des difficultés rencon-



*Cave Rock à Rishi Valley.*

trées par les responsables du projet. En fait, K n'avait nullement souhaité une école en ce lieu, mais bien un centre de retraite.

Lors du vol pour Varanasi, K maintint le store du hublot baissé pour se protéger du soleil, mais il le releva à maintes reprises pour regarder les pics enneigés de l'Himalaya. Nous tombâmes d'accord pour dire que la beauté de ces montagnes était à couper le souffle !

Il me raconta que dans sa jeunesse, alors qu'il était en chaussures en train d'escalader la Zugspitze en Allemagne, il fut repéré par un guide de haute montagne passant par là avec un groupe d'alpinistes encordés. Après l'avoir houspillé, le guide l'attacha à la cordée pour la descente. K me dit qu'il n'avait pas eu peur et aurait pu redescendre seul en toute sécurité.

A Varanasi, je fus submergé par l'atmosphère de Rajghat. On y ressent cette sorte d'enchantement qui semble exister dans tous les lieux où K vécut, tel Brockwood, Rishi Valley, Vasanta Vihar (la mai-

son de K à Madras et le siège de la KFI) et Ojai. On peut aussi le ressentir au Chalet Tannegg à Gstaad, dans la maison de fonction de Pupalji à Delhi, avec ses nombreuses sculptures anciennes et ses œuvres d'art, ainsi que dans son appartement de Bombay. Ces lieux sont situés dans un cadre d'une incroyable beauté et parfaitement entretenus : des îlots de sérénité au cœur de l'agitation du monde, des endroits très arborés, pleins de fleurs, d'oiseaux et de papillons, il y règne quelque chose de sacré.

En se promenant dans le parc de l'école de Rajghat, on découvre plusieurs sites de fouilles archéologiques. Le complexe est situé dans l'un des quartiers les plus anciens de Varanasi, appelé Kashi, et sans doute y avait-il là des temples, des parcs et des palais royaux, il y a quatre ou cinq mille ans. Au-delà des sites archéologiques, un canal transporte les eaux usées de la ville vers le Gange. La puanteur était perceptible tout au long du chemin vers la maison où K résidait et celui-ci se mit à rire quand Pupalji lui assura qu'un nouveau réseau d'égouts serait construit dans un proche avenir. Apparemment, cette promesse avait déjà été faite à maintes reprises, et quand j'y allai l'année suivante rien n'avait encore été entrepris. Ce n'est que lors de ma visite à la fin de l'année 1988 que je notai que la construction de l'énorme système d'évacuation avait enfin commencé.

A Rajghat, ma chambre était située sous celle de K. Dès son arrivée, il commença des dialogues intensifs (voir page 70). Au coucher du soleil, il faisait plusieurs fois le tour du grand terrain de sport de l'école, accompagné d'amis qu'il appelait en plaisantant ses gardes du corps. Au cours de ces promenades récréatives, il poursuivait encore ses discussions avec eux. Malgré tout, ses jambes devenaient très faibles, comme il le disait lui-même. Après une promenade, il tomba sur les marches ; ses compagnons voulurent l'aider à se relever, mais il refusa leur aide en disant : « *Si je tombe sur les marches, c'est mon problème !* ».

Lorsque K n'eut plus la force de marcher vite, c'est seul que je continuais à faire le tour du terrain de sport du pas le plus alerte pos-

sible. Après ces promenades, il me demandait le nombre de tours effectués et le temps que j'avais mis. Quand je lui disais que j'avais battu mon record, il réagissait avec enthousiasme. Mais quelqu'un avait dû railler ce « type qui courait comme un fou » car, lors d'une réunion entre amis, K dit : « *Il souhaite juste garder son corps en bonne forme. Quel mal y-a-t-il à cela ?* ».

K avait coutume d'inviter à déjeuner des gens avec lesquels il avait des conversations assez denses. A Ojai et à Saanen, il conversait parfois jusqu'à quatre heures de l'après-midi, même s'il avait donné une causerie publique le matin même. Il aimait interroger les invités sur leurs domaines de compétence. C'est ainsi qu'il se tenait au courant des derniers développements dans de nombreux secteurs tels que la politique, l'éducation, la médecine, la science et l'informatique. Au cours d'un de ces déjeuners à Rajghat auquel étaient conviés le vice-président d'une université et son épouse, K remarqua avec tristesse que l'homme n'avait eu à aucun moment un sourire ni même un regard pour sa femme.

De temps à autre, Ambika, l'épouse de Vikram Parchure<sup>55</sup>, amenait son adorable fille de trois ans. K disait à celle-ci : « *N'oublie pas que je veux être ton premier fiancé !* ».

Pendant notre séjour à Rajghat, de nombreuses fêtes religieuses furent célébrées à grand bruit. Dans le temple voisin, les feux d'artifice crépitaient jusque tard dans la nuit au son des tambours et des chants religieux. Le lendemain matin, les festivités recommençaient à quatre heures. A cela s'ajoutait le chant assourdissant du muezzin de la mosquée voisine que l'on pouvait entendre lors de nos promenades. Rien

---

55 Vikram Parchure, un des fils de Dr. Parchure, a enseigné à l'école de Rishi Valley et aidé à élaborer un projet pour les femmes en milieu rural. Il participe au programme de publication de la KFI et a réalisé 24 affiches à partir de citations de K et de clichés de photographes renommés. Traduites dans plusieurs langues, ces affiches sont exposées lors de manifestations et de salons du livre. Vikram Parchure est administrateur de la Quest Foundation en Thaïlande.

de tout cela ne semblait déranger K. Avant l'appel à la prière, si le muezzin apercevait K pendant que nous nous promenions sur la place, il s'approchait de la clôture pour lui serrer chaleureusement la main.

A cette époque, une partie du film indien *The Seer Who Walks Alone*<sup>56</sup> était tourné à Rajghat. K avait dit au réalisateur<sup>57</sup> de ce documentaire qui lui était consacré : « *Je ferai tout ce que vous me demanderez* ». A un moment donné, debout sur une colline au-dessus de la rivière Varuna, il apparaît dans le soleil couchant comme une sculpture antique. On le voit également marcher sur l'étroit pont enjambant la rivière et emprunter le chemin de Sarnath, ce même chemin que le Bouddha aurait parcouru.

Au Sri Lanka, pays majoritairement bouddhiste où K et Donald Ingram Smith<sup>58</sup> séjournèrent en même temps, K avait déclaré : « *Si vous écoutiez le Bouddha, vous n'auriez pas besoin du bouddhisme* ».

A l'approche de ses causeries publiques, une nouvelle énergie sembla gagner K. Il donna trois causeries et une séance de questions-réponses à Rajghat, malgré des signes évidents de fatigue. Il eut également trois dialogues avec Panditji<sup>59</sup> en présence de trente ou

---

56 Titre que l'on pourrait traduire par « Le voyant qui marche seul ».

57 Il s'agissait de Govindan Aravindan.

58 Donald Ingram Smith menait une belle carrière de rédacteur/producteur d'émissions radio pour l'ABC (diffuseur public national australien) lorsqu'il a mis le cap sur le Sri Lanka en 1949 pour aller écouter K. Il se charge alors de l'enregistrer pour Radio Lanka et l'accompagne pendant son séjour dans le pays. Il est l'auteur de l'ouvrage intitulé *The Transparent Mind: My Journey with Krishnamurti*. Il est décédé en 2006 à l'âge de 94 ans.

59 Il s'agissait de Pandit Jagannath Upadhyaya. Pandit (ou pundit) est un mot sanscrit qui signifie « lettré », c'est le titre d'une personne férue en sanscrit, en droit, religion et philosophie hindous, entre autres. Panditji était un éminent spécialiste du bouddhisme et de l'hindouisme dont Krishnamurti appréciait la conversation. Il décéda peu de temps après la mort de celui-ci et leurs amis indiens dirent que « K avait envie de bavarder avec lui ».

quarante personnes à l'étage supérieur de sa maison, lesquels furent consignés dans le livre *The Future Is Now* (également intitulé *Last Talks*)<sup>60</sup>. Kabir Jaithirtha<sup>61</sup> m'a raconté que lorsque Panditji avait demandé à K de formuler son enseignement en une phrase, K lui aurait répondu : « *Le soi est là où l'amour n'est pas, là où est l'amour, le soi n'est pas* ».

Au cours de ces causeries, un participant se distingua par la simplicité et la clarté de ses échanges avec K. A l'époque, je ne savais pas qu'il s'agissait du professeur Krishna<sup>62</sup>, le futur directeur de l'école. Malgré son piètre état de santé, K avait tenu à examiner tous les aspects de cette nomination et à donner tout son temps et son énergie à cette question. Il invita Krishna et sa famille à déjeuner, il parla affectueusement avec sa femme et ses enfants (le grand-père vint également). Comme à son habitude, K s'intéressa aux détails pratiques tels que la juste rémunération du nouveau directeur et la mise à disposition d'une voiture de fonction. Le recrutement du professeur Krishna, physicien renommé qui avait travaillé aux Etats-Unis et en

---

60 Samdhong Rinpoche (Lobsang Tenzin), administrateur de la KFI, était présent. Pendant plusieurs années, il a dirigé des écoles d'études tibétaines et a été nommé membre du Parlement tibétain par le dalaï-lama. De 2001 à 2011, il a été premier ministre du Gouvernement tibétain en exil à Dharamsala, en Inde. Samdhong Rinpoche voyage dans le monde pour plaider la cause de l'autonomie tibétaine. On le retrouve en entretien dans le livre *Krishnamurti: 100 Years*.

61 Kabir Jaithirtha a été directeur de la Valley School, l'école Krishnamurti de Bangalore. Après la mort de K, il a démissionné pour cofonder un centre d'enseignement inspiré par les écoles Krishnamurti, Centre For Learning (CFL) à l'ouest de Bangalore. Plus récemment, il a participé à la création de Shibumi, une autre école de même type au sud de Bangalore. Il est administrateur de la KFI.

62 P. Krishna, cousin de Radha Burnier, a rencontré K en 1958. Il était professeur de physique à la Benares Hindu University lorsque K l'a nommé à la tête du Rajghat Education Centre. Il est actuellement recteur de la Rajghat Besant School et administrateur de la KFI. Il parcourt l'Inde et le monde pour donner des conférences sur Krishnamurti, la religion et la science.

Europe, l'enchantait. K me dit que lorsqu'il avait proposé à Krishna de prendre la direction de l'école, celui-ci avait réfléchi et déclaré ensuite « J'en serais très heureux ». Cela a été une grande chance, car il y avait alors pas mal de difficultés dans cette école.

Une fois, alors que nous étions assis en compagnie des ravissantes filles adolescentes de Krishna, K me dit en français : « *Est-ce que vous voyez combien elles sont différentes ?* » Puis il leur dit : « *Je traduis. J'ai dit que vous ne devriez pas vous marier trop jeunes* ».

Au cours des déjeuners, les conversations étant très animées, K n'avait pas le loisir de manger, il fut donc convenu qu'il prendrait ses repas au lit. Il m'avait un jour confié n'avoir jamais ressenti la faim tout en étant capable de se nourrir convenablement. Cependant, ne se sentant pas très bien ces derniers temps, il mangeait effectivement très peu.

Un soir, après une promenade, K demanda à R. R. Upasani<sup>63</sup> qui était directeur du collège d'agriculture de Rajghat et sur le point de prendre sa retraite s'il voulait rester pour travailler à la Fondation. Upasani accepta de continuer aussi longtemps que K serait là. Je dis alors à K : « Upasani devrait rester même lorsque vous ne serez plus là ». K lui demanda aussitôt : « *Monsieur, restez encore un an ou plus* ». Upasani fut si ému qu'il en pleura. Il commençait à faire nuit, et K demanda tout à coup : « *Où est-il ?* » comme s'il ne pouvait pas distinguer Upasani dans l'obscurité. Ce fut le début d'une sorte de cécité nocturne<sup>64</sup>.

---

63 R. R. Upasani a pris ses fonctions de secrétaire de la KFI en 1987. Il a créé un centre de retraite à Uttarkashi ainsi que la Nachiket School. Il fut également secrétaire du comité de direction de la Sahyadri School, créée après la mort de K. Il est décédé en 2008.

64 Dix ans plus tard, Upasani me dit que lors d'une des dernières causeries de K en Inde, il avait eu le sentiment que quelqu'un allait tirer sur K. Lorsqu'il en avait parlé à K, celui-ci avait acquiescé et dit qu'il lui avait fallu toute son énergie pour empêcher que cela se produise.



*Le lever du soleil sur le Gange à Rajghat.*



*Une barque de pêcheurs près de la plage d'Adyar, à Madras (Chennai).*

A Rajghat, K aborda plusieurs fois la question de la sexualité. Il souligna que nous n'existerions évidemment pas sans le sexe, qui faisait simplement partie de la vie. Quelqu'un lui raconta que lors d'une cérémonie de mariage « mixte », les invités étaient tous présents lorsqu'on découvrit que le fiancé avait disparu sans explication. K se demanda à haute voix : « *Avaient-ils fait l'amour ?* » L'innocence de cette question fit beaucoup rire l'assistance. K évoquait souvent cette histoire, en s'étonnant de la détermination de la jeune fille à se marier malgré la situation.

De ce séjour à Rajghat, je me souviens de K s'asseyant avec plusieurs théosophes dans la chambre d'Annie Besant et leur demandant : « *De quoi allons-nous parler ?* », avant de reprendre « *Ah oui, je vais vous raconter quelques blagues !* ». K n'avait gardé aucun souvenir de cette chambre, ni de son service à café qui devait être là depuis plus de soixante ans.

Après les causeries, nous avons pris l'avion pour Madras via Delhi. A notre arrivée, il faisait une agréable chaleur. Les palmiers et les arbustes en fleurs se balançaient doucement dans la brise. Tandis que nous roulions dans une cabriolet, pour nous rendre de l'aéroport à Vasanta Vihar, j'eus soudain le sentiment de revenir chez moi. A cet instant précis, K me dit : « *C'est comme si on rentrait à la maison !* »

Plus tard, tandis que nous marchions le long de la plage, nous assistâmes au fracas des vagues déferlantes sur le sable étincelant. Un vent violent soufflait, mais les nuages violets flottaient délicatement dans le ciel. Dans ce décor, la pleine lune se leva au-dessus de l'océan, face à un spectaculaire coucher de soleil qui se reflétait pour nous à la surface de la rivière Adyar.

Il y a quelques années de cela, j'étais en train de marcher sur la plage d'Adyar lorsque j'ai croisé un pêcheur nommé Karuna Karan. Il parlait assez bien anglais car il avait étudié à l'école Olcott de la Société théosophique. Il me raconta que lorsqu'il n'était encore qu'un petit garçon timide, K lui avait un jour pris la main et l'avait entraîné

à vive allure. Il affirma que personne ne pouvait marcher aussi vite que K. Il me dit également qu'à la demande de villageois, K s'était rendu au chevet d'un malade et que la fièvre de celui-ci avait disparu dès qu'il était entré dans sa hutte.

Un jour à Madras, c'était en 1985, je suis entré dans la chambre de K ; il regardait un livre qui venait d'être publié, avec sa photo en couverture. « *Il semble un peu triste* » dit-il en me la montrant d'un air plutôt amusé.

Au bout de quelques jours, nous quittâmes Madras pour Rishi Valley. Partis tôt le matin, nous assistâmes au lever du soleil tandis que la lune s'estompait à l'ouest. Cette fois, nous voyagions dans une nouvelle voiture nettement plus confortable que la vieille Américaine dont nous avions disposé à d'autres occasions. Elle nous avait été prêtée, comme d'habitude, par un ami proche, T. S. Santhanam<sup>65</sup>. Nous avons couvert la moitié du trajet, sans aucune halte, quand les premières collines s'offrirent à notre regard. Ce paysage matinal était infiniment paisible. Un motocycliste arrêté au bord de la route fut surpris de voir K et celui-ci ne fut pas moins étonné d'être reconnu dans un lieu aussi perdu.

K conversa avec notre sympathique chauffeur au sujet de sa famille et lui conseilla d'envoyer ses enfants à l'école de Rishi Valley. Plus tard, son fils fréquenta effectivement cette école.

Radhika logeait au même étage que K à Rishi Valley. Elle et moi déjeunions dans la salle à manger de K. Parfois, lorsque celui-ci était plus en forme, j'allais le saluer dans sa chambre. Un matin, je lui dis que Rishi Valley était presque plus joli qu'Ojai tout en étant ressemblant et il me répondit : « *Bien sûr !* »

---

65 T. S. Santhanam était un homme d'affaires de Madras (Chennai). Son épouse, Padma, était administratrice de la KFI et très active à la School KFI-Chennai. T. S. Santhanam nous a quittés en 2005 et Padma en 2006. Leur fils, Viji, a longtemps été membre du comité directeur de la School KFI-Chennai.

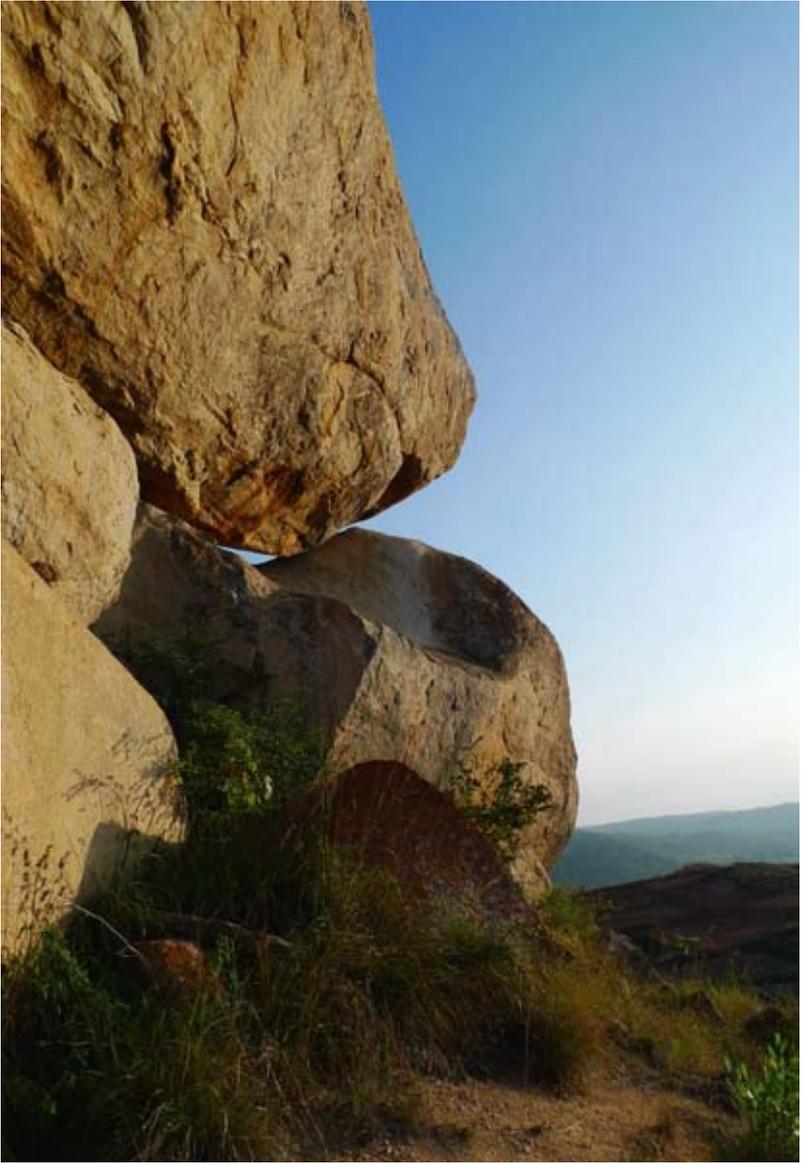
Du fait qu'il se sentait si faible, ses promenades quotidiennes furent souvent annulées, mais il assurait encore un certain nombre de rencontres avec les étudiants et les enseignants. Lors de notre dernière promenade ensemble à Rishi Valley en décembre 1985, il se passa quelque chose de particulier. Alors que j'étais en train d'admirer les superbes montagnes bleues à l'est de la vallée, K mit son bras sur mon épaule en disant quelque chose comme : « *Mon cher ami.* » Radhika était présente, et quand elle me rappela la scène, je lui demandai de l'écrire :

*Tandis que certains d'entre nous descendaient la route, je sentis que K fournissait un effort intense pour marcher au rythme du petit groupe d'amis plus jeunes qui l'accompagnaient cet après-midi-là. Mais au moment même où nous atteignîmes les rochers que les enfants de Rishi Valley appelaient le rocher Uday, quelque chose changea dans son attitude. Je perçus chez lui une détente inattendue et me retournai aussitôt pour voir la tension et l'effort quitter Krishnaji : il était de nouveau l'être calme et contemplatif qu'on connaissait. Peu après, il se retourna et enlaça Friedrich, en l'appelant « mon ami ». Plus tard dans la soirée, en lui souhaitant une bonne nuit dans sa chambre, je lui dis « Quelque chose vous est arrivé ce soir, n'est-ce pas ? ». En baisant les paupières comme il le faisait quand il approchait le mystère, il dit : « Bravo de l'avoir remarqué. »*

A cette évocation de l'expression de K, je me revois un jour dans la salle à manger bondée de Vasanta Vihar assis face à lui, qui soudain capta mon regard. Comment décrire la flamme émanant de lui ? C'était comme un volcan en éruption. La totalité de son être était en feu. Cela me rappela sa description d'un coucher de soleil à Rishi Valley : « *Nous étions faits de cette lumière, brûlante, furieuse, explosant sans ombre, sans racine et sans mots.* »<sup>66</sup>. Ne supportant pas cette

---

66 *Carnets*, 17 novembre 1961, p 290, Editions du Rocher.



*Windmill Rock à Rishi Valley. « Qui a mis ces rochers là ? » m'avait demandé K lors d'une promenade.*

intensité, je finis par baisser les yeux. Aucun autre invité ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit.

Quelque chose de semblable s'était produit à table dans la cuisine de l'aile ouest à Brockwood, en présence de deux personnes. Une énergie sans limite, une immense force se dégageaient de K. Voulait-il nous montrer quelque chose ? Cela semblait vouloir dire « Réveillez-vous » ou bien « Venez ». Il y avait urgence. K nous répétait souvent « Bougez ! Bougez ! ». Et parfois, lors de nos promenades, il me poussait l'épaule, ce qui avait sans doute la même signification. Ce souvenir m'évoque une promenade à Brockwood : au moment où K se redressait après avoir enfilé ses chaussures, je lui dis que ma grand-mère avait coutume de conclure un moment de repos en lançant « Debout les morts ! »<sup>67</sup>, ce qui lui avait beaucoup plu.

De mon côté, il m'arrivait d'observer K pour tenter de deviner ses pensées. Mais je n'y arrivais pas ; il était impénétrable. Peut-être n'avait-il aucune pensée. David Moody a écrit dans son livre *The Unconditioned Mind* :

« La conversation arrivait à son terme et je plongeai mon regard dans celui de K. Il rencontra complètement mon regard, sans signe de réserve ni de confrontation. Tandis que je le regardais dans les yeux, j'avais l'étrange impression qu'il n'y avait personne, aucune trace d'identité en face de moi. Était-ce une projection de ma part ou une réelle intuition, je ne saurais le dire. Je sentais qu'il m'observait aussi totalement que je le faisais moi-même, et pourtant, en même temps, c'était comme regarder à travers une fenêtre transparente, ouverte sur un espace infini<sup>68</sup>. »

Après l'arrivée à Rishi Valley de professeurs venus de Brockwood, Ojai et des écoles indiennes pour une rencontre internationale d'en-

---

67 En français dans le texte.

68 David Edmund Moody, *The Unconditioned Mind – J. Krishnamurti and the Oak Grove School*, p. 55. © 2011. Cet extrait est reproduit avec l'autorisation de Quest Books, la maison d'édition de la Société théosophique ([www.questbooks.net](http://www.questbooks.net)).

seignants, K fut finalement en état d'assister à certaines réunions. Du fait de son état de santé, sa participation active n'avait pas été prévue, mais elle permit d'élever le niveau des discussions (celles-ci figurent dans le livre *The Future Is Now*).

Au cours de ses deux dernières visites à Rishi Valley, K eut des entretiens avec les adorables jeunes élèves (entretiens disponibles au format MP3 et en DVD). Après l'une des dernières discussions, K me dit : « *Voyez-vous ces garçons et ces filles ? Ils seront jetés aux loups* ». Sa relation avec les élèves et sa vision de l'éducation m'ont toujours fasciné. Le texte suivant nous offre un aperçu de la façon dont il voyait l'éducation pour les jeunes enfants.

## L'éducation pour les très jeunes enfants

Ce qui est extrêmement important pour les très jeunes c'est de les aider à se libérer des pressions et des problèmes psychologiques. Actuellement, on met les enfants très jeunes devant des problèmes intellectuels compliqués ; leurs études deviennent de plus en plus techniques ; on leur dispense une information de plus en plus abstraite ; on impose à leurs cerveaux diverses formes de savoir et on les conditionne ainsi dès l'enfance. Notre souci, quant à nous, est d'aider les très jeunes enfants à ne pas avoir de problèmes psychologiques, à n'avoir ni peur, ni anxiété, ni cruauté, à être attentifs, généreux, affectueux. C'est beaucoup plus important que d'imposer le savoir à leurs jeunes esprits. Cela ne signifie pas que l'enfant ne doit pas apprendre à lire, écrire, etc. Mais on met l'accent beaucoup plus sur la liberté psychologique que sur l'acquisition du savoir, encore que celui-ci soit nécessaire.

*Lettres aux écoles*, volumes 1 et 2, chapitre 27, p. 87  
© 1989 Association Culturelle Krishnamurti

Une fois, nous étions en train de parler avec K de la création d'un centre d'études pour adultes à Rishi Valley quand une huppe vint à la fenêtre et se mit à donner de vigoureux coups de bec sur la vitre, manifestement désireuse d'entrer dans la pièce. K réussit à la calmer par ces mots : « *D'accord, d'accord, je suis là, je suis là !* ». Radhika me dit plus tard que K parlait souvent à cet oiseau. Un jour, en entrant dans sa chambre, elle avait d'abord pensé qu'il avait un visiteur car il était en train de dire : « *Tu es la bienvenue ici, ainsi que tes enfants, mais cela risquerait de ne pas leur plaire parce qu'en mon absence, on ferme les fenêtres et vous ne pourriez pas ressortir.* ».

De notre visite à Rishi Valley, je me souviens également de la fois où un paysan conduisant un char à bœufs m'invita à grimper à l'arrière. Le parcours fut pénible et cahoteux et je dus m'agripper obstinément de peur de faire un vol plané si le bœuf s'emballait. Nous passâmes près de la maison autrefois réservée aux invités, et je regardai si K était à la fenêtre de sa chambre. Il semblait ne pas être là, mais plus tard, il me dit : « *Vous vous accrochiez rudement bien* ». Je supposai qu'il m'avait vu à l'aide d'un sixième sens. Des faits similaires m'ont été relatés par d'autres personnes.

Lors d'une promenade à Rishi Valley, nous croisâmes un mendiant sur le bord de la route, K le reconnut et lui serra la main. Parfois, les villageois qui nous croisaient quittaient le chemin pour nous laisser passer, mais K essayait de les en dissuader. Il s'est toujours préoccupé des pauvres et au cours d'une causerie avec des élèves de Rishi Valley, il évoqua les longues distances parcourues par les petits villageois pour se rendre à l'école. K incita les élèves à faire pression sur leurs enseignants pour obtenir un bus de ramassage scolaire. C'est alors qu'un écolier lui demanda : « *Mais vous êtes le président, pourquoi est-ce que vous ne pouvez rien faire pour ça ?* ». Plus tard, lors d'une rencontre internationale des administrateurs à Brockwood, K prit la main de Radhika et lui fit promettre d'ouvrir des écoles « satellites » dans les villages. Elle tint promesse : il existe actuellement une quarantaine de ces écoles.



*A l'entrée de Pine Cottage, à Ojai.*

Vu l'état de santé de K, il m'était difficile de comprendre comment il allait pouvoir donner les causeries prévues à Bombay devant des milliers de personnes. Je sentis un grand soulagement quand il les annula. Une fois K reparti pour Madras, je poursuivis le voyage avec quelques enseignants de Brockwood et d'Ojai pour visiter la Valley School à Bangalore. Puis, je retournai passer une semaine de plus à Madras et accompagnai K dans ses marches sur la plage d'Adyar. Lors d'une de nos toutes dernières promenades ensemble, nous arrivions à la hauteur de la maison de Radha Burnier, quand tout à coup K accrocha fermement mon bras au sien et m'entraîna à toute allure en faisant le tour de la maison. Je me suis demandé s'il faisait cela pour l'exorciser.

Rapidement, K décida de rentrer à Ojai, car à Pine Cottage, il lui serait plus facile de se faire soigner et il jouirait d'une plus grande tranquillité. Scott Forbes, qui avait voyagé avec lui de Rishi Valley à Madras, était la personne qu'il fallait pour l'accompagner dans cette traversée du Pacifique.

Après mon retour en Europe, je passai trois semaines dans les montagnes suisses, puis je pris l'avion pour Ojai, en Californie.

*« ... Quelqu'un se présente avec l'extrême curiosité de savoir comment vit une personne comme K ».*

**K**rishnamurti ne faisait pas référence à moi par ces propos, mais cela aurait très bien pu être le cas. En fait, ce n'était pas tant sa biographie qui m'intéressait; comment les théosophes découvrirent un garçon à l'allure négligée qui devint ensuite l'instructeur du monde, mais plutôt la vie quotidienne de cette extraordinaire personne qui inspira tant de respect. Ma curiosité fut plus que satisfaite.



En février 1986, à la fin d'une vie extraordinaire, Krishnamurti revint à Ojai pour y mourir à l'âge de 90 ans.

Pendant qu'il était sur son lit de mort, on lui fit la lecture de lettres provenant du monde entier. J'étais surpris de la banalité et de la trivialité de cette correspondance adressée à un mourant.

Quelques mois auparavant, K m'avait dit qu'il allait bientôt mourir et l'avait également dit à Erna Lilliefelt. Cependant, tout le monde espérait sa guérison. En effet, quarante ans plus tôt, à Ojai, il avait été si malade que ses médecins avaient tous perdu espoir, sauf l'homéopathe nommé Keller qui s'en occupa avec dévouement pendant toute une année, si bien qu'il guérit<sup>69</sup>.

---

69 Cet épisode m'a été relaté à Ojai par Madame Keller.

Un récit très émouvant de la mort de K par le Docteur Deutsch, son médecin de l'époque, est repris dans le livre d'Evelyne Blau<sup>70</sup> *Krishnamurti: 100 Years*. Jusqu'à la fin de sa vie, K s'est inquiété du sort de l'humanité et des personnes qui l'avaient approché, c'est-à-dire des autres avant tout.

Alors que K vivait ses derniers jours, une élève de l'école Oak Grove, nommée Rukmini, lui écrivit une lettre dans laquelle elle lui demandait en substance : « Que deviendra le monde quand vous serez parti ? ». K demanda à ce qu'on la lui lise et bien qu'il fût en grande souffrance et se sentît très faible physiquement, il s'en souvint et demanda à deux reprises au moins si ses remerciements lui avaient bien été adressés. K laissa à Rukmini *Les Fables de la Fontaine*, un livre qu'elle me dit avoir beaucoup apprécié, et un chapelet indien.

K n'avait pas perdu son sens de l'humour. Quand il me questionna au sujet de ma maison à Ojai, je répondis qu'elle était encore en construction et que c'était l'enfer, il rit alors de si bon cœur que j'eus peur que les sondes qui passaient par son nez ne bougent et ne lui fassent mal.

Son état s'aggravant, K fit venir certains administrateurs à son chevet pour parler des questions urgentes concernant les fondations. En dépit de son extrême faiblesse et de sa souffrance, il parla à ses amis venus du monde entier avec sa simplicité et sa clarté habituelles<sup>71</sup>. Il leur demanda d'assumer la responsabilité de coopérer entre

---

70 Evelyne Blau est administratrice de la KFA. Outre le livre *Krishnamurti: 100 Years* (comprenant l'important discours sur la dissolution de l'Ordre de l'étoile et une foule de souvenirs de K), elle a publié *All the Marvellous Earth* avec Mark Edwards. Elle a également réalisé plusieurs vidéos thématiques, ainsi que *With a Silent Mind* et *The Challenge of Change*, deux films réalisés avec Michael Mendizza (administrateur de la KFA) sur la vie et l'enseignement de K.

71 Le récit des derniers jours de K figure dans l'ouvrage *La Porte ouverte*, troisième volume de la biographie de Mary Lutyens, ainsi que dans *Vie et Mort de Krishnamurti*, du même auteur.



*Près du poivrier de Pine Cottage, une sculpture traditionnelle indienne représentant Nandi, le taureau couché. Voyant un jour qu'il avait des fleurs sur la tête, je demandai à Mary Zimbalist si des Indiens étaient venus. Elle me répondit que K lui avait demandé de déposer des fleurs de temps en temps pour que Nandi se sente chez lui. Il y a quelques années, le poivrier est tombé, mais de nouvelles pousses sont apparues sur l'énorme tronc qui est à nouveau superbe et plein de vigueur.*

eux. Il leur dit que les postes de président et de secrétaire des fondations ne devaient pas être cumulés avec un autre emploi. Il évoqua la possibilité de former un groupe de personnes dont la tâche principale serait de voyager afin de « *maintenir la cohésion du tout* ».

Au retour d'une promenade à Brockwood, il m'avait dit : « *Cet endroit doit toujours rester comme cela* ». Et quand on lui demanda ce que nous devrions faire après sa mort, il répondit : « *Prenez soin de ce lieu et préservez la pureté de l'enseignement* ».

Lorsque je lui rendis visite vers la fin, K me dit : « *Venez me voir tous les jours* ». Mais je ne l'ai pas fait, car il était très faible et je ne voulais pas le déranger.

K garda sa clarté d'esprit jusqu'à la fin. La dernière fois que je le vis, trois jours avant sa mort, il me dit : « *Je suis en train de partir, vous comprenez<sup>72</sup> ?* » Ce furent les derniers mots qu'il m'adressa.

La nuit où K s'est éteint, je sentis une vague de paix inonder doucement la vallée sous un clair de lune étincelant.

## Un espace extraordinaire dans l'esprit

La mort, en fait, c'est la destruction. Elle est sans appel, on ne négocie pas avec elle. On ne peut pas lui dire : « Non, attendez encore quelques jours ». On ne peut ni discuter ; ni supplier ; elle est définitive ; elle est absolue. Jamais nous n'abordons de front une chose qui est définitive, absolue. Nous la contournerons toujours, et c'est pourquoi la mort nous terrorise. Nous pouvons nous inventer des idées, des espoirs, des peurs, et des croyances, nous dire par exemple : « Nous allons ressusciter, nous allons renaître » – telles sont les voies rusées de l'esprit, rêvant d'une continuité qui procède du temps, qui, loin d'être un fait, n'est rien qu'une élaboration de la pensée. Quand je parle de la mort, voyez-vous, ce n'est pas de votre mort ou de la mienne que je parle – je parle de la mort, ce phénomène extraordinaire.

(...)

Donc, lorsque nous parlons de la mort, ce n'est pas de votre mort ni de la mienne que nous parlons. Peu importe en réalité que vous mouriez, ou que je meure ; nous allons tous mourir, les uns heureux, les autres malheureux – ou nous mourons heureux, ayant vécu pleinement, complètement, de tous nos sens, de tout notre être, débordant

---

72 En français dans le texte.



*Près de la Pepper Tree Retreat (Arya Vihara) à Ojai.*

dants de vie, de santé ; ou nous mourons malheureux, accablés par la vieillesse, la frustration et la souffrance, sans jamais avoir connu un jour de bonheur, de plénitude, sans jamais avoir vécu l'un de ces instants où le sublime se manifeste à nos yeux. C'est donc de la Mort que je parle, pas de la mort d'un individu particulier.

(...)

Si vous avez tranché tout ce qui vous entoure – toute racine psychologique, tout espoir, toute culpabilité, toute anxiété, tout succès, tout attachement – alors, à l'issue de cette ablation, de ce refus de la structure globale de la société, et dans l'ignorance que vous êtes de ce qui vous attend quand votre intervention sera achevée, alors, à l'issue de ce reniement absolu, il émerge l'énergie d'affronter ce qu'on appelle la mort.

(...)

En fait, nous n'aimons pas. L'amour vient seulement quand il n'y a plus rien, quand vous avez renié le monde entier – pas cette immensité qu'on appelle « l'univers », mais votre propre monde, le petit univers au sein duquel vous vivez – celui de la famille, des attachements, des querelles, de la domination, de vos succès, de vos espoirs, de vos remords, de vos soumissions, celui de vos dieux et de vos mythes. Lorsque vous reniez tout cet univers, lorsqu'il ne reste absolument plus rien, plus de dieux, plus d'espoir et plus de désespoir, quand il n'y a plus de quête, alors de cette immense vacuité surgit l'amour – réalité extraordinaire, fait extraordinaire qui n'est pas une émanation de l'esprit, cet esprit dont la continuité va de pair avec la famille, par l'intermédiaire de la sexualité, du désir.

Or si vous n'avez pas l'amour, qui est en réalité l'inconnu, quoi que vous fassiez, le chaos règnera dans le monde. Il faut d'abord renier totalement le connu : votre vécu, vos expériences, votre savoir – pas le savoir technologique, mais le capital de savoir que sont vos ambitions, vos expériences, votre famille – si vous reniez complètement le connu, si vous l'effacez, si vous mourez à tout cela, alors vous verrez qu'il y a une extraordinaire vacuité, un espace extraordinaire dans l'esprit. Et seul cet espace sait ce que c'est que d'aimer. Et c'est dans cet espace seul qu'il y a création – pas procréation d'enfants ou création picturale sur une toile, mais une création qui est l'énergie absolue, l'inconnaissable. Mais pour en arriver là, vous devez d'abord mourir à tout ce qui vous est connu. Et dans cette mort, il y a une immense beauté, il y a l'interminable énergie de la vie.

*De la Vie et de la Mort*, p. 163-168

© 1994 Editions du Rocher

Vingt-six ans ont passé depuis la mort de Krishnamurti. Le centenaire de sa naissance a été célébré par les fondations en 1995. Ce fut l'occasion de faire connaître son œuvre à un public plus large.

A Vasanta Vihar, le Dalai Lama inaugura la célébration devant plusieurs milliers de personnes. Parmi les orateurs se trouvaient Pupul Jayakar et l'ancien Président de l'Inde, R. Venkataraman. Un autre grand rassemblement s'est tenu à Ojai. Au Mexique, aux Etats-Unis et en France, des universités ont organisé des conférences sur Krishnamurti. On a également publié de nouveaux ouvrages, parmi lesquels le livre très complet d'Evelyne Blau : *Krishnamurti : 100 Years*.

Tout au long de sa vie, K demanda souvent à son entourage « *Que ferez-vous quand K sera parti ?* » Parfois, il faisait remarquer que les groupes formés autour d'un leader avaient tendance à se dissoudre dans les quarante années suivant sa mort. K insistait sur les inconvénients, voire les dangers des organisations dirigées par un leader et dotées d'une structure hiérarchique.

Quand, à la question de K, les administrateurs répondaient : « Nous protégerons et propagerons l'enseignement. ». K rectifiait : « *Si vous vivez l'enseignement, il se propagera* », « L'enseignement comporte sa propre protection » poursuivait-il.

Il y a quatre fondations Krishnamurti et plus de quarante comités dans divers pays du monde, tous engagés à préserver et à faire connaître la beauté et l'urgence de l'enseignement. Pendant de nombreuses années, j'ai travaillé en étroite collaboration avec les personnes impliquées dans ces organisations, rendant visite à plusieurs d'entre elles dont certaines plus souvent. En 1992, j'ai commencé à collaborer avec

d'anciens membres de l'équipe de Brockwood d'abord dans le but de rendre plus efficaces mes interactions avec l'école et la fondation de Brockwood, puis de manière à obtenir le même résultat avec les autres écoles et fondations. Nous sommes sept à présent à œuvrer dans ce sens sous le nom de « Krishnamurti Link International », en référence à notre revue *The Link* (« Le lien »), que nous avons publiée pendant plusieurs années. Quatre d'entre nous sont ou ont été administrateurs d'une fondation Krishnamurti<sup>73</sup> et un membre du Link a contribué à lancer le site [kinfonet.org](http://kinfonet.org).

Les fondations continuent d'entretenir les écoles, les centres d'étude et les archives. Elles publient des livres et des périodiques, éditent des enregistrements MP3 et des DVD, ont leurs sites internet, se chargent de faire traduire ces documents dans de nombreuses langues et organisent des conférences et des rencontres. Quant aux comités, ils apportent leur soutien aux fondations en les aidant pour les traductions et la diffusion de nombreuses publications sur divers supports.

Le nouveau défi des Fondations est [jkrishnamurti.org](http://jkrishnamurti.org), l'archive en ligne officielle des enseignements de Krishnamurti. Depuis fin 2013, il mettait librement à disposition, en anglais, 1 800 documents texte, 158 fichiers vidéo, 96 fichiers audio et 18 livres complets – et plus en espagnol, portugais, italien, chinois, français, grec, néerlandais et allemand ! Bientôt en russe et arabe également. Tout ceci fait désormais partie d'un site global et unique pour toutes les Fondations, leurs activités et les boutiques virtuelles, développé grâce à l'aide de Vishwanath Alluri<sup>74</sup>. Il permettra de rendre les enseignements dispo-

---

73 Je suis, pour ma part, administrateur de la KFI, administrateur émérite de la KFT et administrateur honoraire de la KFA.

74 Vishwanath Alluri est un ancien élève de l'école de Rishi Valley ; son fils et sa fille ont étudié à Brockwood. Il dirige l'entreprise primée IMImobile et offre son concours de maintes façons aux Fondations, en particulier pour les projets nécessitant un savoir-faire technique.



*Un aloès d'Amérique adulte (agave americana) à Ojai.*

nible sur tablettes et smartphones, tout en restant en accord avec les avancées technologiques.

D'autre part, le projet Complete Teachings<sup>75</sup> est une initiative de longue haleine visant à éditer l'ensemble de l'œuvre de K sous la forme d'une compilation de référence cohérente.

Les écoles se développent également fortement, avec deux nouveaux centres créés en Inde depuis la disparition de K : la Sahyadri School, près de Pune, et Pathashaala, au sud de Chennai. La formation des enseignements progresse aussi. Une des initiatives initiales fût en l'occurrence prise par Ahalya Chari<sup>76</sup> avec la création du *Journal des Ecoles Krishnamurti*. Alok Mathur<sup>77</sup> et Gopal Krishnamurthy<sup>78</sup> élaborent actuellement des modules, conférences et séminaires basés sur l'approche de K sur l'éducation. Gopal espère des collaborations avec les universités de Santa Barbara en Californie et de Winchester (GB) pour la mise en place d'un programme de certification universitaire.

K se préoccupait de ce qui adviendrait des fondations après sa mort. Il aspirait profondément à ce que toutes les fondations et les écoles ne fassent qu'un et travaillent ensemble dans le même esprit.

---

75 L'Enseignement complet de J. Krishnamurti

76 Ahalya Chari a contribué au système éducatif national d'une Inde nouvellement indépendante, pour ensuite rejoindre la Rajghat Besant School en 1976. En 1982, elle devint directrice de la School KFI-Chennai. Elle lança le *Journal Des Ecoles Krishnamurti* et en édita chaque publication jusqu'à sa mort en 2013, à l'âge de 92 ans.

77 Alok Mathur a longtemps été enseignant de la Rishi Valley School. Il est désormais Directeur de l'Institut pour la Formation des Enseignants de Rishi Valley.

78 Gopal Krishnamurthy a été étudiant à Rishi Valley, The Valley School et Brockwood. Il a enseigné à CFL, Brockwood et Oak Grove. Il est actuellement Directeur Académique à Brockwood et directeur des programmes de formation des enseignants tenus dans diverses parties du monde sous les intitulés « Réinventer l'Education » et « L'art, la Science et l'Artisanat de l'Enseignement et de l'Apprentissage ».

K a fréquemment fait part de ce souhait à ceux qui ont travaillé avec lui toute sa vie. Les fondations se réunissent désormais tous les un an et demi dans le cadre de la rencontre internationale des administrateurs et elles coopèrent activement. Il me semble en fait que cette collaboration n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui.

## **C'est notre terre, pas la vôtre ni la mienne**

La question qui s'impose est celle de l'origine de cette division – le Russe, l'Américain, le Britannique, le Français, l'Allemand, etc. Pourquoi cette division entre l'homme et l'homme, la race contre la race, la culture opposée à une autre culture, une suite d'idéologies dressées l'une contre l'autre ? Pourquoi ? Pourquoi y a-t-il cette séparation ? L'homme a divisé la terre entre ce qui est à vous et ce qui est à moi, pourquoi ? Serait-ce que nous cherchons à nous sécuriser, à nous protéger par l'adhésion à un groupe particulier ou à une croyance, à une foi ? Car les religions nous ont aussi divisés, elles ont dressé l'homme contre l'homme, les hindous, les musulmans, les chrétiens, les juifs, etc. Le nationalisme et son malheureux patriotisme sont en fait une forme glorifiée et anoblie du tribalisme. Par la communauté de langage, de superstitions, de systèmes politique et religieux, il y a, dans toute tribu, qu'elle soit petite ou grande, un sens d'appartenance. Et l'on s'y sent en sécurité, protégé, heureux, rassuré. Et pour cette sécurité, ce réconfort, l'homme est prêt à tuer les autres qui ont le même désir de se sentir à l'abri, d'être protégés, d'appartenir à quelque chose. Ce désir puissant d'identification de la personne à un groupe, un drapeau, un rituel religieux, etc., nous donne le sentiment d'avoir des racines, de ne pas être des vagabonds sans toit. Chacun a ce besoin de trouver ses racines.

Nous avons aussi divisé le monde en sphères économiques, avec tous leurs problèmes. L'industrie lourde est peut-être une des causes principales de la guerre. Quand l'industrie et l'économie s'allient à la

politique, elles ne peuvent que soutenir une activité séparatiste afin de maintenir leur puissance. Tous les pays le font, les grands comme les petits. Les petits sont armés par les grandes nations. Cela se fait dans la discrétion et la clandestinité pour certains, ouvertement pour d'autres. Toute cette misère, cette souffrance et ce gaspillage énorme pour l'armement, auraient-ils pour cause l'affirmation visible de l'orgueil, du désir de supériorité sur les autres ?

Ceci est notre terre, non la vôtre, la mienne ou la sienne. Nous sommes là pour y vivre en nous aidant les uns les autres et non en nous détruisant. Ce n'est pas là une idée romantique, mais la réalité présente. Pourtant l'homme a divisé la terre, espérant trouver, individuellement, le bonheur, la sécurité, un sentiment de réconfort immuable. Tant qu'il n'y aura pas de changement radical qui nous fasse effacer toutes les nationalités, les idéologies et les divisions religieuses pour établir une relation globale – d'abord psychologique et intérieure, puis organisée à l'extérieur – nous continuerons à faire la guerre. Si vous faites du mal aux autres, si vous les tuez, que ce soit par acte de colère ou par le meurtre organisé qui s'appelle la guerre, vous, qui êtes l'humanité, et non un homme séparé se battant contre le reste de l'humanité, vous vous détruisez vous-même.

Krishnamurti, *Dernier journal*, p. 70-72  
© 1992 Editions du Rocher



*Le printemps près de Brockwood Park.*

## L'essence de l'Enseignement de Krishnamurti

*Un texte rédigé par Krishnamurti en 1980 à la demande de sa biographe Mary Lutyens.*

L'essence de l'enseignement de Krishnamurti se trouve dans sa déclaration de 1929, où il dit : « la Vérité est un pays sans chemin ». Nulle organisation, croyance, nul dogme, prêtre ou rituel, aucun savoir philosophique, aucune technique psychologique ne permet à l'homme de s'en approcher. Il doit la découvrir dans le miroir de la relation, par la compréhension du contenu de son propre esprit, par l'observation et non par l'analyse introspective ou la dissection mentale.

L'homme a édifié en lui une barrière de sécurité faite d'images – religieuses, politiques, personnelles. Elles prennent vie sous forme de symboles, d'idées et de croyances.

Le poids de ces images opprime la pensée de l'homme, ses relations, sa vie de tous les jours. Ces images sont les racines de nos problèmes, car elles séparent l'homme de l'homme. Sa perception de la vie est pétrie de concepts arrêtés d'avance. Le contenu de cette conscience est toute son existence. Ce contenu est commun à toute l'humanité.

Un individu est un nom, une forme et la culture superficielle qu'il assimile de la tradition et de son environnement. La nature unique de l'homme ne réside pas dans cet aspect superficiel, mais dans une liberté totale à l'égard du contenu de sa conscience, laquelle est commune à tous les êtres humains. Il n'est donc pas un individu.

La liberté n'est pas une réaction ; la liberté n'est pas un choix. C'est la prétention de l'homme de se croire libre parce qu'il a le choix. La liberté est pure observation, non dirigée, sans crainte de punition, sans désir de récompense. La liberté n'a pas de motif ; la liberté n'est pas au bout de l'évolution de l'homme, mais se tient dans le premier pas de son existence. Par l'observation, on commence à découvrir le manque de liberté. La liberté se révèle dans l'attention vigilante et sans choix que l'on porte à son existence quotidienne et à ses activités.

La pensée est temps. La pensée est née de l'expérience et du savoir, qui sont inséparables du temps et du passé. Le temps est l'ennemi psychologique de l'homme. Notre action s'appuyant sur le savoir, et donc sur le temps, l'homme est en permanence l'esclave du passé. La pensée étant toujours limitée, nous vivons constamment dans l'effort et le conflit. Il n'y a pas d'évolution psychologique.

Si l'homme perçoit le mouvement de ses propres pensées, il verra la scission entre le penseur et la pensée, l'observateur et l'observé, l'expérimentateur et l'expérience.

Il découvrira que cette scission est une illusion. Alors ne demeure que la pure observation qui est vision directe, sans aucune ombre de passé ou de temps. Cette vision pénétrante et intemporelle produit une transformation radicale et profonde dans l'esprit.

La négation totale est l'essence du réel. Quand il y a négation de toutes les choses que la pensée a produites psychologiquement, alors seulement est l'amour, qui est compassion et intelligence.

J. Krishnamurti

©1980 Krishnamurti Foundation Trust Ltd

Traduction française tirée de [www.jkrishnamurti.org](http://www.jkrishnamurti.org)

### Les centres d'étude

*Texte dicté par Krishnamurti à un administrateur de la Fondation à Vasanta Vihar, Chennai, le 26 janvier 1984.*

Ces centres d'étude doivent durer mille ans, libres de toute pollution, telle une rivière qui peut se purifier elle-même, ce qui implique l'absence d'autorité quelle qu'elle soit pour ceux qui y demeurent. Et l'enseignement a, par lui-même, l'autorité de la Vérité.

Un centre d'étude est un lieu dédié à l'épanouissement de la bonté, à la communication et à la coopération non fondées sur le travail, un idéal ou l'autorité personnelle. La coopération ne s'articule pas autour d'un objet ou d'un principe, d'une croyance ou de quoi que ce soit.

Lorsque quelqu'un vient ici, chacun à sa tâche – au jardin ou ailleurs – peut découvrir quelque chose, un fait, tout en travaillant. Puis, il communique, dialogue avec les autres, accueillant les questions et les doutes pour connaître la densité de la vérité qu'il a découverte. Ainsi s'établit une communication permanente et non une réalisation, une illumination ou une compréhension solitaires. Il incombe à chacun de faire en sorte que cela ait lieu, c'est à dire que si l'un de nous découvre quelque chose de fondamental, de neuf, cette découverte ne soit pas personnelle, mais soit celle de l'ensemble des personnes présentes.

Ce n'est pas une communauté. Le mot *communauté* en lui-même traduit un mouvement d'agressivité ou de séparation vis-à-vis de l'ensemble de l'humanité. Mais cela ne signifie pas pour autant que ce lieu soit destiné à tout le monde. C'est essentiellement un centre religieux dans le sens où K emploie ce mot. C'est un lieu où l'on exerce non

seulement une activité physique, mais également une observation intérieure, soutenue et permanente. Il y a donc un mouvement d'apprentissage où chacun devient à la fois maître et disciple. Ce n'est pas un endroit où l'on cherche sa propre illumination ou son accomplissement personnel, en matière artistique, religieuse ou autre, mais plutôt un lieu où l'on se soutient et se nourrit mutuellement dans l'épanouissement de la bonté.

Il faut être absolument libre de tout mouvement orthodoxe ou traditionnel, totalement libre de toute identité nationale, préjugé racial, croyance religieuse. Si l'on n'est pas capable de faire cela avec honnêteté et intégrité, on ferait mieux de ne pas approcher cet endroit. Il s'agit, au fond, d'avoir la vision pénétrante que le savoir est l'ennemi de l'homme.

Ce n'est pas un lieu pour les romantiques, les sentimentaux ou pour l'émotion. Ce qu'il faut, c'est un bon cerveau, ce qui n'a pas à voir avec l'intellect, mais avec un cerveau qui soit objectif, fondamentalement honnête avec lui-même, intègre en paroles et en actes.

Un dialogue est une chose très importante, une forme de communication où questions et réponses se succèdent jusqu'à ce qu'une question reste sans réponse. Ainsi la question reste en suspens entre les deux interlocuteurs. C'est comme un bouton : si on ne le touche pas, il fleurit. Si la pensée n'effleure pas la question, celle-ci recèle alors sa propre réponse car le questionneur et le questionné ont tous deux disparu en tant que personnes. C'est une forme de dialogue où l'investigation atteint un niveau d'intensité et de profondeur lui conférant alors une qualité inaccessible à la pensée. Ce n'est pas une investigation dialectique d'opinions et d'idées, mais plutôt une exploration menée par deux ou plusieurs cerveaux sérieux et sains.

Ce lieu doit être de toute beauté, avec des arbres, des oiseaux et du calme, car la beauté est vérité et la vérité est bonté et amour. La beauté, la tranquillité extérieures et le silence peuvent affecter la tranquillité intérieure, mais l'environnement ne doit en aucun cas influencer sur la beauté intérieure. La beauté ne peut exister qu'en l'absence du moi.

L'environnement, qui doit être merveilleux, ne saurait en aucune façon être un élément qui vous absorbe comme un jouet pour un enfant. Ici, point de jouets, mais de la profondeur intérieure, de la solidité et de l'intégrité, qui ne découlent pas de la pensée. Le savoir n'est pas la beauté. La beauté est amour, et là où est le savoir, la beauté n'est pas.

La profondeur de la question contient en elle-même la bonne réponse. Tout ceci n'est pas un divertissement intellectuel, la poursuite de théories, etc. Le mot est l'action. Il ne faut jamais séparer les deux. Quand le mot est l'action, l'intégrité est là.

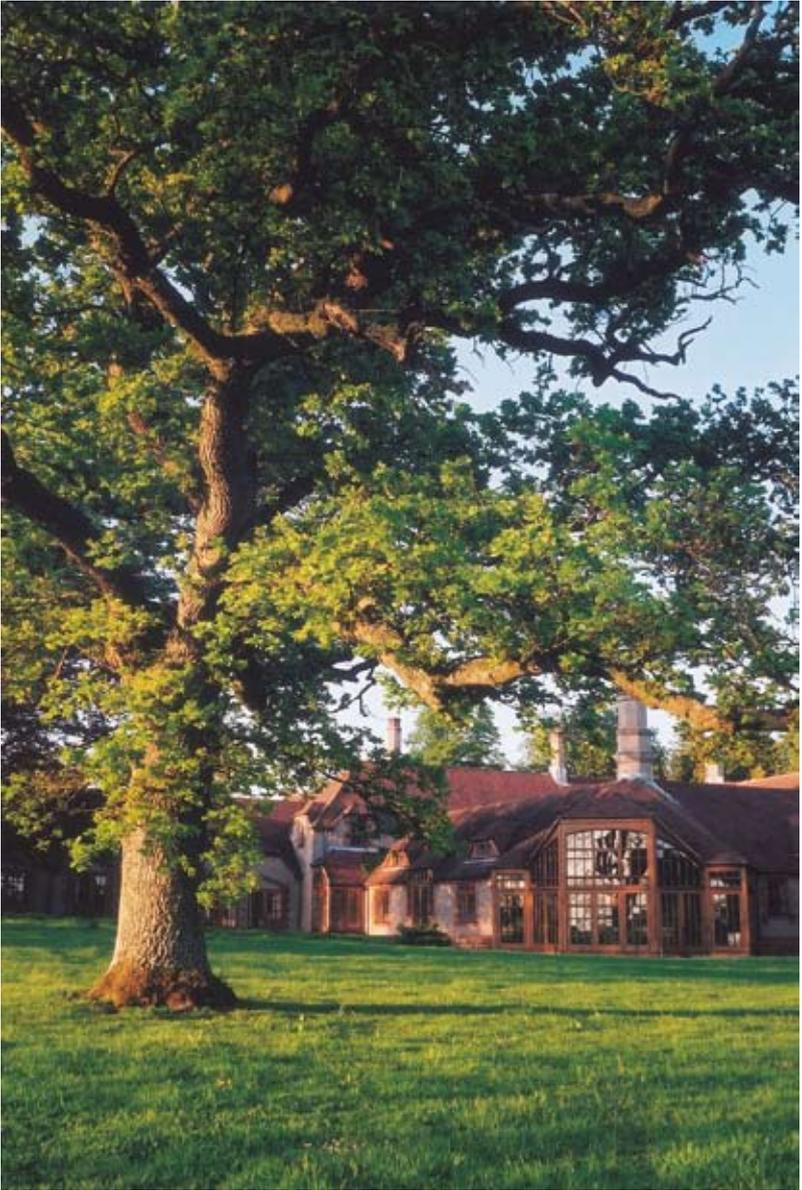
L'intelligence ne peut exister que là où il y a amour et compassion. Il ne peut jamais y avoir de compassion quand le cerveau est conditionné ou s'il a un point d'ancrage. Un rassemblement de médiocrités ne fait pas un centre religieux. Un tel centre exige la plus grande qualité dans tout ce que l'on fait et un cerveau utilisé au plus haut de ses capacités. Dans sa pleine acception, la médiocrité se rapporte à un cerveau borné, lourd et drogué par le savoir.

L'épanouissement de la bonté n'est pas un idéal à poursuivre, ni un but à rechercher pour l'avenir. Nous ne fondons pas une nouvelle utopie, mais avons plutôt à confronter des faits concrets. Vous pouvez faire de tout cela quelque chose à atteindre dans le futur, mais le futur, c'est le présent.

Le présent contient le passé et le futur, toute la structure de la pensée et du temps. Mais si on vit avec la mort, pas occasionnellement, mais tous les jours, il n'y a pas de devenir. Le devenir est conflit, douleur et anxiété. S'il n'y a pas collecte, accumulation du savoir, il n'y a pas de devenir parce qu'alors on vit continuellement avec la mort.

La première pierre que nous posons devrait être religieuse.

J. Krishnamurti  
© 1984 Krishnamurti Foundation Trust Ltd



*Le Centre Krishnamurti, à Brockwood Park.*

### ***A propos des Carnets de Krishnamurti – Une critique du livre***

Brockwood Park, le 19 juin 1976

Une critique des *Carnets* de Krishnamurti est parue aujourd'hui dans le journal *The Guardian*. Signé Angela Neustatter, cet article est plutôt médiocre. L'ayant juste survolé, Krishnamurti en a déduit qu'il était sans grand intérêt et a ajouté: « Je vais rédiger une autre critique ». Puis, tout en riant, il m'en a dicté une nouvelle et superbe version.

Deux jours plus tard, le 21 juin, nous nous sommes rendus tous les deux à Londres pour déjeuner avec Mary Lutyens. Nous lui avons alors fait lire la critique de Krishnaji sans lui dire qu'il en était l'auteur. K la regardait d'un air rieur pendant que Mary Lutyens lisait l'article sans en soupçonner la provenance. A sa demande, elle fut finalement mise au courant, les rires fusèrent alors de toutes parts.

Mary Zimbalist

### ***Carnets – Une critique du livre par J. Krishnamurti lui-même***

Brockwood Park, le 20 juin 1976

Aldous Huxley a écrit qu'écouter Krishnamurti c'était comme écouter le Bouddha, qui fut sans doute le plus grand enseignant du monde. Quand Aldous Huxley a dit cela c'était en toute sincérité, lui-même étant un homme très sérieux. Je l'ai rencontré plusieurs fois avec

Krishnamurti en Californie, du vivant de sa première femme, et souvent à Londres et à Rome. C'était un homme extraordinaire. Il pouvait discuter de musique moderne ou classique, parler avec précision de la science et de ses effets sur la civilisation actuelle, et il était tout à fait à l'aise avec les philosophies *zen*, *védantique* et, bien entendu, bouddhiste. Partir en ballade avec lui était un enchantement. Il aurait discoursu sur les fleurs au bord du chemin et, bien qu'il eût des problèmes de vue, à chaque fois que dans les collines de Californie nous croisions d'assez près un animal, il l'aurait identifié et se serait lancé dans un développement sur la nature destructrice et la violence de la civilisation moderne. Nous partions régulièrement en promenade avec Krishnamurti, lequel l'aidait à franchir les ruisseaux ou les nids de poules. Ces deux-là avaient une relation curieuse, un mélange d'affection et d'attention et, semble-t-il, une communication au-delà des mots. Ils s'asseyaient souvent ensemble sans prononcer une parole. Ainsi, lorsqu'on m'a demandé d'écrire sur Krishnamurti et de rédiger une critique des *Carnets*, j'ai été plus que ravi compte tenu de mon immense respect envers eux.

Quiconque souhaite écrire la critique d'un livre de cet ordre doit nécessairement bien connaître la vision hindouiste de la réalisation de la vérité et avoir exploré le bouddhisme en profondeur. Un des grands maîtres du bouddhisme fut Nagarjuna, qui enseigna la négation totale. Le bouddhisme comporte deux écoles distinctes, celle du Nord et celle du Sud : le mahayana et le hinayana ou theravada. S'agissant de l'expression de la vérité, Krishnamurti me semble beaucoup plus proche de Bouddha – plus encore que ne le fut Nagarjuna – que de l'hindouisme. Les *Carnets* de Krishnamurti me paraissent aller au-delà des Upanishads et du *Vedānta*. Quand Krishnamurti parle du savoir et de sa fin, il s'agit essentiellement de *Vedānta*, qui signifie littéralement « fin du savoir ». Mais les adeptes du védantisme, dans différentes parties du monde, sont véritablement en train d'entretenir l'édifice du savoir, pensant peut-être, tout comme la plupart des scientifiques, que là réside le salut.

La tradition a une telle emprise sur l'esprit que peu de gens semblent échapper à ses tentacules et je pense que c'est là où intervient Krishnamurti. Il affirme sans cesse que la liberté est le premier et le dernier pas. Les traditionalistes, quant à eux, soutiennent qu'un esprit hautement discipliné est le préalable nécessaire à la liberté : soyez d'abord un esclave et ensuite vous serez libre. Pour Krishnamurti, la chose la plus importante, et il l'a répété dans toutes ses causeries et ses dialogues, c'est qu'il doit y avoir liberté pour observer, non pas quelque liberté idéologique, mais la liberté à l'égard de ce savoir et de cette expérience mêmes acquis hier. Cela soulève un énorme problème. Si le savoir d'hier est absent, alors qu'est-ce qui est capable d'observer ? Si le savoir n'est pas la racine de l'observation, de quoi disposons-nous pour observer ? Les nombreux hier peuvent-ils être complètement oubliés, ce qui est l'essence de la liberté ? Il maintient que cette possibilité existe. Celle-ci ne survient que lorsque le passé vient prendre fin dans le présent, le rencontrant totalement, de plein fouet. Le passé, affirme-il, c'est l'ego, la structure du « moi », qui empêche l'observation totale.

Une personne ordinaire lisant ce livre (si tant est qu'elle le fasse), s'écriera inévitablement : « De quoi parlez-vous ? ». Avec application et de multiples manières, Krishnamurti lui explique qu'il existe une mémoire utile et une mémoire psychologique. Le savoir est nécessaire pour fonctionner dans tous les domaines de notre vie quotidienne, mais la mémoire psychologique de nos blessures, anxiétés, douleurs et peines, est le facteur de division. Il en résulte un conflit entre la connaissance indispensable, par exemple pour conduire une voiture, et l'expérience en tant que savoir qui est le mouvement total de la psyché. Krishnamurti met en évidence cette division dans la relation, dans nos modes de vie fragmentés, entre idéal et réalité. J'ai lu ce livre avec beaucoup d'attention. Je connais bien les Upanishads et j'ai étudié en profondeur l'enseignement du Bouddha. Je suis assez au fait des recherches psychologiques de notre époque. A ce stade de mes études, je n'avais encore jamais rencontré l'expression « l'observateur

est l'observé » employée dans sa pleine acception. Il est possible qu'un penseur l'ait énoncée il y a bien longtemps, mais l'une des choses les plus importantes que Krishnamurti ait découvertes est cette remarquable vérité qui, lorsqu'elle survient effectivement, abolit littéralement le mouvement du temps, ce qui m'est arrivé de temps à autre. Précisons ici que je ne suis pas un disciple de Krishnamurti et que je ne le considère pas comme un gourou. D'ailleurs, pour lui, l'idée de devenir un gourou est une abomination. Après un examen critique de ce livre, je le trouve totalement captivant parce que Krishnamurti annihile tout ce que la pensée a pu élaborer. Lorsqu'on réalise cela c'est un choc, un choc véritablement physique.

Hormis pour gagner son pain quotidien, un être humain peut-il vivre cet état de néant absolu – de vide total de la conscience telle que nous la connaissons ? Comme Krishnamurti nous le fait constamment remarquer, la conscience est le mouvement de la pensée. La pensée est matière, mesure et temps, ce qui implique que demain n'existe pas sur le plan psychologique. Il n'y a donc pas d'espoir. C'est un fait psychologique dévastateur et notre esprit ordinaire est non seulement choqué par cette assertion mais il va probablement refuser de l'examiner de plus près. Elle signifie la mort *maintenant*. De cette mort émerge une qualité d'énergie totalement différente, d'une dimension autre, inépuisable et sans fin. Krishnamurti y voit l'ultime bénédiction.

A travers les pages de ce livre, je perçois un amour extraordinaire que les Tibétains appelleront peut-être « amour » ou « compassion du Bodhisattva », mais si on lui attribue un nom et un symbole idéologique, on en perd aussitôt le parfum. Ma vie s'en trouve étrangement affectée. Je ne suis ni chrétien ni bouddhiste, je n'appartiens à aucune de ces catégories. Dans ma jeunesse, j'étais communiste. Sans être militant, j'étais séduit par la notion de disparition des classes, d'extinction de l'Etat, etc. Cela dura quelques années, mais en voyant ce qui se passait réellement, ma désillusion fut extrême. Je me tournai alors vers l'investigation de ma propre souffrance et de celle d'autrui.

Le christianisme avait peu à offrir dans cette voie, aussi me suis-je tourné vers l'Orient. Peut-être vous rappelez-vous l'histoire de cette femme en pleurs qui vint trouver le Bouddha à la suite d'un décès. Le Bouddha lui demanda de trouver une seule maison que la mort n'ait jamais visitée. En effet, que l'on ait ou pas perdu un proche, la mort en elle-même est douleur. Les anciens Egyptiens recherchaient l'immortalité en perpétuant la matière. Peut-être en avaient-ils une vision superficielle, mais c'est ainsi qu'ils concevaient la continuité de la vie. Cette question de l'immortalité prend fin lorsque, comme le souligne Krishnamurti, le temps cesse. Quand cela a réellement lieu, il est, selon lui, un état dans lequel il n'y a ni commencement ni fin. Et peut-être est-ce là l'état immortel.

Toute aussi curieuse est son approche de la méditation. Selon lui, celle-ci ne peut en aucun cas être consciente, et l'on comprend bien pourquoi. En effet, si l'on médite délibérément, avec intention, la conscience se maintient alors avec tout son contenu. Certes, tout ceci peut paraître quelque peu exagéré et irréaliste, mais il n'en est rien.

Krishnamurti et moi nous nous sommes rencontrés très souvent récemment et par le passé, à l'époque où il côtoyait Aldous Huxley. Krishnamurti explique les choses en des termes très clairs, avec logique, et soudain il part en flèche et il faut arriver à le suivre, mais ce qu'il dit est vraiment juste et clair. Et si vous, lecteur, êtes vraiment intéressé par le problème global de l'existence, je vous conseille fortement de vous procurer ce livre et d'autres du même auteur et de passer quelque temps en leur compagnie. J'ai trouvé dans ces livres non seulement un sentiment d'amour et de grande beauté, mais quelque chose qui va bien au-delà. C'est comme si vous passiez un peu de temps avec vous-même à observer vos stupidités, vos aspirations et vos échecs et si vous restez avec ces faits, cela s'avère d'une réalité totale et dévorante.

J. Krishnamurti  
© Krishnamurti Foundation Trust Ltd

## Index des noms cités

Vishwanath Alluri	voir p. 90
Gisèle Balleys	voir p. 6
Ivan Berkovics	voir p. 24
Annie Besant	voir p. 25
Evelyne Blau	voir p. 84
David Bohm	voir p. IX
Radha Burnier	voir p. 28
Mary Cadogan	voir p. XII
Asit Chandmal	voir p. 19
Ahalya Chari	voir p. 92
Scott Forbes	voir p. 39
Radhika Herzberger	voir p. 64
Alan Hooker	voir p. 20
Aldous Huxley	voir p. 25
Kabir Jaithirtha	voir p. 71
Pupul Jayakar	voir p. 57
P. Krishna	voir p. 71
Gopal Krishnamurthy	voir p. 92
Michael Krohnen	voir p. 19
Mark Lee	voir p. 26
Erna & Theo Lilliefelt	voir p. 26
Mary Lutyens	voir p. 12
Alok Mathur	voir p. 92
Nandini Mehta	voir p. 64
David Moody	voir p. 24
T. K. Parchure	voir p. 14
Vikram Parchure	voir p. 69
Raman Patel	voir p. 38
Pama & Sunanda Patwardhan	voir p. 64
Bill Quinn	voir p. 26
Samdhong Rinpoche (Lobsang Tenzin)	voir p. 71
T. S. Santhanam	voir p. 75
Vanda Scaravelli	voir p. 57
Suprabha Seshan	voir p. 18
Shailesh Shirali	voir p. 36
Dorothy Simmons	voir p. 16
Donald Ingram Smith	voir p. 70
Pandit Jagannath Upadhyaya	voir p. 70
R. R. Upasani	voir p. 72
Rita Zampese	voir p. 63
Mary Zimbalist	voir p. 8

## D'autres témoignages et souvenirs...

Evelyne Blau

*Krishnamurti : 100 Years*

Stewart, Tabori & Chang, New York, 1995

Sidney Field

*Krishnamurti : The Reluctant Messiah*

Paragon House, New York, 1989

Stuart Holroyd

*Quest of the Quiet Mind*

Aquarian Press, Wellingborough, 1980

Stuart Holroyd

*Krishnamurti : The Man, The Mystery & The Message*

Element, Shaftesbury & Rockport, 1991

Pupul Jayakar

*Krishnamurti, une Vie*

Presses du Châtelet, 2010

Michael Krohnen

*The Kitchen Chronicles : 1001 Lunches with J. Krishnamurti*

Edwin House, Ojai, 1997

Mary Lutyens

*Krishnamurti, Les Années de l'éveil*

Editions Arista, 1982

Mary Lutyens

*Krishnamurti, Les Années d'accomplissement*

Editions Arista, 1984

Mary Lutyens

*Krishnamurti, La Porte ouverte*

Editions Arista, 1999

Mary Lutyens

*Vie et Mort de Krishnamurti*

Amrita/Arista, 1999

David Edmund Moody

*The Unconditioned Mind – J. Krishnamurti and the Oak Grove School*

Quest Books, Wheaton, Illinois, 2011

G. Narayan

*As the River Joins the Ocean – Reflections about J. Krishnamurti*

Edwin House, Ojai, 1998

Sunanda Patwardhan

*A Vision of the Sacred – My Personal Journey with Krishnamurti*

Edwin House, Ojai, 1999

Ingram Smith

*The Transparent Mind – A Journey with Krishnamurti*

Edwin House, Ojai, 1999

Roland Vernon

*Star in the East – Krishnamurti: The Invention of a Messiah*

Constable, London, 2000

Zimbalist, Mary

Sur internet : [inthepresenceofk.org](http://inthepresenceofk.org)